Vie du Père Damien.

77

LE PÈRE DAMIEN

au moment de son départ pour les missions.

Vie du Père Damien,

l'apôtre des lépreux de Molokaï,

de la

Congrégation des Sacrés-Cœurs (Picpus),

par le R. P. PHILIBERT TAUVEL

DE LA MÊME CONGRÉGATION.

Ouvrage revêtu de plusieurs approbations.

23e MILLE.

Au profit de l'Institut Damien.

Société de Saint-Augustin,

DESCLÉE, DE BROUWER ET Cie,

BRUGES, TOURNAI, LILLE. — 1892.

TOUS DROITS RÉSERVÉS.

Approbations des Ordinaires.

REIMPRIMATUR.

Brugis, 4 maii 1890.

J. A. SYOEN, Can.,
Libr. Cens.

Lettre de S. G. Monseigneur Du Roussaux, évêque de Tournai.

MON RÉVÉREND PÈRE,

JE vous félicite bien sincèrement de votre beau et pieux travail, qui sera certainement une page des plus glorieuses de notre Martyrologe national.

Vous avez montré dans la Vie du Père Damien *à quel degré d'admirable héroïsme peut s'élever une âme de prêtre, remplie de la charité de* JÉSUS-CHRIST *et du zèle des âmes rachetées de son sang.*

C'est une leçon et un exemple qu'il est souverainement utile de rappeler au monde à l'heure présente.

Je fais des vœux, Mon Révérend Père, pour que votre livre trouve un grand nombre de lecteurs, et qu'il produise les fruits abondants de sainteté et de zèle apostolique que vous vous êtes proposés.

✠ ISID. JOS., *Év. de Tournai.*

Tournai, le 21 février 1891.

28570

Lettre de Monseigneur Hermann, évêque d'Olba, Vicaire apostolique des Iles Sandwich.

Honolulu, le 29 août 1890.

Après avoir adressé des remerciements à l'auteur, Sa Grandeur ajoute :

Parmi les nombreux écrits publiés sur le même sujet, votre Vie du Père Damien *me paraît donner le portrait le plus vrai de « l'Apôtre des lépreux ».*

Lettre du T. R. P. Marcellin Bousquet, Supérieur général de la Congrégation des Sacrés-Cœurs.

V. C. J. S. *Paris, le 23 janvier 1890.*

MON CHER PÈRE,

LES Pères chargés d'examiner votre livre intitulé : Vie du Père Damien, *m'en rendent un compte très favorable. Cette vie, en effet, écrite sans prétention aucune et racontée en un style simple, aisé et rapide, se lit avec intérêt et avec édification ; il s'en exhale un parfum qui embaume les âmes. Votre livre, cher Père, fera du bien.*

Je l'approuve et le recommande très volontiers ; et je prie Dieu de donner un plein succès à l'œuvre dont vous poursuivez la réalisation dans l'intérêt des missions confiées par le Saint-Siège à notre Institut.

Veuillez agréer, cher Père, mes sentiments les plus affectueux avec mes meilleurs encouragements.

F. M. BOUSQUET, Sup. gén.

Autres Approbations.

ARCHEVÊCHÉ DE MALINES.

Lettre de Son Éminence le Cardinal Goossens, archevêque de Malines.

Malines, le 22 février 1890.

RÉVÉREND PÈRE,

JE vous félicite sincèrement d'avoir écrit et publié la Vie du Père Damien.

En faisant mieux connaître ce héros et ce martyr de la charité, qui sera à jamais l'honneur et la gloire de votre Congrégation, vous avez répondu aux sentiments de respect et d'admiration qui se sont manifestés avec un élan unanime, dans les deux mondes, pour cette sainte mémoire.

Je prie Dieu de vous bénir et de bénir aussi votre livre, dont la lecture sera si utile aux âmes.

Veuillez agréer, Révérend Père, l'expression de mon religieux dévouement en N. S.

✠ P. L. Card. GOOSSENS, Arch. de Malines.

ÉVÊCHÉ DE RODEZ ET DE VABRES.

Lettre de Monseigneur Bourret, évêque de Rodez.

Rodez, le 6 février 1890.

BIEN CHER PÈRE,

VOUS avez été bien aimable de m'envoyer la Vie du Père Damien. *Je l'ai lue avec un profond attendrissement.*

Quelles leçons et quels exemples donnés à notre siècle d'égoïsme et de jouissances effrénées! et quel

honneur aussi pour votre Congrégation d'avoir produit un tel modèle de dévouement et de charité! Vous avez bien fait d'adopter la méthode expositive au lieu de la méthode narrative pure : il vaut mieux faire parler son héros que de parler soi-même, si bien qu'on le fasse. Les lettres que vous donnez, soit du saint apôtre, soit de ses admirateurs, sont profondément attachantes et relèvent singulièrement le récit.

C'est un livre qui devra prendre place dans toutes les bibliothèques édifiantes; et c'est une belle page de la vie des saints que vous venez d'écrire.

Veuillez agréer, cher Père, avec tous mes remercîements, l'assurance de mes sentiments en N. S.

✠ Ernest, évêque de Rodez.

Lettre de Monseigneur Perraud, évêque d'Autun.

Paray-le-Monial, en cours de visite, le 17 février 1890.

Mon Révérend Père,

J'AVAIS déjà lu deux ou trois biographies, anglaises et françaises, du Père Damien. Cela ne m'a pas empêché de lire d'un bout à l'autre, avec l'intérêt le plus soutenu, celle que vous venez de publier. Je me réjouis de penser qu'elle popularisera les détails de cette vie et de cette mort, dévouées jusqu'au martyre ; en même temps qu'elle met en relief le principe constamment surnaturel de la vertu de ce parfait imitateur du sacrifice de Jésus-Christ....

Recevez de nouveau, mon Révérend Père, l'expression de mes sentiments dévoués en N. S.

✠ Adolphe Louis, évêque d'Autun.

UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LOUVAIN.

Lettre de Monseigneur Abbeloos, recteur de l'Université.

Louvain, le 29 janvier 1890.

MON RÉVÉREND PÈRE,

JE vous remercie de m'avoir fait hommage de votre intéressante Vie du Père Damien.

*L'apôtre des lépreux, dont les œuvres et la mort excitent à un si haut degré l'admiration du monde entier, ce héros belge de Molokai est bien à vous; il est une gloire très pure de la Congrégation des Sacrés-Cœurs. Mais un lien précieux l'attache aussi à l'*Alma Mater, *qui s'honore de l'avoir jadis inscrit au nombre de ses enfants; à ce titre, j'ai lu votre travail avec une émotion particulière.*

Vous avez pris le genre qui me paraît le mieux convenir à un tel sujet : récit simple, traduit en un style facile, sobre et plein d'onction. Ici les faits parlent d'eux-mêmes, et avec une éloquence où nul discours ne saurait atteindre.

J'oserai louer surtout le relief où vous mettez le caractère surnaturel de l'intrépide missionnaire. Il était à propos de montrer, même à bon nombre de ceux qui ont exalté ce martyr de la charité, que seule la grâce du Christ peut à ce point tremper une âme, lui inspirer un pareil dévouement; la nature, pour heureusement douée qu'on la suppose, en demeure incapable.

Joseph de Veuster, votre Père Damien, est avant tout un disciple de l'Évangile et un amant

de la Croix; sa vie, si simple et si sublime, fait un triomphe à la foi et à l'Église catholique.

Votre livre, je n'en doute pas, Mon Révérend Père, avivera encore les sympathies des cœurs nobles envers les pauvres lépreux et les portera à s'intéresser à leur lamentable sort. Ils voudront contribuer à fonder et à soutenir l'Institut Damien *dont votre Congrégation a le projet et qui aura pour but de continuer, dans l'île de Molokai, l'apostolat commencé par votre immortel confrère.*

Agréez, je vous prie, mon Révérend Père, en même temps que mes sincères félicitations, mes sentiments dévoués en N.-S.

J. B. Abbeloos,
Rect. Univ.

LETTRES DE ROME.

SANCTITATIS SUÆ NOMINE.

ADMODUM REV. DOMINE,

BENIGNE accepit Ssmus Dominus Leo XIII obsequiosas litteras die XX Maii mensis a Te datas, adjectumque librum de historia vitæ Patris Damiani, quem ei dono misisti. Gratum habuit hoc munus Sanctitas Sua, eo vel magis quod argumentum prænobile ac dignum ecclesiastico viro propositum Tibi fuisse intellexit. Mihi proinde curam demandavit, ut Tibi Suo nomine pro exhibito officio gratias agerem, simulque significarem Se Tibi et omnibus pro quibus postulas (1) *peramanter impertiri Apostolicam Benedictionem.*

Hæc dum Tibi libenter renuntio testari gaudeo sensus sinceræ existimationis, qua sum,

Tui Ad^m Rev. Domine,

Romæ, die 13 junii 1890.

Addictissimus

M. Card. RAMPOLLA.

R. P. Philiberto Tauvel Presbytero Cong^nis SS. Cordium, Lovanium.

1. « Enixe peto ut tum mihi, BEATISSIME PATER, tum omnibus qui piæ scholæ sub nomine Instituti Damiani erigendæ pro exteris missionibus Congregationis a Sacris Cordibus nuncupatæ, curam vel favorem impendunt et in futurum impendent, Sanctitas Vestra Benedictionem Apostolicam elargiri dignetur. »

LETTRES DE ROME.

AU NOM DU SAINT-PÈRE.

TRÈS HONORÉ MONSIEUR,

NOTRE Saint-Père le Pape Léon XIII a reçu avec bonté votre lettre si respectueuse du 20 mai, et l'exemplaire de la Vie du Père Damien *que vous lui avez offert. Ce présent lui a été d'autant plus agréable que Votre dessein dans cet ouvrage, Sa Sainteté l'a compris, est à la fois élevé et digne d'un écrivain ecclésiastique.*

Le Saint-Père m'a chargé en conséquence de vous annoncer qu'il vous accorde avec amour, ainsi qu'à toutes les personnes pour lesquelles vous la demandez, la bénédiction apostolique (1).

Je me fais un plaisir de vous donner cette bonne nouvelle et d'y joindre l'assurance de la sincère estime avec laquelle je suis,

Très honoré Monsieur,

Rome, le 13 juin 1890.

Votre tout dévoué,

M. Cardinal RAMPOLLA.

Au R. P. Philibert Tauvel, prêtre de la Congrégation des SS. Cœurs, à Louvain.

1. « Je vous demande instamment, TRÈS-SAINT-PÈRE, de daigner m'accorder, ainsi qu'à toutes les personnes qui prêtent maintenant ou qui prêteront dans la suite leur concours ou leur appui à l'Œuvre de l'Institut Damien, en faveur des missions étrangères confiées à la Congrégation des Sacrés-Cœurs, Votre bénédiction apostolique. »

S. CONGREGATIO DI PROPAGANDA.

Epistola Eminentissimi Cardinalis Simeoni.

Romæ, die 1 julii 1890.

REVERENDE DOMINE,

LIBENTER accepi epistolam Paternitatis Tuæ, unaque sedulo a Te exaratam relationem vitæ admirabilis Patris Damiani, Missionarii in insula Molokai, qui leprosorum spiritualem curam amplexus, contagiosa eorum lue correptus inibi sancto fine quievit. Immatura ejus mors me gravi luctu affecerat, lætor vero summopere præclara ipsius exempla, quæ nedum nostrarum Missionum, sed totius catholicæ religionis decus sunt atque ornamentum omnibus innotescari, ac me optima spes tenet exempla eadem iis præsertim qui in Sacris Missionibus sacro ministerio funguntur incitamento solatioque adesse.

Eapropter Tibi strenui Christi militis gesta elucubranti gratulor, Deum interim adprecatus, ut Te diu servet ac sospitet.

P. T.

Addictus

Joannes Card. SIMEONI, *Præfectus.*

✠ *D. Archiep. Tyren.*

S. CONGRÉGATION DE LA PROPAGANDE.

Lettre de Son Éminence le Cardinal Simeoni.

Rome, le 1er juillet 1890.

HONORÉ MONSIEUR,

C'EST avec plaisir que j'ai reçu la lettre de Votre Révérence et ensemble la Vie de l'admirable Père Damien par vous fidèlement écrite. Ce missionnaire après s'être dévoué au soulagement spirituel des lépreux dans l'île Molokai, y a contracté la funeste maladie et a fait une sainte mort. Autant cette fin prématurée m'avait causé de chagrin, autant je me réjouis à la pensée qu'un tel exemple, qui est l'honneur et la gloire de nos Missions aussi bien que de toute la chrétienté, va être connu de tous. Et j'ai le ferme espoir que ceux en particulier qui travaillent au salut des âmes dans les missions y puiseront un nouveau zèle et une vraie consolation.

Je vous félicite donc d'avoir publié la Vie du vaillant soldat de JÉSUS-CHRIST, et je prie Dieu qu'il vous accorde longue vie et santé.

Tout à Vous,

Jean Cardinal SIMEONI, *Préfet.*

✠ *D. Archev. de Tyr, Secrétaire.*

Epistola Eminentissimi Cardinalis Rampolla.

RÑDE PATER,

UNA cum humanissimis tuis litteris die 9 huius mensis ad me datis accepi exemplar libri, quem de vita Patris Damiani exarandum curasti. Summopere accepta mihi fuit huiusmodi oblatio tum illustris scriptoris gratia, tum propter admirationem quam præfatus charitatis martyr etiam in acatholicis mentibus excitavit.

Plurimas hinc Tibi refero gratias, dum præcipuam meam erga Te propensionem iterum testor, et fausta quæque ac jucunda Tibi precor a Domino,

Paternitatis Tuæ,

Romæ die 15 julii 1890.

Addictissimus

M. Card. RAMPOLLA.

Lettre de Son Éminence le Cardinal Rampolla.

RÉVÉREND PÈRE,

J'AI reçu votre gracieuse lettre du 9 de ce mois avec un exemplaire de la Vie du Père Damien, *écrite par vous. Cet hommage m'a été très agréable, non seulement à cause de l'auteur, mais parce que le héros, martyr de la charité, est pour les protestants eux-mêmes un sujet d'admiration.*

Je vous offre tous mes remerciements et je vous renouvelle l'assurance de ma spéciale bienveillance en demandant pour vous à Dieu joie et bonheur.

Rome, le 15 juillet 1890.

De Votre Révérence
le tout dévoué
M. Cardinal RAMPOLLA.

V. G. J. S.

DÉDICACE

A NOTRE-DAME DE PAIX.

AUGUSTE REINE DE PAIX, très sainte Mère de Dieu, je dépose ce livre à vos pieds pour vous en faire hommage. Il est à vous plus qu'il n'est à moi ; car je n'y avais aucunement pensé, et lorsqu'il a fallu se mettre à l'œuvre, c'est votre assistance maternelle qui m'a aidé dans une entreprise sous le poids de laquelle eût succombé ma faiblesse.

Daignez donc agréer ici, Vierge Sainte, le solennel témoignage de ma reconnaissance toute filiale et de ma vive gratitude pour vos bontés. Et obtenez, je vous en conjure, à ceux qui liront ces pages, une grâce spéciale qui fasse passer en eux quelque chose de l'ardent amour que le Père Damien avait pour votre divin Fils Jésus, et du zèle dont il était embrasé pour le salut des âmes !

Louvain, en la fête de la Présentation de la sainte Vierge, 21 novembre 1889.

INTRODUCTION

par le R. P. PAMPHILE DE VEUSTER,

le frère du Père DAMIEN.

LES circonstances ont fait ce livre. L'impatience des feuilles publiques désireuses de répondre à la légitime curiosité et à la fiévreuse attente de leurs lecteurs, particulièrement en Angleterre où l'opinion était vivement saisie de ce qui concernait le Père Damien, leur fit accueillir et répandre beaucoup de choses pour le moins inexactes.

Dans ces conjonctures, le R. P. Kingdon de la Compagnie de Jésus m'offrit gracieusement sa plume — ce dont je ne saurais trop le remercier — afin de donner, dans un ouvrage de propagande en anglais, des renseignements précis, et d'opposer ainsi un prompt remède à un mal qui menaçait de s'étendre. Je recueillis donc les papiers que j'avais sous la main et me hâtai de les mettre à sa disposition. Bientôt après, paraissait à Londres l'ouvrage dont on demande maintenant une édition française.

Mais, comme depuis cette époque j'ai reçu de nouveaux documents de divers côtés, il m'a semblé qu'il était préférable de les fondre ensemble, afin que le travail présentât quelque chose de plus homogène et un tout plus complet. Cette édition se trouve

ainsi bien différente de la première. En réduisant à une brève analyse ou à des extraits quelques lettres d'un mince intérêt et qui entravaient la marche du récit, on a pu s'étendre sur des faits plus importants.

Plusieurs motifs m'ont décidé à faire publier cette vie. C'est d'abord, que, nonobstant les justes éloges décernés à la mémoire du Père Damien, plusieurs n'ont pas suffisamment compris ou sainement apprécié le principe et le caractère de son incomparable dévouement.

Le Père Damien avait certainement l'âme sensible et compatissante, le cœur généreux ; d'une rare intrépidité pour se lancer dans une entreprise, il possédait une force de caractère peu commune; en outre, une robuste constitution et une santé à toute épreuve le rendaient propre au ministère par lequel il s'est distingué. C'étaient de hautes qualités et des ressources naturelles infiniment précieuses ; elles n'auraient pas suffi cependant si Dieu n'y avait joint le don d'une vertu toute chrétienne : l'amour de la croix et des souffrances. Voilà ce qui lui a permis d'accomplir un sacrifice dont l'homme, laissé à ses seules forces, est totalement incapable et devant lequel reculent de hardis explorateurs. On doit donc faire remonter au Père des lumières, auteur de tout don parfait[1],

1. Omne donum perfectum desursum est, descendens a Patre luminum. *Jac.*, I, 17.

ce qui paraît admirable dans cette vie, et regarder ce héros comme un vrai disciple de l'Évangile *qu'il a prêché d'une manière si éclatante.*

Aucun esprit droit n'hésitera, ce me semble, à admettre cette vérité. Puissent tomber du même coup tant de préjugés, profondément enracinés, qui empêchent malheureusement plusieurs personnes de reconnaître que la sainte Église romaine porte au front un caractère divin, rendu sensible par les vertus que pratiquent ses vrais enfants!

Une autre considération m'a déterminé : je voudrais aviver, s'il se peut, la sympathie que tant de chrétiens au cœur noble et généreux ressentent pour les pauvres lépreux en les intéressant à leur triste sort. En lisant ici tout ce que le Père Damien a tenté de faire pour soulager ces malheureux, nul doute que les âmes charitables ne s'efforcent, elles aussi, de leur venir en aide.

*Mais il y a mieux encore; il s'agit de continuer, de perpétuer les œuvres du Père Damien. A cet effet, on a conçu le projet d'établir une école sous le nom d'*Institut Damien, *où seraient réunis et formés des enfants destinés à remplir plus tard les fonctions de l'apostolat parmi les infidèles et spécialement auprès des lépreux de Molokai. Le dessein d'en hâter l'établissement est le principal motif de cette publication. Le plan et les conditions de l'œuvre seront exposés dans une notice particulière placée à la fin de ce volume.*

S'il m'est donné d'obtenir ces heureux résultats, comme je l'espère de la bonté de Dieu et de la générosité des catholiques, je pourrai alors me consoler de ce que mon frère, nouveau Jacob, m'a supplanté dans le ministère de l'apostolat, en nourrissant le doux espoir de contribuer, au moins de cette manière, à assurer le maintien de ses œuvres.

Auguste, F. Pamphile, De Veuster.

Vie du Père Damien.

CHAPITRE PREMIER.

Naissance et jeunesse de Joseph De Veuster.

AU centre de l'angle qui s'ouvre entre les lignes de chemin de fer de Louvain à Malines et de Louvain à Aerschot, et à peu près à la hauteur de cette dernière localité, se trouve, sur les rives de la Laak, avant sa jonction avec la Dyle, un village jusqu'ici inconnu et désormais acquis à l'histoire ; c'est Tremeloo, où Dieu plaça le berceau du Père Damien De Veuster. Il naquit le jour de la fête de sainte Geneviève, 3 janvier 1840, et fut nommé Joseph au baptême.

Ses parents, très vertueux, étaient d'une condition médiocre et vivaient de leur travail en cultivant les champs. Les traditions de respect et d'amour envers les père et mère étaient religieusement gardées dans cette honnête et chrétienne famille : aussi Dieu, selon sa promesse, semble lui avoir accordé la bénédiction de la longévité. Joseph De Veuster avait déjà vingt ans, lorsque mourut son aïeule ; et sa propre mère l'a précédé seulement de plusieurs mois dans la tombe, où elle est descendue âgée de quatre-vingt-trois ans.

Cette femme, d'une foi robuste et qui regardait les enfants que Dieu lui avait donnés comme un dépôt sacré, s'attacha à tourner leur cœur vers l'auteur de tout bien, dès l'instant où la raison commençait à s'éveiller en eux. Si l'application qu'elle mit à les former à la vertu fut admirable; le succès, il faut le dire, couronna ses efforts. Elle eut la consolation de donner au Seigneur deux de ses filles qui ont embrassé la virginité, et elle vit également deux de ses fils religieux et revêtus du sacerdoce.

Un trait naïf peint au naturel et la sollicitude de la mère et la docilité de ses enfants. Chaque soir on lisait en famille la vie des saints. La pieuse mère ne manquait pas alors de faire ressortir les vertus, dont ils nous offrent de si beaux exemples, afin d'exciter dans l'âme des siens une sainte émulation de zèle et de ferveur. De telles exhortations produisirent leur fruit : un jour les trois plus jeunes enfants, accompagnés d'un petit cousin, allèrent s'essayer à la vie des anachorètes dans un bosquet du voisinage. Ils y restèrent jusqu'au soir et surent garder un silence rigoureux. Cette pieuse tentative aurait de quoi faire sourire, si on ne savait quelles vives impressions la lecture de la vie des saints avait produites aussi dans l'âme de sainte Thérèse, et comment elle avait formé le projet de s'échapper de la maison paternelle avec son frère, afin d'aller chercher le martyre chez les Maures.

Joseph de Veuster, quoique le plus jeune de

la bande, n'était pas le moins ardent à la poursuite de ces beaux rêves ; c'est que son âme innocente s'ouvrait comme d'elle-même aux secrètes et mystérieuses opérations de la grâce. On en jugera mieux par quelques traits : lorsqu'il allait à l'école avec son frère et sa sœur dans un village voisin, la mère avait coutume de leur préparer dans un panier qu'ils emportaient, ce qui était nécessaire pour le maigre repas de midi. Un jour que, par exception, elle leur avait donné des gâteaux, ils formèrent d'abord le projet de les partager avec un pauvre mendiant qui passa devant eux, au moment où ils allaient prendre leur repas ; mais Joseph, bien que le plus petit, ayant proposé de lui tout abandonner, en disant : « Le pauvre garçon est toujours dans le besoin, lui », son idée fut goûtée et suivie. Jeune encore, il éprouvait pour les rigueurs d'une austère pénitence un invincible attrait et, sans le savoir, il était déjà un fervent émule des habitants du cloître. Enfin, car il faut se borner, un jour qu'on le cherchait vainement de tous côtés et non sans inquiétude, son grand-père fit observer que, selon lui, l'enfant devait être à l'église. On l'y trouva, en effet ; agenouillé au pied de la chaire, il répandait son âme devant Dieu dans une humble et fervente prière.

Ceux qui vivent dans la dissipation du monde, sans jamais songer à rentrer en eux-mêmes, trouveront que cela est singulier et bizarre. Mais, quand on a lu dans la Sainte-Écriture que Dieu

se plaît à converser familièrement avec les petits (1), on ne s'étonne pas. Il y a mieux, on admire : en effet, quiconque a la moindre intelligence de l'action intime et des touches secrètes de Dieu sur les âmes, ne peut que répéter en pareil cas, la parole que s'adressaient les témoins des merveilles accomplies à la naissance de Jean-Baptiste : « *Que sera donc un jour cet enfant ? Car la main de Dieu est avec lui* (2) », pour diriger sa conduite !

Soit que les parents de Joseph n'eussent pas reconnu dans ces faits un appel divin assez caractérisé, soit plutôt qu'ils voulussent laisser à la Providence le soin de ménager une occasion favorable, ils l'appliquèrent d'abord à travailler la terre. Ses bras puissants, ses membres vigoureux, sa santé robuste semblaient l'y destiner. D'ailleurs, un de ses aînés faisant à cette époque des études pour arriver au sacerdoce, on ne pouvait ouvrir la même voie à celui-ci, sous peine d'aggraver les charges de la famille, sinon de compromettre ses ressources. Ainsi raisonnaient les parents de Joseph avec leur sens droit, plus préoccupés d'assurer à leur fils une existence honnête et chrétienne que d'en faire, comme il arrive quelquefois, un savant inutile.

Les goûts et les inclinations que Joseph manifestait à cette époque purent également les dé-

1. Cum simplicibus sermocinatio ejus. *Prov.*, III, 32.
2. Quis, putas, puer iste erit ? Etenim manus Domini erat cum illo. *Luc.*, I, 66.

terminer à prendre ce parti. Il aimait à jouer dans la prairie et à caresser les paisibles agneaux qu'il y rencontrait, à ce point que le nom de *petit berger* lui resta. De sorte que ce qui est écrit de David allait se vérifier en la personne de Joseph : « *Le Seigneur a été le prendre au milieu des brebis* (1). » La divine Providence a de ces jeux : et elle semble se plaire dans les contrastes, afin de faire éclater à tous les regards cette vérité importante : Que chacun de nous est soumis à la conduite souveraine de Dieu, qui nous dirige sûrement à ses fins.

Pour achever le portrait de Joseph, il faut observer qu'il y avait dans cette nature très exubérante des impétuosités et des saillies, où se trahissait une âme non encore parfaitement équilibrée et qui avait besoin de s'assouplir sous le joug d'une discipline sévère.

On sait combien les Belges aiment à patiner ; en cela Joseph n'avait presque pas de rivaux. Aussi se livrait-il pendant l'hiver à cet exercice avec une ardeur incroyable, non toutefois par simple amusement. Mais lorsqu'une course utile ou nécessaire lui permettait de prendre une direction favorable, il en saisissait l'occasion avec empressement. « Une fois, a-t-il raconté lui-même, par un froid assez vif et une journée brumeuse, je m'étais lancé à toute vitesse sur mes patins, en remontant le cours de la Dyle pour retourner à la maison. La glace était belle

1. De post fœtantes accepit eum. *Ps.*, LXXVII, 70.

et unie, et les rives fuyaient autour de moi avec une étonnante rapidité. Pressé par l'heure, je volais en quelque sorte comme un oiseau qui fuit à tire d'aile. Tout à coup, au confluent de la Dyle et de la Laak, je vois un abîme s'ouvrir presque sous mes pieds : j'eus à peine le temps de faire un vigoureux effort pour tourner court. Quand je me fus arrêté, je revins sur mes pas et je dus constater, la seule pensée m'en donne encore le frisson, que j'avais frisé le bord de la glace. Mon premier mouvement fut aussitôt de tomber à genoux, afin de bénir Dieu, et de remercier mon bon ange qui m'avait arraché à un péril si évident. »

Cependant Joseph avançait en âge, l'expérience acquise dans son contact avec le monde et plus encore sa vertu solide, tout contribuait à mûrir son caractère. Ce fut alors que ses parents résolurent de le faire étudier. Ils le placèrent dans une école moyenne, à Braine-le-Comte, en pays wallon, afin de cultiver particulièrement le français. Le jeune homme n'avait pas encore trouvé sa voie ; mais déjà un reflet lointain lui en marquait la direction.

Dès que Joseph se mit à l'étude, il fut aisé de prévoir qu'il y ferait de rapides progrès : une conception facile, une mémoire heureuse et un intrépide courage devaient le mener loin. D'ailleurs, un triple courant se produisit dans son cœur et s'accentua de jour en jour.

D'abord, il se passionna pour l'étude. Son zèle

industrieux le portait à profiter de tout pour s'instruire: les promenades mêmes étaient utilisées (1). Les vacances, d'ordinaire si enviées et si impatiemment attendues par les jeunes gens, lui causaient du chagrin, par la raison que cet arrêt dans les études pouvait suspendre ses progrès. Il s'en explique ainsi : « Je suis triste qu'elles arrivent si tôt ; car, prolongées pendant sept semaines, elles me feront oublier le français que je sais maintenant. Si j'avais un compagnon, je voudrais bien demeurer encore ici pendant quelques semaines après la distribution des prix ; mais rester seul, c'est impossible (2). » Enfin telle était son application au travail qu'une santé moins forte n'y eût pas résisté.

D'autre part, l'attachement de Joseph pour ses parents était aussi vif que sincère. Il saisissait toutes les occasions de leur en donner des preuves, comme on le voit par les lettres qui ont été conservées ; mais surtout, il savait leur offrir l'expression de sentiments nobles et délicats, ceux-ci par exemple. « C'est avec grande joie que je trouve un instant de loisir qui me fournit l'occasion de m'entretenir un moment avec vous. Je vous dois, chers parents, non seulement mon bonheur actuel, mais encore l'instruction qui me servira tous les jours de ma vie. Et je ne saurais assez vous témoigner ma reconnaissance pour toutes les bontés dont vous m'avez comblé depuis ma tendre enfance (3). »

1. Lettre de juin 1857. — 2. Lettre du 17 juillet 1858. — 3. Lettre de 1857.

Enfin ce qui était dominant chez Joseph, c'était une inclination prononcée pour les choses de la piété. Il avait toujours eu des goûts sérieux ; il aimait les cérémonies de l'Église; les splendeurs du culte parlaient à son âme ; mais il n'avait pas encore assisté à une mission. Les Pères Rédemptoristes en donnèrent une à Braine en 1858, et Joseph put y assister : elle décida de sa vocation à la vie religieuse. Il avait alors dix-huit ans.

Le mouvement d'une mission: assistance nombreuse, belles décorations, chants nourris, prédications chaleureuses et quelquefois véhémentes, tout était fait pour agir fortement sur l'âme de Joseph. A la lumière des grandes vérités de la foi, la vie chrétienne lui apparut sous un aspect nouveau. Tirant les dernières conséquences des enseignements reçus, il se décida à embrasser un genre de vie où il pût mieux assurer son salut éternel. Sa résolution prise, l'exécution offrait des difficultés. De quel côté (1) dirigerait-il ses pas ? et comment parviendrait-il à déterminer ses parents, dont le cœur saignait encore de récents sacrifices ? Il recourut d'abord à la prière qu'il savait toute-puissante. Depuis cette époque, en effet, il y consacra assidûment une partie de ses nuits; c'est ce qu'ont attesté un de ses compagnons de classe et le supérieur de l'établissement où il faisait ses études. Il ne négligea pas non plus, autant qu'il était en son pouvoir, de prépa-

1. Il eut d'abord la pensée de se retirer dans une Trappe: cette austérité de vie allait à son caractère.

rer les voies à la réalisation de son dessein. L'adresse de Joseph en ceci est remarquable. On lui annonce que sa sœur vient de faire sa profession religieuse : « Quel bonheur pour elle, s'écrie-t-il ; voici qu'elle a mis en assurance l'affaire la plus difficile que nous ayons en ce monde. Ce sera bientôt à mon tour de choisir la carrière que je dois suivre. Ne pourrais-je pas rejoindre mon frère, le P. Pamphile (1) ?

Il est à présumer que les parents voulurent différer leur consentement, soit pour mieux se convaincre de la réalité de cette vocation, soit pour d'autres considérations. L'esprit de Dieu étant un esprit de paix et de soumission, Joseph sut attendre ; sans pourtant renoncer à son projet. On sent même que l'appel divin retentissait de plus en plus fort à son oreille : « Ce n'est pas de moi-même, mes chers parents, écrit-il le 25 décembre 1858, que je me porte vers ce saint état ; c'est par une disposition de la divine Providence à mon sujet. Assurément vous ne m'empêcherez pas de l'embrasser, en pensant que si Dieu m'appelle je dois obéir ; car refuser alors à votre fils la permission de suivre la volonté de Dieu dans le choix d'un état de vie, serait une ingratitude qui vous attirerait de cruels châtiments.

« Ne craignez-vous pas de faire une faute irréparable, si je viens à perdre une vocation à laquelle Dieu me destine depuis mon enfance ; ce qui me rendrait malheureux pour toujours ?

1. Lettre du 17 juillet 1858.

Car vous le savez, mes chers parents, le choix de l'état de vie auquel Dieu nous appelle, décide de notre bonheur après cette vie. Ma vocation n'a donc rien qui doive vous contrister.

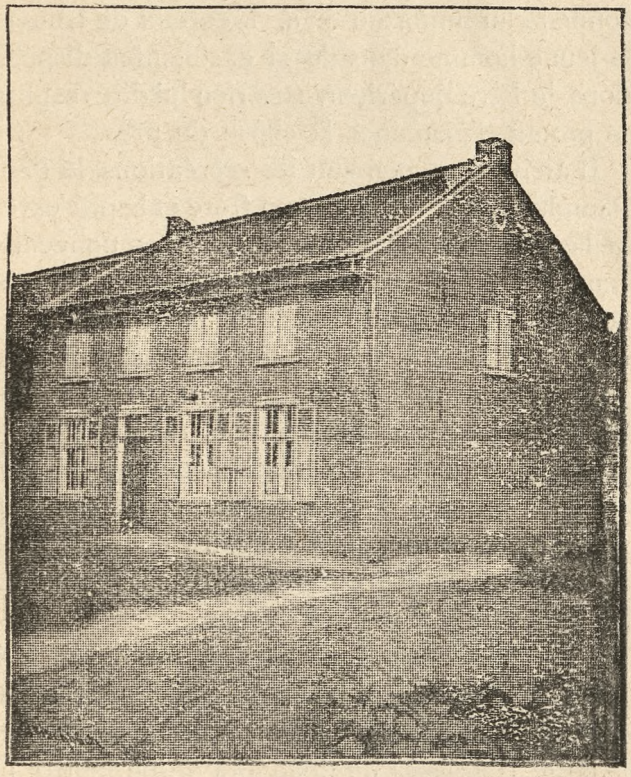
« Auguste (le P. Pamphile) m'écrit que je ne dois pas attendre plus tard que le premier de l'an pour traiter cette affaire avec le Supérieur, afin de commencer mon noviciat bientôt après (1). »

Cette lettre, écrite le jour de Noël après une communion fervente, impressionna vivement les parents de Joseph : elle prouvait que sa demande, raisonnée et réfléchie, ne procédait pas d'un entraînement de jeune homme ou d'un enthousiasme passager, mais d'une conviction profonde que telle était la volonté de Dieu sur lui. S'opposer plus longtemps à une vocation si prononcée paraissait difficile, sinon coupable : toute résistance cessa ; et le père de Joseph, sans donner encore un consentement formel au projet de son fils, voulut bien le conduire à Louvain, où il était lui-même appelé par quelques affaires.

Joseph, qui saluait déjà la réalisation de son vœu le plus cher, n'eut rien de plus pressé, en arrivant à Louvain, que d'aller embrasser son frère et de le supplier de joindre ses instances à celles qu'il voulait faire auprès du Père Supérieur, pour être reçu le jour même dans la communauté. Il obtint ce qu'il souhaitait. Quand ensuite son père vint pour le ramener à Tremeloo, il s'excusa modestement en disant que puisqu'on voulait

1. Lettre du 25 décembre 1858. L'original est en flamand.

bien le recevoir dans la communauté, il était préférable qu'il demeurât à Louvain, afin d'épargner à sa mère et aux siens les émotions d'un adieu toujours douloureux et cependant nécessaire.



Maison paternelle du Père Damien à Tremeloo.

Le père retourna donc seul ; ce qui ne surprit personne.

Restait une difficulté, le Père Supérieur avait fait observer au jeune postulant que ses premières études étant insuffisantes pour lui permettre

d'aspirer au sacerdoce, il ne pouvait le placer que dans un rang inférieur. La seule prétention de Joseph était d'assurer son salut ; il déclara en conséquence que, ce but atteint, sa position personnelle lui importait peu. Heureux de trouver le jeune homme dans de si excellentes dispositions, le Père Supérieur, sans rien lui dire de plus, se promit d'examiner la chose de près.

Il arriva que, pendant les récréations, le Père Pamphile, pour distraire son frère et le préserver de l'ennui, qui tourmente parfois les nouveaux venus, lui proposa quelques sentences latines, dont il lui expliquait le sens en faisant remarquer la valeur de chaque mot. C'était sans aucun dessein prémédité, et par pur amusement. Joseph, dont la mémoire était à la fois sûre et tenace, stimulé par ce jeu, voulut, à la récréation suivante, répéter ce qu'on lui avait appris. Le succès fut complet. Aussi pendant quelques jours, il y eut comme un assaut entre les deux frères où ils se disputaient la victoire.

Quand le Père Supérieur en fut informé, il résolut de donner à Joseph le moyen d'essayer ses forces et de prouver son aptitude à étudier le latin. Il assigna un délai afin de permettre au jeune homme de se préparer à subir une sérieuse épreuve : elle fut tout à son avantage, et Joseph entra au noviciat des aspirants au sacerdoce. On donne un nom de religion au postulant qui prend l'habit. Joseph De Veuster reçut celui de Damien. C'est ainsi qu'il sera appelé désormais.

D'après le caractère connu du jeune novice, on pressent qu'il prit vivement à cœur l'œuvre de sa sanctification ; car, plus encore pour le Bon Dieu que pour le reste, il ne voulut jamais se permettre ni lâcheté, ni demi-mesure. Il se serait facilement porté aux extrêmes, sans une docilité absolue qu'on remarqua toujours en lui. Ainsi, le Père Supérieur ayant fait un jour une vive et chaude exhortation aux novices, dans laquelle il résumait leurs devoirs en trois mots : *silence*, *recueillement* et *prière*, le Frère Damien les grava sur son pupitre, afin de s'en mieux pénétrer en les ayant toujours sous les yeux. Ce trait dénote un novice ardent et généreux, mais encore inexpérimenté.

Heureusement on trouvait par ailleurs, dans l'humble soumission du Frère Damien, et dans l'ensemble de sa conduite de sûres garanties de son bon esprit religieux ; aussi après dix-huit mois passés à Louvain, on l'appela au noviciat d'Issy, près de Paris, avec l'espoir qu'il pourrait être admis à la profession religieuse. En effet le 8 octobre 1860, il eut la joie de prononcer ses vœux *comme Frère de la Congrégation des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie, au service desquels* il voulait *vivre et mourir.*

CHAPITRE DEUXIÈME.

Le jeune religieux.

LA lettre suivante fait trop bien connaître le Frère Damien dès le début de sa vie religieuse pour ne pas la placer en tête de ce chapitre :

« Vous me demandez, mon bien cher Père, de vous communiquer mes impressions et souvenirs sur le Père Damien que j'ai dû rencontrer à Paris. Nous y avons effectivement passé une année ensemble. Quoique ces souvenirs datent de loin, car il y a bientôt trente ans, ils ont conservé beaucoup de fraîcheur. Je crois voir encore cet homme à la charpente osseuse, aux larges épaules, à la tête grosse, au front haut et aux joues pleines, que son professeur appelait familièrement : *mon gros Damien.* Des yeux myopes et voilés déparaient cependant un peu sa physionomie, d'ailleurs heureuse et sympathique.

« Deux choses m'ont alors frappé chez notre ami Damien : son amour pour l'étude et sa tendre piété. On eût dit vraiment qu'il avait à cœur de vérifier en sa personne l'adage des philosophes : l'âme est en quelque sorte tout ce qu'elle peut connaître. *Anima quodammodo est omnia,* tant il déployait de courage et dépensait d'efforts pour apprendre. Ce n'était pas seulement chez lui de l'application, de la constance, de l'activité, du zèle et même de l'ardeur ; il avait une soif insa-

tiable, une véritable fièvre, j'allais dire cet opiniâtre acharnement dont parle le poète : *labor improbus*. Ses progrès furent rapides ; car il avait l'esprit ouvert et le jugement solide, et il possédait de plus une puissance de travail peu commune qui lui permettait de prolonger ses veilles bien au-delà des limites ordinaires. Que de fois je l'ai vu descendre de classe la tête en feu, les nerfs tendus, et toutefois saisir aussitôt sa plume, d'un mouvement brusque et convulsif, afin de noter une idée ou de consigner une observation importante ! S'il lui est arrivé de s'oublier un peu dans ses livres, il n'était cependant jamais abstrait, comme c'est assez ordinaire aux gens de cette trempe. Il passait même avec aisance des études les plus sérieuses au repos de la récréation ou au recueillement des exercices de piété.

« C'est par ce côté surtout qu'il se distinguait. Son zèle pour faire l'adoration de nuit était incomparable. Grâce à sa robuste constitution, avantage dont il savait se prévaloir, parce que cela rassurait pleinement ses supérieurs, il lui est arrivé de faire pendant de longs mois l'Adoration à trois heures ou même à deux heures du matin, sans jamais prendre la peine d'aller se reposer avant l'oraison de la communauté. Celui qui aurait pu entendre les effusions de son âme devant le saint tabernacle, ne s'étonnerait sans doute pas des merveilles de Molokai ; car les doux et fréquents colloques du jeune Damien avec le Dieu de l'Eucharistie lui auraient révélé

quelle vive flamme embrasait dès cette époque le cœur du futur missionnaire. Toujours est-il que je me suis plus d'une fois édifié de son recueillement et de sa ferveur au pied des autels. Comme saint Paul, premier ermite, il avait coutume de pousser en priant de légers soupirs qui frappaient doucement l'oreille et excitaient la dévotion dans l'âme.

« Au surplus, on constatait dès lors chez Damien une nature excellente et un bon caractère ; il était gai, serviable et d'une régularité parfaite.»

Le Frère Damien apparaît ici dans toute sa ferveur. Ce n'est pas merveille : il commençait sa carrière. Dieu se plaît souvent à encourager ceux qui viennent de se consacrer à son service, par une communication abondante de grâces sensibles ou de consolations qui rendent douce et aisée la pratique de la vertu. Assurément les élans qu'on éprouve alors pour le bien sont un juste sujet de joie pour les supérieurs, quoiqu'ils ne fassent pas eux-mêmes grand fond sur ce sentiment ; c'est à leurs yeux un arbre qui, au printemps, se couronne de fleurs ; ils attendent et ils demandent des fruits.

Un autre indice de la ferveur du Frère Damien se remarque dans les lettres de cette époque. Notre-Seigneur l'a dit : *la bouche parle de l'abondance du cœur* (1). Il est assez ordinaire à ceux dont le cœur est tout brûlant des ardeurs de la dévotion, de chercher à entraîner les autres dans

1. Ex abundantia enim cordis os loquitur. *Matth.*, XII, 34.

le même courant : de là, les pathétiques et pressantes exhortations qui très souvent tombent de leur plume. Le Frère Damien obéit à ce mouvement, lorsqu'il écrit à ses parents, après leur avoir fait agréer ses sentiments et ses vœux à l'occasion de la nouvelle année :

V. C. J. S. (1) Paris, 16 janvier 1861.

. . . . . .

« Je puis vous assurer, chers Parents, que le Seigneur répandra sur vous ses grâces, ses bénédictions sans nombre que je lui demande chaque jour, mais puis-je en dire autant de cette longue vieillesse, de cette santé florissante ? Hélas ! l'expérience, ainsi que l'exemple d'un de nos confrères qui nous fut enlevé, il y a quelque temps, par une mort subite et imprévue, me font douter de l'accomplissement de mes souhaits, car qui sait, s'il nous était permis de pénétrer les secrets éternels de Dieu, si nous ne nous trouverions pas peut-être à la fin de notre carrière, aux portes de l'éternité !

« Oui, chers Parents, tous, comme je l'espère, nous avons commencé heureusement cette année, mais quelle assurance avons-nous de la voir finir de même ? Avant la fin de décembre, la mort ne nous aura-t-elle pas déjà arraché ou un père chéri, ou une mère bien-aimée, ou encore un enfant tendrement affectionné ? Je conviens que pour l'âme pécheresse la pensée de l'incertitude du

1. Vivat Cor JESU Sacratissimum ! *Vive le Sacré-Cœur de Jésus!*

lendemain doit produire de vifs déchirements de cœur, mais pour nous autres, chrétiens ou religieux, qui nous regardons ici-bas comme des exilés, et qui ne soupirons qu'après le moment de la dissolution de notre corps, afin de pouvoir entrer dans notre véritable patrie, il n'y a, ce me semble, que sujet de joie et de contentement à penser que nous approchons à chaque instant de l'heure, où nous pourrons entendre ces consolantes paroles : « *Entrez, les bénis de mon Père, en possession du royaume que je vous ai préparé* [1]. » C'est la grâce que je souhaite à vous et à toute la famille..... »

Tant de personnes appliquent indûment aux religieux le mot de saint Paul : « *Ils sont sans affection* [2] », qu'il est bon de rapporter ici une lettre où se trahit la sensibilité du Frère Damien. Toutefois son cœur ne se bornait point aux affections légitimes de la famille, le zèle dont il brûle s'enflamme à la pensée qu'il pourra un jour, et peut-être bientôt, aller annoncer l'Évangile aux nations infidèles :

V. C. J. S. Paris, 25 avril 1861.

..... « Vous comprenez mieux, chers Parents, que je ne puis vous l'exprimer quelle douleur, quelle émotion j'ai éprouvée en apprenant la nouvelle de la mort de notre grand'mère. C'est le jour de Pâques que j'en eus la première

1. Venite, benedicti Patris mei, possidete paratum vobis regnum. *Matth.*, XXV, 34.— 2. Sine affectione. *II Tim.*, III, II, 3.

nouvelle. Un novice qui était en correspondance avec le Père Pamphile me l'apprit pendant le dîner. Je ressentis aussitôt un frissonnement soudain dans tout le corps. Je changeai entièrement de couleur et j'avais de la peine à me tenir.

« Heureusement, la première émotion non seulement se calma, mais se changea même en joie par une petite réflexion que je fis sur ces paroles : Tout ce que Dieu permet est toujours bien. Effectivement, comme nous sommes tous obligés de subir le même sort, n'est-ce pas un bienfait inappréciable que le Seigneur ait daigné mettre fin aux travaux, aux peines et aux souffrances de cette mère que nous affectionnions tant, pour la récompenser de la vie laborieuse et en même temps vertueuse qu'elle a toujours menée ?

« Certes, elle était mûre pour le Ciel! aussi je n'ai pas le moindre doute que déjà elle ne soit entrée en possession de la gloire. C'est cette conviction qui me fait espérer qu'elle continuera toujours dans le ciel à avoir pour nous le cœur de mère qu'elle nous témoigna sur la terre toutes les fois que nous eûmes le bonheur d'aller la voir. Elle intercédera pour nous auprès de Dieu, elle lui demandera que tous, nous puissions aller la rejoindre au plus tôt. Oh ! chers Parents, l'espérance de retrouver bientôt dans la gloire, non seulement elle et tant d'autres fidèles amis qui nous ont tracé le chemin, mais vous-mêmes

et toute la famille, dont j'ai fait le sacrifice au Seigneur, m'encourage dans mes travaux et me fait soupirer à chaque instant après le moment où mon âme, séparée du corps, pourra aller se réunir aux chœurs des saints, afin de chanter de concert avec eux et avec vous tous, les cantiques célestes, qui pendant toute l'éternité ne seront plus interrompus.

« Quant à notre communauté, tout y va à merveille; nous sommes tous aussi agiles que des lièvres. Nous vivons tous en parfaite intelligence les uns avec les autres. L'arrivée d'un de nos évêques missionnaires nous a fourni le moyen de célébrer dans notre chapelle même, une messe pontificale. C'est le jour de Pâques que je vis pour la première fois ces cérémonies si solennelles. Au lieu de deux ou trois prêtres, il y en avait de vingt à vingt-cinq à l'autel. Le soir, après vêpres, la chapelle était remplie de soldats: le digne prélat daigna leur faire une petite instruction ; il leur donna sa bénédiction et puis vint le salut. C'étaient les soldats qui chantaient, qui servaient à l'autel, qui enfin faisaient toutes les cérémonies. Ils en étaient tout radieux.

« Je crois que sous peu ce zélé missionnaire va retourner en Océanie dans sa mission. Il emmènera probablement avec lui quelques-uns d'entre nous. Ne seriez-vous pas content que je fusse du nombre ?..... »

L'heure de ce voyage n'était pas encore venue; mais le Frère Damien fut envoyé à la maison de

Louvain, au mois d'octobre 1861, pour continuer ses études à l'Université.

Le récit qu'on va lire sur son séjour dans cette ville est trop intéressant pour le déflorer par une froide analyse.

« Cher et révérend Père, vous désirez savoir comment j'ai apprécié le Père Damien pendant son noviciat et durant son séjour à Louvain. Ma réponse sera courte : j'en ai été content ; mais pour être bien compris, je dois l'expliquer.

« Vous savez que, dans le travail de la formation religieuse, on observe parfois un phénomène que tout le monde a constaté, quand il s'agit des travaux de l'esprit ou des mains. En face de ce labeur, il y a des sujets qui font mille et mille circuits, se tournent et se retournent comme un malade agité par la fièvre ; on dirait qu'ils ont de la peine à saisir le mouvement de la communauté et à en prendre l'esprit; bref ce n'est qu'après divers tâtonnements qu'ils parviennent à se mettre à l'œuvre avec cœur. Tel ne fut point le Frère Damien De Veuster. Dès le premier jour, il se trouva au milieu de la communauté comme s'il y avait longtemps vécu. Une certaine aisance, une douce joie, une sérénité calme reflétaient le bonheur et la paix de son âme et rappelaient le mot de saint Louis de Gonzague à son entrée dans la cellule du noviciat : « *Je trouve mon repos dans cette maison; j'y resterai parce que mon cœur l'a prise en affection* (1). »

1. Hæc requies mea... hic habitabo quoniam elegi eam. *Ps.*, CXXXI, 14.

« Sa régularité fut telle dès le début que l'œil le plus attentif ne le surprit jamais en défaut. Dieu avait un grand empire sur cette âme neuve, et il la poussait avec force et suavité aux plus assujettissants devoirs de la vie commune, on eût dit un de ces traîneaux qui glissent rapidement dans nos rues, lorsque la neige est bien foulée.

« Les supérieurs chérissaient le Frère Damien à cause de son humble docilité et de son tendre attachement, et les Frères l'aimaient à cause de son esprit de charité. J'avoue cependant que, dans les commencements surtout, l'excès même de sa bonne volonté le fit tomber en quelques fautes. C'est ainsi que, un jour entre autres, quelques-uns de ses compagnons s'étant permis de parler un peu librement de leur supérieur, le Frère Damien, qui avait l'âme sensible et la conscience délicate, en fut vivement affecté. Il lui arriva donc, dans un premier mouvement de vivacité, d'élever la voix en s'écriant: « C'est indigne d'un enfant des Sacrés-Cœurs! » Si ce fût une faute, il était homme à la réparer, et d'ailleurs il s'observait beaucoup pour ne blesser personne. La grâce aidant, il travailla toujours à réprimer les saillies de son caractère.

« Un autre trait qui distinguait le Frère Damien, c'est la bienveillance et l'intérêt qu'il faisait paraître pour les petits. Un des amis de notre maison avait obtenu la faveur d'envoyer quelquefois son fils à la promenade avec les

jeunes scolastiques; le Frère Damien se constitua le tuteur du jeune homme : il avait pour lui les attentions les plus délicates, le dévouement d'une mère. La course avait-elle été longue, et le pauvre enfant laissait-il voir sa fatigue? C'était le Frère Damien qui lui tenait compagnie. Au besoin, il savait alors ralentir sa marche pour la lui rendre moins pénible, fallût-il en ce cas sacrifier quelque chose du temps qu'il consacrait à l'étude et dont il se montrait par ailleurs très avare.

« L'étude fut, en effet, pendant son second séjour à Louvain, son affaire capitale. On s'étonnait d'abord de lui voir suivre à l'Université plusieurs cours qui n'étaient pas de rigueur, il n'en fut jamais accablé ; et il tenait toujours ses notes de classe au pair. Sa facilité à pénétrer les questions et les encouragements que ses réponses lui valaient de la part des professeurs, faisaient présumer à quelques-uns qu'il fournirait une brillante carrière dans l'enseignement (1), lorsque tout à coup la Providence intervint pour accomplir des vœux que le Frère Damien nourrissait depuis longtemps dans son cœur.

« Pendant son noviciat, j'avais remarqué que, chaque jour et à la même heure, il montait à la tribune de la chapelle. Comme aucun exercice

1. « J'ai été le condisciple de votre héroïque apôtre, écrit Mgr Van Weddingen. Ensemble nous avons étudié, plus d'une fois, les matières de l'examen pendant les premières années de nos études universitaires ». « J'ai pu constater chez le Père Damien cette rare puissance de travail que vous signalez », disait-il à l'auteur de ce livre.

ne l'y appelait, je voulus en connaître le motif. Il me répondit simplement qu'il allait s'agenouiller au pied d'une image de saint François-Xavier qui y était peinte, et qu'il demandait à ce modèle des missionnaires de lui obtenir la grâce de se consacrer un jour aux travaux de l'apostolat.

« Puissent ces notes, assurément incomplètes, vous être de quelque utilité, mon révérend Père ! »

A l'appui et en confirmation de ces notes, plus utiles que la modestie de l'auteur ne voudrait le faire penser, nous allons rapporter quelques faits.

A Paris, le Frère Damien avait déjà manifesté son attrait pour les missions. Les exhortations du T. R. P. Euthyme (1), qui aimait à rappeler à ses jeunes religieux *les sentiments dont l'âme du grand apôtre était agitée* (2) à la vue d'Athènes livrée à l'idolâtrie, faisaient une vive impression sur ce futur missionnaire, et son cœur s'embrasait du feu sacré. Il attendait donc avec une légitime impatience l'heure où il pourrait travailler au salut des infidèles.

A Louvain, son Supérieur était le R. P. Venceslas Wincke, homme d'une rare activité et tout dévoré de zèle. Au contact de cette grande âme, l'intrépide ardeur du Frère Damien devait s'accroître encore. Aussi le vit-on s'essayer en quelque sorte aux œuvres de l'apostolat auprès

1. Troisième Supérieur général de la Congrégation.
2. Incitabatur spiritus ejus in ipso. *Act.*, XVII, 16.

des membres de sa famille. « Notre père, raconte son frère, le Père Pamphile, remplissait exactement ses devoirs de chrétien. Dans la paroisse, un homme qui communiait quatre fois par an passait pour dévot; il était de ce nombre. Cependant, aux yeux du Frère Damien, cela ne suffisait pas. Il profita donc des rapports plus fréquents que sa résidence à Louvain lui permettait avec la famille pour amener notre père à communier plus souvent: ses vives et pressantes exhortations obtinrent un plein succès.

« Une autre fois, il réussit également à faire entrer tous nos proches parents dans la confrérie du saint Scapulaire. Ayant assisté à ma première messe, ils étaient venus partager le repas de famille, présidé par le Père Supérieur de Louvain. Après le repas, le Frère Damien saisit le moment où chacun échangeait ses impressions sur la cérémonie du matin; et se levant tout à coup: « Il faut emporter un souvenir de cette belle fête! » s'écria-t-il, et tirant aussitôt de sa poche autant de scapulaires qu'il y avait de personnes présentes, il ajouta: « le meilleur, à mon avis, est de recevoir les livrées de la sainte Vierge. Le Père Supérieur a le pouvoir de vous les donner; c'est une faveur que vous ne refuserez pas. » On se prêta, en effet, de bonne grâce à de si pieuses instances; et chacun loua le Frère Damien de sa bonne idée. »

Ces succès n'enflaient point le cœur du jeune religieux, toujours modeste et n'ayant de lui-

même que de bas sentiments : « En assistant aux cours de l'Université, disait-il une fois, la vue de tant d'élèves si instruits me confond et me couvre de honte. »

Le Frère Damien avait un grand esprit de mortification et de pénitence. En général, il était dur pour lui-même, mais il usait d'adresse afin de ne pas laisser soupçonner la chose. Avait-il remarqué qu'une portion manquait au réfectoire ? il s'arrangeait toujours pour s'en priver, sous un prétexte quelconque. Il acceptait très généreusement aussi toutes les conséquences de la sainte pauvreté. Enfin, ses veilles dans la prière étaient fréquentes et il les prolongeait quelquefois pendant de longues heures, toujours à genoux.

Ce même esprit de pénitence apparaît encore, premièrement, dans le joyeux courage avec lequel il se livrait aux travaux manuels, quand ils lui étaient imposés ou suggérés. Ses forces et son habileté lui permettaient souvent, dans ces circonstances, de prendre pour sa part ce qu'il y avait de plus fatigant ou de plus pénible ; et il s'en faisait une fête.

Rien n'est comparable, en second lieu, à l'entrain qu'il savait mettre, par son exemple, dans les pèlerinages à Montaigu. De Louvain à ce sanctuaire célèbre, il y a six heures de marche. Le Frère Damien les faisait toujours à pied, aller et retour. Comme il fallait partir au milieu de la nuit si l'on voulait communier à la première messe, on permettait aux religieux d'aller se

reposer de bonne heure, la veille au soir ; c'est une faculté dont n'usait pas le Frère Damien. Aussi, celui qui éveillait les Frères le trouvait-il toujours levé, sinon à genoux. Une fois en route, il prenait son chapelet et il récitait toujours plusieurs rosaires avant de parvenir au terme du pèlerinage. C'est ce qu'il fit notamment pendant la maladie du Père Supérieur, en août 1863.

Voilà de quelle manière le Frère Damien se formait aux rudes labeurs de l'apostolat. Dieu, sans doute, trouva cette préparation morale suffisante ; car il lui ouvrit la carrière des missions plus tôt qu'on ne pensait.

Mgr Maigret, vicaire apostolique des îles Sandwich ou Hawaii, demandait instamment des ouvriers évangéliques, et les Supérieurs avaient préparé un départ qui devait comprendre plusieurs prêtres, quelques Frères et dix religieuses destinées au pensionnat des Dames des Sacrés-Cœurs, à Honolulu. Le Père Pamphile De Veuster, ordonné prêtre depuis peu, avait eu la joie d'être choisi. Mais voici qu'une épidémie de typhus éclate à Louvain. Le jeune prêtre tout brûlant du désir d'exercer son zèle et d'inaugurer son apostolat, demande et obtient la faveur d'aller porter aux mourants les consolations de son ministère. Pendant plusieurs semaines il se prodigue pour les assister. Au moment où le fléau disparaissait, il est lui-même atteint. C'était dans les premiers jours d'octobre, et le départ devait avoir lieu le 1er novembre. Ainsi, aux douleurs

de la maladie s'ajoutaient pour lui le chagrin de se voir arrêté dans l'exécution de projets longtemps caressés et la peine des embarras que cet incident allait causer à ses Supérieurs. Le Frère Damien, qui venait fort souvent visiter et consoler son cher malade, le comprit. « Voulez-vous, lui dit-il, que je propose à nos Supérieurs de partir à votre place ? » Le Père Pamphile fit un signe d'adhésion. Il n'en fallut pas davantage : aussitôt le généreux Damien formula sa demande et l'envoya directement au Supérieur général.

Ce Frère, il est vrai, n'était encore que minoré, mais son noble dévouement et ses pieuses instances autorisaient une exception. La réponse se devine : on lui recommandait de faire au plus tôt ses adieux à sa famille et de venir promptement à Paris, où il assisterait à la retraite préparatoire au départ.

Aussitôt cette obédience reçue, le Frère Damien s'en va, le cœur débordant de joie, la montrer au pauvre malade, heureux de lui rendre ainsi une pleine sécurité. Il court ensuite à Tremeloo porter à ses parents des nouvelles du Père Pamphile et les disposer eux-mêmes à une séparation tout à fait imprévue. Plein de confiance dans la protection de celle qu'on nomme la *Consolatrice des affligés*, il suggère à sa mère et à sa belle-sœur, l'idée d'un pèlerinage à Notre-Dame de Montaigu, et leur donne rendez-vous pour le lendemain. De retour à Louvain dès le

soir, il s'acheminait lui-même au milieu de la nuit avec quelques compagnons vers le célèbre sanctuaire, se conformant de point en point à l'ordre observé en pareille circonstance.

La présence de sa mère, toute baignée de larmes et tremblante d'émotion, ne fit qu'accroître encore la ferveur du Frère Damien. Lorsqu'il eut donné pendant bien longtemps un libre cours aux effusions de sa piété, et qu'il sentit son âme calme et paisible malgré le sentiment vif et douloureux de la séparation, ce fils aimant et chrétien se leva, tendit les bras à sa mère et, sans dissimuler ses pleurs, il lui indiqua d'un geste l'image de Marie. Puis y attachant lui-même une dernière fois ses regards, il s'éloigna le cœur serré, mais plein d'espérance.

Il y a des émotions trop fortes pour être communiquées et qui font tout à la fois le tourment et la nourriture de l'âme. Les compagnons du Frère Damien, qui le voyaient vivement impressionné, remarquèrent que, contrairement à son habitude, il se tenait à l'écart pendant le retour. Lorsqu'il les rejoignit, ils lui en demandèrent la cause avec intérêt : « Je me suis pris à penser, répondit-il, que je ne verrais plus jamais Notre-Dame de Montaigu ; et je l'ai suppliée de m'obtenir de Notre-Seigneur, la grâce de travailler à sa vigne pendant douze ans. » Cette prière a été largement exaucée ; puisque le Père Damien devait travailler pendant vingt-cinq ans dans la mission des îles Sandwich.

La lettre qu'on va lire montre bien de quel esprit il était animé.

V. C. J. S. Port de Brême, 30 octobre 1863.

TRÈS CHERS PARENTS,

« Après avoir fait une retraite de trois jours, à Paris, nous sommes partis de la maison-mère avec un courage véritablement apostolique. Depuis jeudi, à 9 heures du matin, nous avons voyagé jusqu'à vendredi, à midi, en grande vitesse, sans pour ainsi dire nous arrêter. Le navire qui doit nous conduire à notre destination était tout prêt. Aussi nous nous rendîmes à bord sans retard; à deux heures nos nombreux bagages étaient placés dans nos cabines. Nous avons dîné pour la première fois avec notre capitaine qui nous a fait le meilleur accueil. Nous sommes installés comme des seigneurs : rien ne nous manque. Nos bons Pères de Paris nous accompagnent et ont pour nous des attentions inexprimables.

« Les dix Sœurs qui sont avec nous montrent un courage vraiment héroïque. Elles ont leur compartiment à côté de nous, cependant nous ne communiquons avec elles que par notre Supérieur, le Père Chrétien. Nous avons de très petites cellules dans lesquelles deux lits sont placés l'un au-dessus de l'autre. Nous serons sur le navire, comme dans un petit couvent, tout y sera réglé comme à Louvain : nous aurons nos heures d'oraison, d'étude, de récréation à l'ordinaire. Aujourd'hui même dans la salle qui nous sert pour

les repas, pour l'étude et pour tout ce que nous avons à faire, nous avons eu le bonheur d'assister à deux messes ; tous, Frères et Sœurs, ont communié.

« Samedi à midi nous quittons le port. Nous allons nous confier à la Providence, sous la conduite d'un capitaine expérimenté, qui fait chaque année ce voyage déjà depuis sept à huit ans. Cet homme, nommé Geerken, quoique protestant, se montre très aimable à notre égard. Nous dînerons toujours à sa table. Il n'y a qu'un seul autre voyageur avec nous.

« Nous voilà donc, mes chers Parents, sur le point de quitter, non pas seulement nos pères et mères, frères et sœurs, non pas seulement notre seconde famille, c'est-à-dire nos confrères de Louvain et de Paris, mais même le beau pays d'Europe, pour voguer sur une mer souvent orageuse et prête à nous engloutir et pour aller vivre avec des hommes peu civilisés et de mœurs très différentes !

« Le sacrifice est grand pour un cœur qui affectionne tendrement ses parents, sa famille, ses confrères et le pays qui l'a vu naître. Mais la voix qui nous a invités, qui nous a appelés à faire généreusement l'offrande de tout ce que nous avons, est la voix de Dieu même. C'est notre divin Sauveur qui nous dit comme à ses premiers apôtres. « *Allez, enseignez toutes les nations, leur apprenant à observer tous mes commandements, et voici que je suis avec vous jusqu'à la fin des*

siècles » (1). Ces dernières paroles sont pour nous bien consolantes. JÉSUS-CHRIST est d'une manière particulière avec les missionnaires, c'est lui qui dirige leurs pas, qui les préserve de tous dangers ; c'est lui qui commande aux vents de se calmer, à la mer de s'apaiser, aux bêtes féroces de s'enfuir, aux ennemis spirituels, le démon, le monde et la chair de nous laisser en paix. C'est lui, qui, au milieu des tribulations, des peines et des contradictions, nous fera jouir d'un bonheur, dont l'homme, qui n'en a jamais fait l'expérience, ne peut se faire une idée ; car la grâce attachée à l'état de missionnaire est tellement forte que les plus grandes difficultés et les embarras ne le troublent point. Déjà elle se fait sentir en nous ; puisque au moment de nous lancer au milieu d'une mer agitée, non seulement nous n'avons pas peur, comme cela arrive souvent au navigateur, mais nous sommes d'une gaîté inconcevable. Quand nous restons une demi-heure ensemble, nous sommes souvent fatigués de rire à force de dire des joyeusetés.

« Pour vous, mes chers Parents, n'ayez pas la moindre inquiétude sur notre sort. Nous sommes entre les mains du Bon Dieu, et un Dieu tout-puissant qui nous prend sous sa protection. Tout ce que je vous demande, c'est de le prier souvent de nous accorder une heureuse traversée, le

1. Euntes docete omnes gentes... docentes eos servare omnia quæcumque mandavi vobis : et ecce ego vobiscum sum... usque ad consummationem sæculi. *Matth.*, XXVIII, 19, 20.

courage d'accomplir en tout, partout et toujours sa sainte volonté ; là est toute notre vie. Veuillez aussi, je vous en conjure, prendre cette adorable volonté, manifestée par les préceptes des commandements de Dieu et de l'Église, ainsi que par la voix des prêtres que le Seigneur vous a donnés, comme la règle infaillible de votre vie, de toutes vos actions et de toutes vos paroles. C'est cette volonté, qui est figurée dans l'Évangile par le chemin étroit, mais doux, qui mène au Ciel.

« Adieu, chers Parents, désormais nous n'aurons plus le bonheur de nous embrasser, mais nous resterons unis par les tendres affections qui nous animent les uns envers les autres. Dans nos prières surtout, pensons souvent les uns aux autres, et unissons-nous toujours aux Cœurs Sacrés de Jésus et de Marie, dans lesquels je demeure toujours votre fils affectionné,

« F. Damien. »

Cette lettre fait bien voir quels fruits le nouvel apôtre recueillit de sa retraite et avec quelle abondance il reçut, lui aussi, dans cet autre cénacle, les dons de l'Esprit-Saint. La suite le montrera mieux encore.

CHAPITRE TROISIÈME.

Le missionnaire.

I. Traversée et ordination.

AU témoignage du capitaine Geerken, la traversée fut aussi heureuse que rapide, nonobstant les incidents d'une navigation à la fois longue et périlleuse sur un simple voilier. Les ferventes prières des pieux passagers obtinrent sans doute ce résultat. Le Frère Damien se distingua entre tous par son esprit de soumission, de piété et de zèle, comme l'attestent le journal du Supérieur et une lettre particulière.

Il était d'une fidélité exemplaire dans la ponctualité à observer son règlement et dans l'exactitude à demander ses permissions. Cette remarque, qui pourra paraître superflue à quelques-uns, révèle au moins une âme désireuse de plaire à Dieu et attentive à cet oracle de l'Esprit-Saint : *Celui qui craint Dieu ne néglige rien* (1). Et puis, quiconque s'efforce de satisfaire pleinement ses supérieurs goûte lui-même une joie parfaite et reçoit en même temps d'ordinaire des grâces précieuses.

Le Frère Damien fut chargé du soin de la sacristie pendant la traversée : à lui par conséquent, de dresser le modeste autel et de préparer les ornements pour la célébration des saints mystè-

1. Qui timet Deum, nihil negligit. *Eccl.*, VII, 19.

res. La charge n'était pas petite ; car la messe se disant presque tous les jours, il fallait, chaque fois, tout monter et démonter, et être prêt à l'heure fixée par le règlement de la communauté. Le Frère s'acquittait de cette tâche avec zèle et avec entrain. Pour ne pas nuire à ses exercices de piété, il n'hésitait pas à retrancher une partie de son sommeil. Vint ensuite un jour où les hosties firent défaut : se procurer de la farine n'était pas difficile ; mais le reste manquait. Le sacristain ne se laissa point déconcerter ; et, après maints essais, il eut la consolation de pourvoir à tout. Malgré son dénuement, il s'ingéniait à parer l'autel avec décence ; cependant son attitude recueillie et sa parfaite modestie lorsqu'il servait la messe, portaient déjà par elles-mêmes à la piété.

La récitation du bréviaire, à laquelle il n'était pas encore obligé, faisait ses délices et il s'en acquittait chaque jour avec dévotion.

A l'heure de la récréation, le Frère Damien retrouvait toute sa gaîté, tout son enjouement. Il aimait assez, quand il le pouvait, à aider les matelots dans leurs manœuvres : aussi tous les gens de l'équipage l'affectionnaient ; mais sitôt la récréation finie, il reprenait son livre avec une ardeur et une application constantes.

Le navire éprouva de grandes difficultés lorsqu'on voulut doubler le cap Horn, toujours redouté. Les épaves, que l'on apercevait çà et là, rappelaient le péril à ceux qui n'en auraient pas

eu conscience. Les missionnaires commencèrent une neuvaine pour obtenir d'être préservés de tout malheur, et Dieu permit que le jour même où on la terminait tout danger cessât. Dans l'océan Pacifique le navire fut une fois jeté en l'air au milieu de la nuit par une lame terrible. En retombant le choc qu'il éprouva fut si violent que tous les passagers se réveillèrent en sursaut : jamais cependant les religieuses elles-mêmes ne parurent effrayées. Contre toutes les prévisions, le navire entra dans le port d'Honolulu le jour même de saint Joseph, 19 mars 1864. Et après avoir reçu la bénédiction du Vicaire Apostolique et les embrassements de leurs confrères, les nouveaux arrivés purent entendre dans la cathédrale la messe de neuf heures, en action de grâces pour la protection que Dieu leur avait accordée pendant un voyage de vingt semaines.

Le Frère Damien, n'ayant presque pas été éprouvé par le mal de mer, s'était préparé à recevoir les saints ordres. Mgr Maigret l'ordonna successivement sous-diacre, le samedi-saint, et diacre bientôt après, il lui ménagea ensuite quelques mois d'étude et de recueillement dans le collège d'Ahuimanu, peu éloigné d'Honolulu. Ce qui attira d'abord son attention à Ahuimanu, ce furent de grands rochers appelés dans la langue du pays *palipali*, s'élevant comme un mur infranchissable à une hauteur prodigieuse et pareils à ceux qu'il devait trouver plus tard à Kalawao. Il employa son temps à se préparer d'une manière

Rochers à pic d'Ahuimanu, d'après une photographie.

immédiate au sacerdoce. Pénétré d'un profond respect pour la haute dignité et le caractère auguste dont il allait être revêtu par la sainte ordination, le Frère Damien ne voyait arriver qu'avec une légitime frayeur le jour où il serait consacré prêtre ; mais embrasé de zèle pour travailler au salut des âmes et docile à l'appel de ses supérieurs, il se présenta avec une humble confiance à l'évêque qui devait lui imposer les mains.

La manière dont il parle de sa première messe dit assez sa haute et tendre piété :

« L'ordination, écrit-il, se fit le samedi des Quatre-Temps dans l'octave de la Pentecôte. Et, le lendemain, nous disions notre première messe dans la cathédrale d'Honolulu. Il vous souvient des douces émotions que vous avez éprouvées le jour où vous eûtes le bonheur de monter à l'autel pour la première fois, et d'immoler la sainte victime de notre salut ; ce fut bien la même chose pour moi, avec une différence cependant ; car vous voyiez autour de vous des parents et des Frères formés depuis longtemps aux pratiques de la religion, tandis que ceux qui m'entouraient étaient de nouveaux chrétiens. Ils accouraient de toutes parts pour voir leurs jeunes Pères spirituels après lesquels ils avaient si longtemps soupiré, pour contempler ceux qui devaient les défendre contre les loups ravissants. Aussi, malgré la dureté de mon cœur, il me semblait qu'il allait se fondre comme de la cire, lorsque pour la première fois je distribuai le pain de

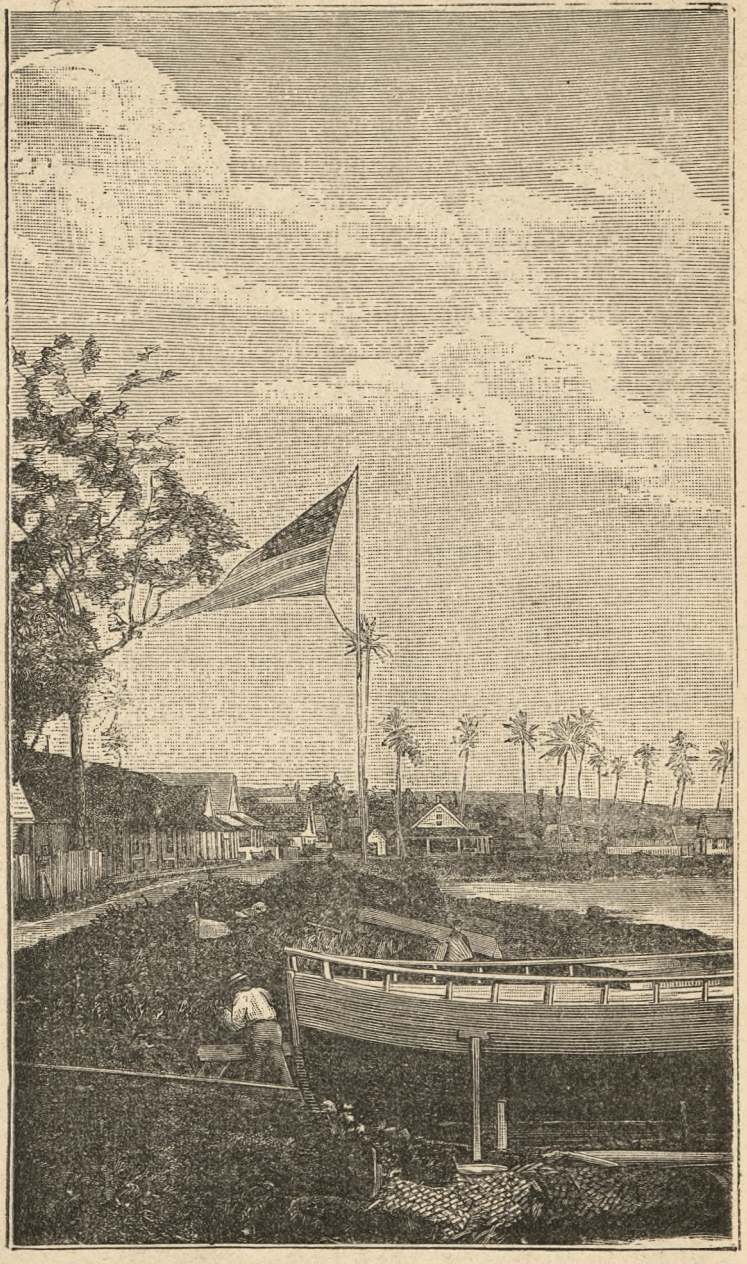
vie à une centaine de personnes de l'assistance. J'étais en effet sous l'impression de cette pensée, que plusieurs de ceux que je voyais, vêtus de blanc, s'approcher avec modestie de la sainte Table, s'étaient peut-être prosternés devant les idoles autrefois.

« Quelques jours après l'ordination, Monseigneur nous assigna à chacun le champ que nous devions cultiver. Le Père Clément et moi étions envoyés dans la grande île Hawaii (1). »

II. — Aspect physique et moral de l'île Hawaii.

« L'ARCHIPEL Sandwich ou Hawaii est situé dans la zone des tropiques, du 21e au 23e degré de l'équateur. Pendant les mois de juin et de juillet les rayons du soleil y tombent à pic; la chaleur cependant n'est pas aussi forte que je me l'étais imaginé. Le climat est délicieux; les étrangers n'ont aucune peine à s'habituer ici, et ils y jouissent généralement d'une meilleure santé que dans leur propre pays. L'archipel compte huit îles, dont quatre grandes et quatre petites. Hawaii, celle où je suis placé, est plus grande que toutes les autres ensemble. Sa superficie égale au moins celle de la Belgique. On y trouve trois grands volcans, dont deux paraissent éteints, mais l'autre est toujours en activité, c'est dans son voisinage que la Providence m'a placé. D'un bout de mon district à l'autre, on marche sur la lave; c'est une

1. Lettre du 23 août 1864.



ILES SANDWICH. — Hilo. Port où débarquent les voyageurs qui veulent visiter le grand volcan *Kilauea.*

fusion de pierres et de fer que le volcan a lancée autrefois et qui s'est écoulée vers la mer. Il y a quelques années, l'endroit principal de l'île Hilo, d'où je vous trace ces lignes, a failli être couvert par les flots de cette lave en ébullition. Rien ne saurait l'arrêter, les montagnes elles-mêmes disparaissent ou sont entraînées avec elle. Lorsque la coulée est refroidie, elle offre en certains endroits l'aspect d'un très beau chemin ferré et lisse, en d'autres ce ne sont que des pointes aiguës sur lesquelles il est impossible de poser le pied. Je n'ai pas encore eu l'occasion de passer près du cratère, mais au dire des autres Pères, rien ne donne une plus juste idée de l'enfer. Le gouffre a une circonférence de trois à quatre lieues, et une profondeur de cent à cent cinquante mètres(1).

1. « Dans le district de *Kaau*, remarque le Père Maigret, — lettre du 12 mai 1845 — est le fameux volcan de *Kilauea*, qui est peut-être le plus considérable du globe. Nous l'avons contemplé à notre aise, ayant passé la nuit près de son foyer dans une cabane déserte. C'est une immense fournaise de trois à quatre lieues de circonférence où l'on voit bouillir des masses énormes de pierres enflammées. Dans le voisinage du cratère, des tourbillons de fumée s'échappent de la terre par des milliers de crevasses, dont il nous a été impossible de calculer la profondeur. »

De toutes les descriptions qu'on a données du volcan, la plus exacte est sans contredit celle du Père Joachin Maréchal, — lettre du 28 juin 1854 :

« Hawaii est une terre de volcans; le plus considérable a mille bouches, sans exagération. Il n'y a guère d'endroits, dans cette île, où l'on ne rencontre soit des cratères recouverts, soit des plaines immenses de laves, soit des monticules de formation volcanique. Tout annonce que, dans le passé, cette terre n'a été qu'un vaste embrasement, et que le sol qui nous porte recèle encore des abîmes de feu. Néanmoins l'île est fertile, a de bons pâturages et nourrit sur les flancs du Maunaka plus de vingt mille bœufs sauvages.

Lorsqu'on le regarde le soir, on voit très bien la lave qui bouillonne et qui est terriblement agitée. Tant qu'elle n'est pas en ébullition, il n'y a aucun danger ; mais lorsqu'elle s'élance, voilà que les plus durs rochers se fondent ; et c'est un torrent qui se précipite vers la mer jusqu'à ce qu'il se refroidisse peu à peu. La traînée a quelquefois de quinze à vingt lieues.

« Le pic d'Hualalai, en face de la baie de Kailua, est une montagne haute de huit mille six cent quatre-vingt-un pieds, comme nous avons pu le constater avec M. Jules Remy de Livry, car nous en avons fait ensemble l'ascension. Ce savant a compté et examiné tous ces cratères éteints, qui portent des noms plus ou moins originaux; ainsi l'un s'appelle la *Bouche de Pélé*, *Kavaha a Pele;* un autre, le *Gouffre aux vents*, *Kalua makani;* un autre encore, le *Fruit du calme*, *Ka-Hualalai.* Ce dernier cratère est très renommé et donne son nom à la montagne.

« Il est semblable à une cheminée noircie par la fumée et par la suie à son sommet ; le trou est étroit et profond, si profond même, au dire des Hawaïens qui ne l'ont pas vu, que l'imprudent qui s'y laisserait tomber le matin ne serait pas arrivé au fond le soir. Pour nous, qui l'avons examiné de près et avons jeté de grosses pierres dedans, nous sommes bien revenus des hyperboles hawaïennes. *Hainoa* ou la *Proclamation de la liberté* est un monticule volcanique, formant le point culminant du *Hualalai.* C'est de ce point que nous découvrîmes, comme des dômes couverts de neige, les gigantesques montagnes *Maunaka*, *Hamakua*, *Maunaloa*, *Kaau*, *Haleakala*, etc. Les plaines environnantes, beaucoup plus basses, le centre de l'île entre les montagnes, ainsi que la surface de l'Océan, étaient voilés par un rideau de nuages, qui présentaient à nos yeux comme une vaste mer, bien au-dessous du lieu où nous étions. Toutes les grandes forêts, qui forment une ceinture autour de Hawaii, étaient ensevelies ainsi que le rivage sous ces vapeurs amoncelées, et nous n'avions pour reposer nos regards, que ce point du globe où nous étions, et les cimes grandioses des autres montagnes.

« Le thermomètre était descendu à sept degrés centigrades, tandis que la chaleur au bord de la mer, à quatre ou cinq lieues du sommet, monte ordinairement à vingt-huit et trente degrés.

« De là, en traversant les forêts vierges du *Hualalai*, on arrive à l'une des plus larges ouvertures du lac de feu, nommé le *Kilauea.*

ILES SANDWICH. — Coulée de lave en fusion dans un torrent.

« Vous pouvez à présent vous faire une idée de l'île Hawaii où le Maître de la Vigne m'a envoyé travailler au salut des âmes.

« Le district qui m'est assigné, *Puna*, se trouve placé entre le district du Père Charles et celui du Père Célestin (Nicaise). Il me faudrait bien trois jours de marche pour le parcourir d'un bout à l'autre. On y rencontre partout de petits villages disséminés. Depuis plusieurs années déjà aucun prêtre n'y résidait ; les chrétiens étaient seule-

C'est un abîme de trois lieues de circonférence, que l'imagination de nos Hawaïens regardait comme la bouche de *Pélé*, déesse des volcans, et où les anciens habitants jetaient les os des morts, pour assouvir la faim de la vorace divinité.

« Nous voici sur les flancs du *Maunaloa*, à quatre mille pieds environ au-dessus du niveau de la mer. Le temps est brumeux comme presque toujours à cette élévation. Le colosse océanien, *Maunaloa*, de treize mille cinq cents pieds de haut, se perd dans les nuages. La fumée des feux souterrains s'élève çà et là sur une étendue de quatre à cinq lieues, et sort des crevasses comme par autant de créneaux. Cette mer de laves se voyait encore tout en feu, il n'y a pas un siècle ; pour y parvenir, nous descendîmes par une pente assez douce, ayant à nos côtés des parois abruptes et comme taillées au ciseau.

« Au bout de vingt-cinq minutes nous nous trouvions dans l'abîme, qui présente une vaste couche de laves, semblable à un lac de bronze entouré de hauts escarpements. La surface lisse est sillonnée, du nord au sud, par une zone d'énormes pierres volcaniques, entassées les unes sur les autres. Avant d'entrer dans la partie du volcan en activité, d'une lieue environ de circonférence, et que j'ai vue tout en feu à mon arrivée dans cette île, nous distinguons un cône échancré, de huit à dix pieds de haut : là nous entendons de sourdes détonations à l'intérieur. Ce roulement continu jette une sorte de terreur dans nos âmes ; nous sentons que nous sommes sur des abîmes, et qu'il n'y a qu'une croûte de quelques pieds qui nous en sépare. En nous approchant du cône, nous apercevons les parois intérieures rouges de feu.

« Du sommet, le regard plonge et s'arrête à la surface d'une matière incandescente en fusion, d'un rouge plus vif que le sang, qui jaillit en bouillonnant. Le fluide est à douze ou quinze pieds

ment visités par quelqu'un des Pères auxquels le temps manquait pour veiller à la formation des catéchumènes. C'est pourquoi Monseigneur me disait, avant de partir, qu'il fallait bien me persuader que la mission commence à nouveau dans mon district. Je n'y trouve point, en effet, d'église convenable pour dire la messe ; mais il y en a deux en voie de construction. Avec mon autel portatif, j'ai quelquefois dit la messe dans une case canaque où les chrétiens ont l'ha-

---

de profondeur ; et l'œil se perd dans la large dimension du lac embrasé, qui s'étend sous les flancs du cône que nous foulons.

« Cet étrange spectacle nous donne une idée de l'enfer. La chaleur, l'odeur de soufre, et l'incertitude de la solidité des laves qui nous portent, ne permettent pas de contempler cette belle horreur au-delà de quelques secondes.

« A cent pas environ, nous trouvons un autre cratère ; le feu et la lave en fusion apparaissent par des crevasses. Le bruit souterrain est celui d'une machine à vapeur qui fonctionne,ou comme le bruit régulier du flux et reflux de la mer, ou encore comme celui des soufflets d'une grande forge. La lave commence à déborder par des fissures, et change de couleur au contact de l'air: son beau rouge se bronze et se plombe. Tout annonce une éruption prochaine.

« Enfin elle commence. Nous voici donc au bord d'un lac de feu ; il a cent pieds de long sur soixante-dix de large. Le fluide monte ondulant du sud au nord ; mais, un quart d'heure après, une autre coulée descend du nord au sud, et il s'établit deux courants contraires de lave en fusion. Avec un pot de fer blanc attaché au bout d'un bâton, nous puisons du liquide bouillant, et nous y imprimons des pièces de monnaie. Cette impression n'est pas belle : les lettres ne marquent presque pas. Pendant que nous étions ainsi occupés à battre monnaie dans une des plus actives forges de Vulcain, un coup de vent souffle, et deux de nos chapeaux sont emportés au milieu du lac embrasé ; l'un est submergé en moins d'une seconde par une onde du fluide qui roule sur lui comme un flot, et l'autre, qui était le mien, flamboie à la surface, à mon très grand regret. Après deux ou trois heures, que l'étrangeté du spectacle nous fit trouver plus courtes que des minutes, nous quittâmes le volcan. »

bitude de se réunir et de prier le dimanche. »

On sait maintenant quel vaste champ est confié au zèle du Père Damien. Voici quelques indications sur la nature du terrain, au point de vue moral, et sur les ronces qui l'embarrassaient.

« Ici notre monde est très disséminé, souvent même parmi les hérétiques : ceux-ci usent de tous les artifices pour séduire les nôtres. Comme la foi n'a pas encore jeté de profondes racines dans le cœur de ces nouveaux chrétiens, la chose n'est hélas ! que trop facile. D'autre part, les lois du pays ne favorisent guère la stabilité du lien conjugal. Avec de l'énergie dans le caractère et de bonnes mœurs, ce peuple serait excellent. En effet, il est doux, affable, plein de cœur. Il n'a ni la soif des richesses, ni la recherche de ses aises, ni l'amour du luxe. Très hospitalier, il se priverait du nécessaire afin de procurer de la nourriture à ses hôtes et de les mettre à l'abri.

« Les hérétiques obstinés traiteraient eux-mêmes fort bien le prêtre, s'il se présentait chez eux. Mais cela, seulement depuis que les préjugés contre notre sainte religion sont tombés.

« De fait, jamais encore, ils ne m'ont injurié en face. Quand je leur parle un peu de religion ils conviennent sans difficulté que nous sommes dans le vrai, et qu'ils ont été trompés : mais la peur de leur ministre les retient. Et puis on leur a persuadé que l'enseignement des calvinistes et celui des catholiques sont également bons (1). »

1. Lettre du 23 août 1864.

Il écrit encore à un autre point de vue : « Nous avons à combattre leurs docteurs, qui ne sont généralement que des sorciers. En cas de maladie, les sacrifices aux idoles sont encore en usage. Tout malheur est attribué à une cause mystérieuse, et c'est un préjugé dont il est difficile de désabuser ce pauvre peuple (1). »

III. Esprit apostolique et qualités du missionnaire.

LE Père Damien possédait à un haut degré l'esprit d'un vrai missionnaire. Dans le cours de sa vie religieuse, et spécialement pendant ses retraites, il avait médité et approfondi ces divins oracles adressés par Notre Seigneur à ses disciples, et qui s'appliquent directement aux messagers de la bonne nouvelle : « *Vous êtes le sel de la terre et la lumière du monde* (2). » Il comprenait que le missionnaire, digne de ce nom, doit posséder, avant tout, cette plénitude de vertus que l'on nomme la sainteté. Pour lui, la sainteté n'avait rien d'abstrait ou d'idéal ; c'était quelque chose de positif et de réel. La vraie sainteté était, dans son esprit, celle qui rayonne et se manifeste comme la lumière, qui communique sa vertu et exerce son influence comme le sel. Aussi parle-t-il avec un saint enthousiasme du curé d'Ars après saint François-Xavier, comme d'un modèle à imiter dans son amour pour Dieu

1. Lettre du 14 juillet 1872.
2. Vos estis sal terræ... Vos estis lux mundi. *Matth.*, v, 13, 14.

et dans son zèle pour le salut des âmes. Il demande, en conséquence, que « son cœur soit embrasé *du feu que Notre-Seigneur est venu allumer sur la terre* (1). Que de malades et de vieillards il ira chercher alors pour les régénérer dans l'eau et le Saint-Esprit, avant qu'ils meurent! Que d'enfants et de personnes ignorantes il arrachera aux mains des ministres hérétiques (2) ! »

Il écrit d'autre part : « Nos pauvres insulaires s'estiment fort heureux quand ils voient arriver *Kamiano* — nom canaque pour Damien. — Et moi, de mon côté, je les aime beaucoup ; je donnerais volontiers ma vie pour eux, comme l'a fait notre divin Sauveur. Aussi, je ne m'épargne pas quand il s'agit d'aller voir des malades à sept et huit lieues loin (3). »

Bien convaincu, d'ailleurs, que l'œuvre de la conversion ou de la sanctification des âmes est toute surnaturelle et qu'elle exige, dans ceux qui s'y appliquent, une haute prudence, le jeune missionnaire se mettait volontiers à l'école des anciens.

En se rendant à l'île Hawaii, le navire sur lequel était monté le Père Damien s'arrêta dans le port de Lahaina, île Maui. Un accident ayant suspendu sa marche, les passagers furent contraints de débarquer et d'attendre une autre occasion. L'ardent apôtre utilisa ce retard, en

1. Ignem veni mittere in terram... *Luc.*, XII, 49.
2. Lettre du 23 août 1864. — 3. Lettre de mars 1865.

demandant au supérieur de l'endroit de vouloir bien lui communiquer, dans de fréquentes conférences, les leçons de sa vieille expérience sur les principes dont il devait lui-même s'inspirer au saint tribunal (1).

En outre, Dieu avait départi au Père Damien des avantages extérieurs et des qualités morales qui devaient lui attirer l'estime et l'affection des Canaques: une belle stature, un visage coloré, une voix douce et sonore qui donnait de l'harmonie à ses paroles dans une langue où les voyelles jouent le grand rôle (2), un sourire empreint de bienveillance, un abord facile, des manières engageantes. Il n'en fallait pas tant pour le faire bien venir. Et cependant, il avait encore une âme sympathique et aimante, un cœur bon et indulgent, une piété tendre et expansive, enfin une activité que les insulaires, dans leur langage naïf et imagé, comparaient à celle du feu ou des vents.

Est-il besoin de relever aussi le sang-froid, l'indomptable énergie, la rare initiative du jeune et courageux missionnaire? Non, les faits qu'on va lire attestent tout cela. Et à leur défaut, il suffirait d'invoquer le témoignage de Mgr Maigret, toujours si mesuré dans ses expressions, qui qualifie le Père Damien d'*intrépide* (3). Ce que l'évêque n'exprime pas et qu'on

1. Lettre du 1er novembre 1864

2. Dans la langue canaque, il n'y a jamais deux consonnes de suite, et toutes les voyelles se prononcent séparément: on ne connaît pas les diphthongues; l'*u* se prononce *ou* et l'*e*, comme dans le latin, *é*. *Kilauea* — *Ki-la-ou-é-a*.

3. Lettre du 8 décembre 1874.

ILES SANDWICH. — Baie de Kalahuahua, où fut massacré le capitaine Cook avec son équipage, en 1779.

ne saurait taire, parce que ce trait distingue le Père Damien et permet de reconnaître en lui les lignes qui s'accuseront mieux plus tard dans la physionomie de l'apôtre des lépreux ; c'est le don de communiquer son élan et son entrain aux Canaques ; c'est la bénédiction que Dieu répandit sur toutes ses entreprises, en récompense de son zèle ardent, de son dévouement absolu et de sa charité si délicate.

Mais ici des faits en diront plus que toutes les réflexions.

IV. Travaux à Hawaii.

LE district de *Puna* [1] avait été, on se le rappelle, assigné au jeune missionnaire. Trois mois après son arrivée, il en avait déjà fait deux fois le tour. Dans le même temps, il visitait aussi le district du Père Charles, âgé et malade. « Je suis presque continuellement en voyage, écrit-il [2]. Lorsque j'ai achevé la visite de mon district, je me repose pendant une semaine. Et incontinent après, je vais visiter le district du Père Charles, qui est empêché. Je pousse alors jusque chez le Père Clément ; » c'était son compagnon de voyage et d'ordination.

Ce dernier n'était pas, il s'en fallait, aussi habile cavalier que son confrère ; et même, de

1. Ce district se trouve sur la côte orientale de l'île Hawaii. En face et sur la côte occidentale est la baie de *Kalahuahua*, où périt Cook, en 1779.

2. Lettre du 23 août 1864, post-scriptum.

longues courses à cheval éprouvaient fort une santé déjà délicate. Afin de soulager un compagnon d'armes, le Père Damien offrit volontiers de faire l'échange de son district, si Monseigneur l'agréait. L'autorisation fut accordée ; « et alors, il fallut me séparer de mes premiers néophytes. Cette séparation me sembla plus pénible, plus douloureuse que celle d'avec mes parents, à cause de la cordiale affection que je ressentais déjà pour ces chers Canaques (1). » Voilà comment il passa du district de *Puna* à celui de *Kohala.*

Le jeune missionnaire décrit ainsi sa nouvelle position : « Je me suis convaincu dans ma première tournée, que si je voulais bien desservir toutes les chrétientés de cet immense district, il m'en coûterait beaucoup de fatigues · il me fallut six semaines pour tout visiter. Du temps du Père Maréchal, il y avait quinze chapelles couvertes en feuilles de *pala.* Malheureusement toutes sont tombées de vétusté ; de sorte que les réunions de prière se font presque partout dans des cabanes canaques. C'est là aussi que le missionnaire doit prêcher, confesser, baptiser, et quelquefois dire la sainte Messe, surtout dans le temps pascal.

« Comme cette contrée a été sans prêtre depuis la mort du Père Eustache, les ronces et les épines y lèvent la tête, bien au-dessus du bon grain que nos premiers missionnaires y avaient semé et cultivé soigneusement. L'hérésie et

1. Lettre du 23 octobre 1865.

l'idolâtrie y font des ravages. Cependant, à côté de ces deux grandes plaies, j'ai la consolation de trouver quelques bonnes âmes sur tous les points de ce district, qui a soixante lieues d'étendue Dans l'endroit d'où je vous trace ces lignes, il y a une église en bois, bâtie par nos frères, sous le Père Eustache. Elle est belle à l'intérieur : elle a une voûte soutenue par des piliers, trois autels, trois lustres garnis de fleurs faites des mains du bon Père Eustache lui-même; son modeste clocher renferme une cloche. Mon petit presbytère, quoique en feuilles de *pala* à l'extérieur, est assez convenable pour la distribution intérieure; un cabinet de travail, une chambre à coucher pour moi et une autre pour mon maître d'école qui demeure chez moi, une salle à manger, ainsi qu'une autre petite salle pour recevoir les personnes ; c'est presque du luxe. Il y a ici une chrétienté qui marche assez bien. Matin et soir, les néophytes des environs viennent régulièrement à la prière. Ceux dont l'habitation est plus éloignée font, en se levant et en se couchant, la prière en famille, comme ils disent, et ils ne viennent à l'église que le dimanche. Aux grandes fêtes, comme Pâques et Noël, si le temps est beau, on accourt de très loin : ces jours-là l'église est trop étroite. A la dernière fête de Pâques, je pus régénérer trente adultes dans les eaux du saint baptême, et réconcilier plusieurs apostats. Voilà ce qui encourage le pauvre missionnaire. »

On jugera par le trait suivant de la réalité et

de la nature des difficultés que rencontrait le zèle du Père Damien, il continue :

« J'ai dans mon district une chrétienté dont l'accès est difficile. Il n'y a pas de chemin pour y aller par terre, et la mer est ordinairement mauvaise. On m'a dit que le Père Eustache ne s'y rendait que deux fois par an. Comme j'aime beaucoup les chrétiens de cet endroit, je voulus aller y passer le premier dimanche d'octobre. Le samedi, la mer était assez calme. De grand matin, je descendis sur la plage pour prendre une embarcation canaque fort légère ; c'est tout simplement un arbre creusé à l'intérieur. J'eus soin de faire un acte de contrition avant d'entrer dedans. Quittant l'espèce de petit port qui se trouve là, nous courions très vite vers ladite chrétienté. Tout à coup, l'homme qui dirigeait pousse un cri et me dit en canaque : « Nous périssons ! » En effet, notre pirogue, large au plus d'un demi-mètre, tourne sens dessus dessous, et nous voilà à nager. Heureusement que, dans mon enfance, je m'y suis un peu exercé. Comme mes deux bateliers ne savaient pas plus que moi comment s'y prendre pour relever la pirogue et en faire sortir l'eau, il nous fallut regagner le port en nageant d'une main et en poussant de l'autre notre barque remplie d'eau. Après bien des transes et des fatigues, nous arrivâmes à l'endroit d'où nous étions partis. Mes effets ayant été, avant le départ, bien attachés à la barque, je n'ai rien perdu. Seulement mon beau

petit bréviaire, que j'aimais beaucoup parce qu'il est bien complet et en même temps très léger, fut tout imprégné d'eau de mer, et, désormais, je ne pourrai plus m'en servir en voyage

« C'était assez pour ce jour-là, aussi je remis à la semaine suivante de me mettre en route par la montagne. Le quatrième jour de voyage, tantôt à cheval, tantôt à pied, et même après avoir traversé un petit bras de mer à la nage, j'arrivai enfin au but tant désiré. Dieu m'a donné bien de la consolation au milieu des chrétiens qui vivent là comme dans un cloître, séparés du reste des hommes. Tous, à l'exception de deux ou trois, sont baptisés. J'arrivai tout juste pour donner le baptême à un enfant qui venait de naître, et qui partit immédiatement pour le ciel (1). »

Une autre relation donne, sur le voyage par la montagne, des détails qu'il est bon de recueillir. Ils peignent au naturel l'indomptable énergie du missionnaire: « Dans une de ses excursions, il est arrêté par une haute montagne derrière laquelle se trouve une chrétienté. Décidé à gravir cette montagne, il grimpe en s'aidant des pieds et des mains. Lorsqu'il arrive en haut, il n'aperçoit à ses pieds qu'un ravin, et au delà une seconde montagne aussi élevée que la première. Il se laisse glisser en bas et reprend aussitôt son escalade. Au sommet, il ne découvre encore qu'un large plateau terminé par une troisième montagne. Le missionnaire regarde ses mains ensanglantées et

1. Lettre du 23 octobre 1865.

ses souliers tout déchirés ; mais fortifié par l'exemple du Bon Pasteur, il s'anime et s'encourage en se disant que « Notre-Seigneur a, lui aussi, versé son sang pour les âmes qui sont là-bas ». Il recommence donc pour la troisième fois cette pénible ascension. Bientôt les cris de joie et les larmes d'attendrissement des chrétiens, accourus pour fêter l'arrivée de leur nouveau pasteur, font oublier au vaillant missionnaire ses peines et ses fatigues (1). »

Voici maintenant le coup d'essai du Père Damien comme architecte :

« Permettez-moi de vous conduire sur un autre point de mon district: c'est à trente-cinq lieues d'ici. Il n'y a jamais eu de chapelle en cet endroit. Dès ma première visite, bon nombre de catéchumènes y reçurent le saint baptême. Tout ce que j'exigeai d'eux, en reconnaissance de la grâce que Dieu leur fit ce jour-là, ce fut de bâtir une petite chapelle. Ils promirent et ils ont tenu parole. Comme quelques-uns d'entre eux sont scieurs de bois, ils allèrent à la montagne et coupèrent de très beaux arbres pour bâtir, non pas une espèce de cabane, comme sont presque toutes nos chapelles canaques, mais une chapelle entièrement en bois scié de leurs propres mains. Tout est préparé ; mais qui pourra, avec ces matériaux, élever une chapelle convenable ? Un charpentier étranger coûte ici trop cher. Ayant fait mes plans le mieux possible, je commençai

1. Notes du R. P. Adolphe Velghe et Vie anglaise.

moi-même le travail avec deux Canaques. Quand ces gens-là sont guidés, ils ne manquent pas d'habileté. Jusqu'ici nous n'avons pas trop mal réussi, et mardi dernier nous avons monté la charpente.

« Sur la façade se trouve une croix de deux mètres de haut. Quand je retournerai de ce côté-là, j'espère orner cette croix avec de belles planches que nos Canaques ont découpées eux-mêmes, et terminer tout l'intérieur. Si je puis obtenir que quelque généreux Américain me procure des fenêtres, nous aurons là une belle petite chapelle au milieu d'une chrétienté florissante. J'en bénis le Bon Dieu de tout mon cœur (1). »

Ce succès encouragea l'ardent missionnaire. Avec un subside du Vicaire Apostolique, un secours que lui procura la Mère supérieure des religieuses des Sacrés-Cœurs à Honolulu, et enfin la cotisation volontaire de ses chrétiens qui lui apportèrent une somme de mille francs, le Père Damien acheta à Honolulu, et fit tailler sur place, tout le bois nécessaire pour la construction d'une église, cette fois.

Mais ce n'était là que la moindre partie de ses peines et de ses embarras. « Il faut savoir, écrit-il, que l'emplacement où devait s'élever cette église est sur la montagne, à trois lieues de la mer. La côte est si raide que trois paires de bœufs en avaient assez de monter notre charrette

1. Lettre du 23 octobre 1865.

à vide. De plus, il n'y a pas de chemin tracé; on saute d'une pierre sur l'autre. Enfin, l'ardeur des rayons du soleil est insupportable sur ce versant de la montagne.

« J'imaginai donc, et il n'y avait pas d'autre moyen, de faire descendre tous nos chrétiens : hommes, femmes et enfants, dès le soir. On dormait sur la plage en plein air, la tête appuyée sur une pierre. Et, au point du jour, chacun selon ses forces, prenait une charge de bois; puis, en route. On ne manquait pas, soir et matin, de faire la prière en commun.

« Les pièces de la charpente ayant été taillées à l'avance par le Frère Calixte, il les montait à mesure que nous les apportions ; ce qui encourageait beaucoup notre monde.

« Aujourd'hui cette église est achevée. Sa Grandeur a promis d'en faire la bénédiction au mois de mai.

« S'il plaît à Dieu, j'espère recommencer ce travail l'année prochaine dans une autre partie du district, à dix lieues de cette dernière [1]. »

On a su par ailleurs, ce que naturellement le Père Damien ne pouvait pas dire, qu'il entraînait ses chrétiens et les électrisait par son exemple beaucoup plus encore que par ses paroles. Le Vicaire Apostolique racontait, en 1869, au Père Pamphile que les Canaques étaient émerveillés de voir son frère transporter, de la mer sur la

1 Lettre du 20 décembre 1866.

montagne, des poutres que trois ou quatre d'entre eux pouvaient à peine soulever.

Ici se place un événement dont tous les Canaques parlèrent, et qui acheva de rendre populaire le nom du Père Damien. « Un jour, raconte le R. P. Velghe (1), il aperçut à une petite distance en mer une embarcation flottant à l'abandon sur la côte. Son attention fut éveillée en reconnaissant que ce n'était pas une pirogue ; il descend de cheval, entre dans la mer et s'efforce d'atteindre la chaloupe. Huit hommes y étaient couchés, tenant la rame dans leurs mains ; mais si épuisés de fatigue qu'ils ne pouvaient plus s'en servir. C'étaient de pauvres naufragés : il y avait trois Américains, quatre Anglais et un Hollandais. Partis de la Californie à bord d'un navire marchand qui faisait voile pour les Indes, ils avaient vu ce navire dévoré par les flammes et ils s'étaient jetés dans une chaloupe. Après huit jours de périls et d'angoisses, la mer les avait poussés juste à l'endroit où le missionnaire, en les recueillant, leur sauva la vie. »

Quelques traits feront voir maintenant le missionnaire à l'œuvre, et révéleront les industries de son zèle, afin de pourvoir aux besoins des fidèles en son absence :

« Dimanche prochain, écrit-il, je vais dans une chrétienté située à quatre lieues d'ici. Il y a près de cent chrétiens, avec une école catholique. Où dirai-je la messe à ces pauvres gens ? Dans la

1. Notes.

maison d'école. Et qu'est cette maison d'école ? Une petite cabane en paille, dont la porte d'entrée n'a que quatre pieds de haut ; le toit en a peut-être dix. Le vent y entre de tous côtés, au point que quelquefois, pendant la sainte messe, les cierges sont tout à coup éteints. L'autel est des plus simples, on plante en terre quatre piquets, sur lesquels on met quelques planches ; je les recouvre d'une nappe, et voilà tout. De grand matin, quelques chrétiens viennent se confesser. N'ayant ni chaire, ni confessionnal, je m'installe comme je puis, et continue ainsi jusqu'à 9 heures. Alors, au son d'une trompette qui n'est autre chose qu'une grande coquille de mer, tout le monde entre, et l'office divin commence. Presque tous ont appris par cœur les prières de la messe ; guidés par leur chef de prière, ils se mettent à les réciter ensemble et à haute voix. A la messe, je prêche ordinairement sur l'évangile du jour, et au chapelet, j'explique le catéchisme. C'est dans ces petites chapelles que l'on fait souvent le plus de bien (1). »

« Le Père Damien ne pouvait pas, on le comprend, dire la messe chaque dimanche pour toutes les communautés ou groupes de néophytes. Il employait, pour y suppléer, le moyen suivant : quand un jeune homme montrait des dispositions, il l'instruisait d'une manière spéciale, et lui apprenait à lire les évangiles du dimanche. C'était lui qui, dans la chrétienté où le mission-

1. Lettre du 23 octobre 1865.

naire ne pouvait pas venir, présidait l'assemblée en qualité de chef de prière. Il y avait ainsi prière, chant, instruction. Le bon Dieu bénissait cela. Un jour un de ces chefs de prière, faisant route avec un père de famille calviniste, lui expliqua l'évangile du dimanche où se lit l'histoire du pharisien et du publicain. Il fit remarquer que les calvinistes ne se mettent pas à genoux. Le récit naïf et animé de notre apôtre improvisé fut un trait de lumière pour l'hérétique. « Quoi, se dit-il, ce publicain est prosterné, « il prie et sa prière est exaucée, nous autres nous « ressemblons au pharisien qui reste debout et est « repoussé ! » Touché par la grâce, il se convertit. Il est aujourd'hui catholique ainsi que toute sa famille (1) ».

Un des principaux motifs qui stimulaient le zèle du pieux missionnaire pour bâtir des temples au Seigneur, c'est qu'il trouvait là un moyen très propre à frapper l'esprit et à toucher le cœur des hérétiques et des infidèles. Plusieurs ne manquaient pas, en effet, de solliciter la grâce du saint baptême en voyant s'élever un édifice convenable pour l'exercice du culte divin. Mais, parce que la sagesse doit régler et diriger le zèle, le prudent apôtre fait cette remarque: « L'expérience démontre qu'on ne doit pas être trop facile à admettre au saint baptême, à cause des défections qui peuvent se produire et qui arrivent parfois à mon grand regret. Les catéchumènes

1. Notes du R. P. Adolphe Velghe.

sont donc mis à l'épreuve pendant un certain temps. S'ils se montrent assidus à la prière, le dimanche, et que leur conduite soit d'ailleurs satisfaisante, ils sont baptisés au bout de plusieurs semaines ou de quelques mois d'épreuve (1). » Cependant la prudence et la discrétion lui faisaient relâcher quelque chose de la rigueur de cette règle, en faveur des moribonds : « Quant aux malades, si je les trouve en danger, je les baptise dès qu'ils demandent cette grâce. »

On a remarqué plus haut que le Père Damien partageait son presbytère avec un maître d'école. L'œuvre de l'éducation de l'enfance, toujours si importante en elle-même, doit être l'objet d'une sollicitude spéciale dans les missions. Aux îles Sandwich, les maîtres d'école calvinistes se trouvaient, à cette époque, en faveur auprès du gouvernement qui adoptait au fond le système de la neutralité.

Les écoles catholiques étaient tombées dans le district de *Kohala*, faute de ressources et de maîtres. Le zélé missionnaire ne pouvait se faire à l'idée de voir les enfants catholiques se rendre aux écoles dirigées par des calvinistes. Après plusieurs démarches, il fut assez heureux pour obtenir de l'inspecteur général quatre maîtres d'école catholiques. Il s'en félicite en ces termes : « J'aurai donc l'avantage de pouvoir faire le catéchisme aux enfants pendant la semaine ; car je les trouverai réunis dans l'école. En géné-

1. Lettre du 10 janvier 1867.

ral, ajoute-t-il, les enfants canaques sont assez instruits en ce qui regarde la lecture, le calcul et la géographie. Il n'en est pas de même du catéchisme. Il faut beaucoup de patience et répéter souvent les mêmes choses, sl l'on veut

Monseigneur MAIGRET.

parvenir à leur inculquer le strict nécessaire (1). »

Encore une citation : elle nous montrera le Vicaire Apostolique, Mgr Maigret, encourageant par sa visite ses zélés coopérateurs, et le Père

1. Lettre du 10 janvier 1867.

Damien assistant pour la première fois, dans l'île Hawaii, à la procession du Saint-Sacrement.

« Nous avons eu le bonheur de posséder Mgr Maigret dans notre île pendant deux mois. C'est lui-même qui nous a prêché la retraite. Inutile de dire que, tout le temps de sa bonne visite, ses exemples ont été pour nous une excellente prédication. Jamais je ne l'ai entendu se plaindre. Après avoir voyagé une journée entière, et quelquefois sous une pluie battante, il nous parlait de la Providence en des termes qui font bien comprendre toute sa résignation au bon plaisir de Dieu.

« La visite de notre évêque a été, cette année, comme un continuel triomphe pour la religion. Ce fut d'abord la procession du Saint-Sacrement dans l'église Saint-Michel, accomplie avec une très grande solennité. Elle avait été préparée par le renouvellement de la ferveur de nos anciens chrétiens. Deux mois durant, je demeurai, ainsi que le Père Régis, presque constamment au confessionnal. La pompe imposante de nos solennités a vivement impressionné les hérétiques et les idolâtres ; et un grand nombre se sont fait inscrire au rang des catéchumènes (1). »

Le narrateur parle ensuite de plusieurs bénédictions d'églises couronnées par la cérémonie de nombreux baptêmes.

Un détail qu'on ne lira pas sans intérêt, c'est que le grave Mgr Maigret et ses zélés coopé-

1. Lettre d'octobre 1867.

rateurs conservaient, au milieu de leurs courses et de leurs fatigues, un entrain et une gaîté que plusieurs ne soupçonnent guère chez ces pionniers de la vraie civilisation. Ainsi pendant les longs voyages, le vieil évêque, chevauchant sur son mulet, ne dédaignait pas de « défier à la course les plus robustes parmi les jeunes missionnaires. Et, comme c'était un des premiers cavaliers de la bande, remarque le Père Damien, il était ordinairement vainqueur (1) ». Cette joie innocente et ce jeu sublime, selon le mot d'un saint Père, révèlent dans tous ces apôtres des hommes de Dieu.

CHAPITRE QUATRIÈME.

La léproserie de Molokai.

C'EST ici que la tâche de l'auteur devient épineuse. S'il ne doit pas accepter sans contrôle tous les dires des journaux, parfois incomplètement renseignés ; s'il ne peut se flatter de s'être procuré tous les documents utiles pour baser ses appréciations, et éclairer ses jugements ; il ose déclarer que ses recherches ont été consciencieuses et qu'il se prononce sans parti-pris. Son dessein, on le conçoit, l'oblige de mettre en lumière la figure du Père Damien ; il n'a aucun

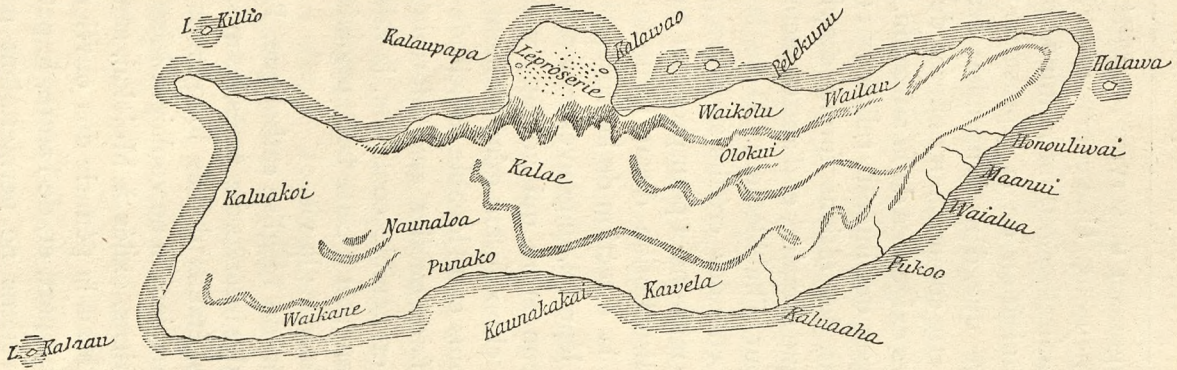
1. Lettre d'octobre 1867.

besoin pour cela de manquer à la vérité de l'histoire ou de violer les lois d'une justice impartiale ; il lui suffit d'exposer les faits avec exactitude, en assignant à chacun la part qui lui revient. Il prie instamment ses lecteurs de le suivre dans quelques développements aussi succincts que possible, et d'ailleurs indispensables pour bien déterminer les positions respectives. De cette sorte, ils pourront mieux apprécier la situation et en juger eux-mêmes avec équité.

I. La Léproserie avant le Père Damien.

L'ARCHIPEL des îles Sandwich ou Hawaii forme un état indépendant, ayant un gouvernement régulier, c'est-à-dire un roi constitutionnel, aidé d'une chambre dans laquelle sont pris les ministres. Il faut reconnaître que, en dehors de la famille royale, ce ne sont pas les indigènes, mais des étrangers qui exercent la principale influence dans la direction des affaires. Les Américains surtout ont la prépondérance : les uns possèdent de vastes plantations de canne à sucre ; les autres sont des prédicants de la secte des puritains. Parmi ces derniers, plusieurs ne dédaignent point, dans l'occasion, d'abandonner le ministère de la parole évangélique pour consacrer leurs soins aux intérêts du pays, jusque dans les fonctions lucratives de ministre d'État.

Lorsque le gouvernement prit la résolution de reléguer dans un coin de l'île Molokai tous les lépreux de l'archipel, il assumait le grave



CARTE DE L'ILE MOLOKAI.

devoir d'organiser un service de santé en faveur de ces malheureux. Une commission, gouvernementale naturellement, fut nommée pour présider à l'organisation de la léproserie. C'est justice de dire que, dans l'ensemble des mesures adoptées, cette commission s'efforça de satisfaire aux diverses exigences de la situation, mais sans se préoccuper des intérêts religieux : un hôpital fut construit, des rations furent distribuées au moins chaque semaine, et d'autres secours furent assurés pour l'habillement. Dans la suite, la chambre a voté des crédits spéciaux pour aider à bâtir des maisons et pour procurer aux lépreux une large distribution d'eau. Enfin le personnel chargé de la direction de la léproserie fut pris parmi les lépreux, le gouvernement n'en ayant trouvé aucun autre qui voulût s'y prêter Ici encore, les choix furent généralement bons.

Néanmoins cette louable sollicitude ne parvenait pas à faire oublier aux infortunés lépreux leur dure et pénible condition, la raison en est claire, il manquait à cette belle organisation une chose essentielle : la vie.

Elle vint de l'Église catholique. Préoccupés avant tout des intérêts des âmes,les missionnaires catholiques, établis depuis longtemps dans ces îles, ne pouvaient ni ne voulaient laisser ceux de leurs chrétiens, exilés à Molokai, sans secours spirituels. Mais la pénurie des ouvriers évangéliques, d'une part, et, de l'autre, le petit nombre de ces chrétiens ne permettaient pas dans le

principe, d'établir à la léproserie un missionnaire à demeure. L'un d'eux arrivait des îles voisines, Maui ou Oahu, pour leur prêter les secours de son ministère, selon l'opportunité et les besoins. C'est ainsi que le Père Raymond fit, en 1871 et en 1872, un séjour de quelques semaines à Molokai. A la même époque, le Père Aubert s'y rendait fréquemment, il proposa même au Vicaire Apostolique de se fixer parmi ces malheureux.

Un autre missionnaire, le Père Boniface, visitant Molokai en mars 1873, descendit à la léproserie. C'était pendant le carême ; bon nombre de chrétiens profitèrent de la présence du prêtre pour faire leurs Pâques. On compta plus de quatre-vingt-dix communions.

Le missionnaire, après avoir constaté ce résultat, raconte ainsi la mort édifiante d'un lépreux qu'il avait assisté sur son lit de souffrances : « La veille de mon départ, j'ai donné la sépulture à un bon catholique nommé *Ioane* (Jean), de l'île Oahu. Il fit la mort résignée d'un vrai chrétien. Il avait été chef de prière : son crucifix, son chapelet, son manuel, tels étaient pour lui les objets les plus précieux. Il semble que le Bon Dieu ait prolongé quelque peu sa vie, au milieu d'indicibles souffrances, afin qu'il eût la consolation de voir le prêtre, de recevoir les derniers sacrements et d'obtenir, avec la messe, les suffrages de l'Église.

« Cet excellent chrétien n'avait plus que deux doigts à la main gauche ; ils lui servaient encore

pour tenir son manuel, dans lequel il voulut lire les prières avant et après la communion, lorsqu'il reçut le saint Viatique. Après son action de grâces, il me demanda avec instance de vouloir bien prier près de lui, jusqu'au moment de son agonie : elle n'arriva que le lendemain, et je l'assistai dans ce dernier combat. Ce spectacle toucha si vivement trois vieillards qui se trouvaient dans la salle où je priais près du moribond, qu'ils demandèrent aussitôt le baptême. Qu'elle est donc précieuse la mort des saints ! Et qu'elle était belle cette âme s'échappant d'un corps dont on pouvait dire, que (1) *depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, il n'y avait rien de sain en lui* (2) ! »

Cependant, ces pauvres chrétiens n'avaient eu, jusque-là, que des oratoires provisoires, en paille ou en jonc. Dès 1872, ils demandèrent qu'on leur bâtît une chapelle en bois, plus décente. Des souscriptions recueillies parmi les autres chrétiens de l'archipel et des aumônes accordées par la Propagation de la foi fournirent les ressources; et l'on se mit à l'œuvre. Un des religieux laïcs attachés au service de la mission, fut envoyé d'Honolulu, après Pâques, pour diriger les travaux et, à la fin du mois de mai, la construction était assez avancée pour que cette chapelle fût bénite et livrée au culte. Désormais, chaque dimanche, on vit les chrétiens empressés à y venir,

1. A planta pedis usque ad verticem non est in eo sanitas *Is.*, 1, 6. — 2. Lettre du Père Provincial, du 23 avril 1873.

afin de réciter, en l'absence du prêtre, les prières de la messe, de dire le chapelet et de chanter des cantiques. Mais il fallait un prêtre au milieu de cette chrétienté d'un nouveau genre, et ces infortunés faisaient de vives instances pour l'obtenir.

Mgr Maigret s'était rendu à Wailuku, dans l'île Maui, pour faire la bénédiction d'une nouvelle église. L'éclat de la cérémonie avait attiré à cette fête de nombreux néophytes, et, de leur côté, plusieurs missionnaires s'étaient groupés, pour la circonstance, autour de leur évêque. Dans un entretien familier, le Vicaire Apostolique leur laissa voir toutes les préoccupations que lui inspirait le sort des lépreux, dont le nombre augmentait chaque jour, et qui n'avaient point de prêtre à demeure. « Monseigneur, dit vivement le Père Damien, me rappelant que j'ai été mis sous le drap mortuaire, au jour de ma profession religieuse, pour apprendre que la mort volontaire est le principe d'une vie nouvelle : Me voici prêt à m'ensevelir tout vivant avec ces infortunés, dont plusieurs me sont personnellement connus.» Trois autres jeunes Pères manifestèrent les mêmes dispositions.

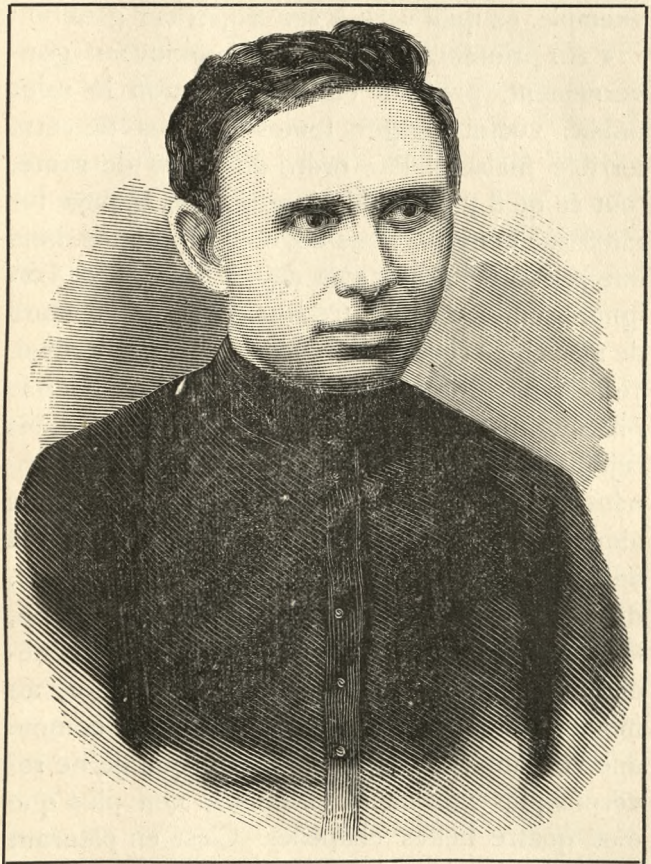
A cette déclaration, le front soucieux du vieil évêque se dérida ; et il adressa aux vaillants et courageux missionnaires un sourire d'affection et de remerciement. « Les difficultés de cet emploi sont de telle nature, reprit-il doucement, que je n'aurais pas voulu l'imposer ; mais j'accepte avec

bonheur les offres que vous me faites. » Voilà de quelle manière franche, nette et simple fut décidée cette grande affaire. Le Père Damien prit le vapeur qui ramenait le Vicaire Apostolique à Honolulu et qui, par exception, devait s'arrêter à Molokai. C'était le 10 mai 1873 ; de sorte que le courageux missionnaire inaugura, sous le patronage de Marie, son difficile et glorieux ministère.

II. Le Père Damien à la léproserie.

EN prenant possession de l'île qu'il devait illustrer et où il était conduit par le Vicaire Apostolique, son supérieur comme missionnaire, le Père Damien éprouva un scrupule : celui de s'être offert pour ce poste, sans avoir pris les ordres du Provincial, son supérieur comme religieux. En vain l'un de ses dévoués confrères lui représenta que la décision dont il s'agissait était urgente, et que Molokai se rencontrant sur la route de Wailuku à Honolulu, il ne lui avait pas été possible de demander le consentement du Père Provincial ; il fallut une lettre formelle de ce dernier. Elle rendit à ce véritable enfant d'obéissance le calme parfait que Dieu lui a conservé depuis, et qui a embelli ses derniers instants. La grande maxime de l'obéissance, ainsi formulée par saint François de Sales : *ne rien demander, ne rien refuser*, demeure assurément la règle générale de toute conduite prudente dans la voie commune et ordinaire. Mais Dieu

est toujours maître d'en ouvrir une autre. En ce cas, la seule chose requise, c'est qu'on ait des garanties suffisantes de cet appel extraordinaire.



Le Père Damien à l'âge de trente-trois ans.

L'humble insistance du Père Damien demandant l'obédience de son Supérieur, prouve quel était son esprit religieux. Le fait est d'autant plus

remarquable que, maintes fois, il rapporte à une disposition toute spéciale de la Providence son appel à la léproserie de Molokai. Qu'on lise, par exemple, ce qu'il écrit à son Supérieur général :

« Au printemps dernier, notre nouveau gouvernement, prenant en considération le salut public, voulut purger toutes les îles de cette terrible maladie. Par ordre du *board* de santé, tout ce qu'il y avait de lépreux dans le pays fut ramassé et envoyé dans cet hôpital, comme dans une prison d'état. Ils sont déjà huit cents, et l'on ignore combien on en trouvera encore. Plusieurs de mes chers chrétiens de *Kohala* partirent ainsi. Je ne puis attribuer qu'à la voix du Bon Dieu le pressentiment non équivoque que bientôt je les rejoindrais à la léproserie. Cependant huit années de ministère, au milieu de chrétiens qu'on aime et dont on est aimé, avaient profondément enraciné notre attachement réciproque. Un mot, dit en riant sur Molokai, les mit en émoi. Enfin, lorsque je partis de *Kohala* pour aller à la bénédiction de la belle église du R. P. Léonor, au moment de monter à cheval, j'entendis comme une voix intérieure qui me disait que je ne reverrais plus mes chers chrétiens, non plus que mes quatre belles chapelles. C'est en pleurant que je jetai un dernier regard sur ma chrétienté de *Kohala*.

« Et voici que pendant la fête de Wailuku, Sa Grandeur exprima le désir que quelqu'un allât visiter les chrétiens de Molokai. Je compris de

suite que le dessein de la Providence allait se réaliser pour moi. Le samedi suivant, je ne retournai point à *Kohala*, mais le bateau à vapeur me déposa à la léproserie (1). »

Que le Père Damien, malgré de tels pressentiments sur la volonté de Dieu à son égard, ait néanmoins insisté afin d'obtenir l'assentiment de son supérieur, cela prouve encore une fois que la sagesse chrétienne n'était pas, chez lui, au-dessous de son héroïque courage. L'obéissance, en effet, procure une pleine sécurité à ceux qui la pratiquent. Elle les préserve de toute illusion et les prémunit contre les entraînements de la nature, ou d'un enthousiasme éphémère ; et elle leur donne en outre la garantie que Dieu agrée les sacrifices imposés par celui qui le représente ici-bas.

Dire maintenant de quelles bénédictions l'arrivée du Père Damien fut la source pour les lépreux de Molokai, n'est pas chose facile ; car il faudrait avoir vu et constaté de ses yeux la merveilleuse et féconde transformation qui s'ensuivit. Sa présence seule eut un effet moral immense. Qu'on se figure de pauvres insulaires condamnés à une mort triste et lente, loin de leurs proches. Leur caractère n'a pas l'énergie et la trempe des nôtres : ils sont, au contraire, changeants, mobiles et impressionnables comme des enfants ; peu de chose les contente et aussi un rien les déconcerte. Enfin, à côté des catho-

1. Lettre d'août 1873.

liques qui peuvent puiser la force et la résignation nécessaires à la source des sacrements, il y a des protestants, dont la lecture de la Bible est l'unique ressource ; il y a des païens, aux yeux desquels n'a point encore brillé la vraie lumière, et qui ne savent que maudire leur sort. Et voilà que, au milieu de ces bannis de la société, vient se fixer un blanc, un ministre de Dieu, un prêtre catholique, seul affranchi de la terrible maladie qui lentement mine leurs forces ; il leur ouvre indistinctement ses bras et son cœur, apportant à ces pauvres délaissés toutes les ressources de la plus tendre charité et d'un dévouement sans bornes. Aussitôt, tous ces cœurs flétris tressaillent de joie et d'amour ; les fronts, hier abattus, se relèvent ; les yeux s'éclairent d'un rayon d'espérance ; chacun enfin s'abandonne aux transports d'une vive allégresse. Si la mort reste inévitable, la vue de l'homme de Dieu a de quoi en corriger l'amertume, et ses exhortations ouvrent, aux regards de ceux qui n'ont plus de bonheur à espérer sur la terre, la perspective du ciel.

L'impression, produite dans tout l'Archipel par le dévouement du Père Damien, fut si grande que le Père Provincial avait peine à se l'expliquer.

« Le Père Raymond, écrit-il, avait visité plusieurs fois la léproserie de Molokai, le Frère Bertrand y avait bâti une chapelle, enfin, en mars dernier, le Père Boniface y avait fait une

visite fructueuse. Tout cela s'est accompli sans bruit, et le public n'a manifesté aucune admiration.

« L'honneur d'attirer les regards, d'exciter des sympathies, d'émouvoir la presse, était réservé au Père Damien, comme le prouve cet extrait de l'*Advertiser* de Hawaii, du 17 mai 1873 :

« HONNEUR A QUI HONNEUR EST DÛ !

« La *Gazette* de mercredi, parlant des lépreux de Molokai, dit qu'*ils ont besoin d'un ministre de l'Évangile plein de foi*, etc.

« Que la *Gazette* ne connaisse pas les circonstances rapportées ci-dessous par le *Nuhou* de mardi (13 mai), cela paraît invraisemblable ; et nous serions peinés s'il fallait croire qu'elle les ignore pour des motifs inspirés par la différence de religion.

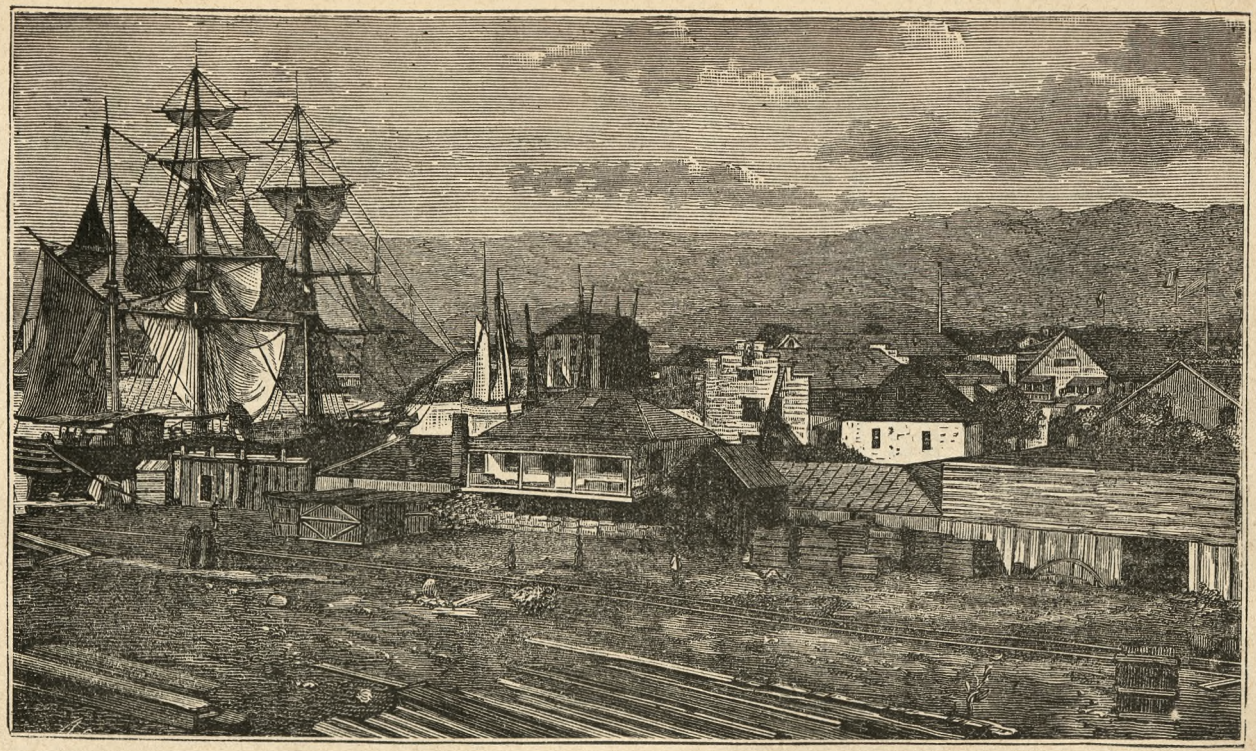
« Plusieurs fois, dit le *Nuhou*, nous avions fait observer que les pauvres lépreux séquestrés à Molokai, où ils sont sans pasteur et sans médecin, offraient à l'héroïsme chrétien l'occasion d'un beau et noble dévouement. Nous sommes heureux de dire que ce héros est trouvé. Lorsque le *Kilauea* toucha à Kalawao, samedi dernier, Mgr Maigret et le Père Damien, prêtre belge, en descendirent pour se rendre à terre. Le vénérable évêque s'avançant vers les lépreux leur adressa des paroles de consolation et leur présenta le bon Père, qui volontiers s'est offert à vivre avec eux et pour eux. Le Père Damien a

pris cette détermination à l'improviste. Il n'a aucun abri, ni d'autre linge que celui que les lépreux pourraient lui offrir. — Sans nous préoccuper, reprend l'*Advertiser*, de la doctrine que professe cet homme, nous le disons bien haut : c'est un héros chrétien ! »

« Mais, continue le Père Provincial, le *Kilauea* n'eut pas plus tôt touché notre port que la nouvelle de cet événement se répandit de tous côtés à Honolulu. Chacun ne parlait que du dévouement du Père Damien, du danger auquel il s'exposait de contracter la terrible maladie. On admirait son courage, on exaltait son sacrifice, celui de vivre avec les lépreux, sans logement et dépourvu des choses de première nécessité... »

« Comment donc se fait-il, — reprend le Père Provincial, comme pour écarter tout soupçon de négligence, — que le Père Damien soit ainsi allé à la léproserie avec Monseigneur et dépourvu de tout ? Le voici : Après la bénédiction de l'église de Wailuku, il était monté avec Sa Grandeur sur le *Kilauea* qui venait de prendre un chargement de bœufs destinés à la subsistance des infortunés lépreux de Molokai. La conjoncture était, par conséquent, on ne peut plus favorable.

« Quant à voyager sans provisions, ce n'est pas chose nouvelle pour les missionnaires : c'est ce qui arrive presque toujours quand nous visitons des postes où nous ne sommes pas établis. Mais, dans cette circonstance, le public, à Honolulu, en a été ravi d'admiration. Ainsi, hier même, un



ILES SANDWICH. — **Port d'Honolulu**, capitale de l'archipel hawaïen.

docteur est descendu de voiture afin de me remettre vingt-cinq francs pour le Père Damien (1). »

Plusieurs causes, il faut l'avouer, enflammèrent, dans cette conjoncture, le légitime enthousiasme des Hawaïens. D'abord, la loi qui prescrivait la déportation de tous les malades à Molokai recevait, depuis quelques mois surtout, une application très stricte. Tous les jours, on se répétait que les gendarmes venaient de faire une battue dans tel ou tel endroit, et qu'ils avaient emmené sans pitié, au poste de police, les personnes soupçonnées d'être atteintes de la lèpre. Là, un médecin les examinait; et sur sa réponse affirmative, l'ordre de départ était immédiatement signé.

Qui ne comprend combien la séparation devait être douloureuse et navrante pour les Canaques, au cœur si affectueux, si sensible! « Ici, c'est un enfant très intéressant et qui est l'idole de sa mère ; là, une jeune fille qui faisait la joie de ses parents ; ailleurs, une mère de famille aimée de son époux, chérie de ses enfants, dont plusieurs sont en bas âge ; enfin, c'est un père de famille, tous se voient arrachés à l'affection et aux bras de leurs proches qui ne peuvent les suivre. Et cette cruelle séparation s'opère par la force, sans laisser aucun espoir de retour!

« Instinctivement ceux qui découvrent sur eux les premiers symptômes de la lèpre fuient et se cachent. Mais la police veille et un jour ou l'autre elle finit par les saisir.

1. Lettre du 28 mai 1873.

« Or il arriva qu'un pauvre idolâtre, se voyant atteint de la lèpre, résolut de tuer le médecin sur la déclaration duquel il devait être envoyé à Molokai. S'étant armé d'un pistolet à deux coups, il fit feu sur le docteur : la balle heureusement ne porta point. Dès qu'il fut informé de cet attentat, le préfet de police se rendit en personne et accompagné de quelques gendarmes, au domicile du coupable pour l'arrêter et le traîner en prison. Nouveau coup de feu, qui, au reste, ne porta pas davantage. Puis, vaincu par le nombre, le malheureux fut désarmé (1). »

Ce dernier fait, en exaltant l'opinion, donna un nouvel éclat au dévouement du Père Damien. Bientôt sa réputation franchit les mers, et l'Europe elle-même retentit de ses louanges.

Lorsque l'écho de ces applaudissements universels arriva aux oreilles de celui que M. Léon Aubineau appelle très justement « l'humble et grand religieux de Picpus (2) », il en témoigna de la peine : « Je voudrais, écrivait-il alors, demeurer inconnu au monde. »

On reconnaîtra aisément combien de telles paroles étaient sincères de la part du Père Damien, en lisant ce qu'il écrivait dans le même temps à son Supérieur général : « Il nous faudrait ici quelques hommes à miracles, et, sinon des savants, au moins des saints, prêts à se sacrifier tous les jours pour le salut des âmes.

1. Lettre du Père Provincial, du 28 mai 1873.
2. *Univers* du 16 novembre 1889.

« Aussi je considère mon peu de bon fonds comme la cause principale de l'obstination de mes *non convertis*. J'ai souvent dans l'esprit une comparaison fort juste que nous développait le T. R. P. Euthyme pendant la retraite qui précéda notre départ. J'admire, en effet, après avoir prêché quatre ou cinq fois par jour, comment peut s'alimenter un canal qui vient d'un réservoir à sec.

« Veuillez prier et faire prier pour moi et pour mes chers paroissiens lépreux, afin que le Bon Dieu remplissant tous les jours de ses grâces le réservoir de mon cœur, je puisse les faire découler sur ceux que je regarde comme mes enfants en JÉSUS-CHRIST (1). »

III. Premières impressions et incidents.

AVEC son sens droit et son expérience des hommes et des choses, le missionnaire comprit de suite que, en adoptant ses chers lépreux, il se vouait à une carrière de rudes labeurs et d'interminables souffrances. C'est ce qu'exprime le mot que lui prête M. Cliffort : « Allons, Joseph, mon garçon, en voilà pour la vie ! » Il écrit dans le même sens à son Provincial, le 12 mai 1873 : « Vous connaissez mes dispositions, je veux me sacrifier pour les pauvres lépreux. La moisson semble mûre. »

Quelques autres citations, empruntées aux lettres des premiers mois de séjour à la léproserie,

1. Lettre d'août 1873.

caractérisent bien la situation, et vont permettre de saisir la marche et le progrès de l'œuvre de Dieu.

Kalawao, 20 mai 1873 : « J'ai d'assez bonnes nouvelles touchant la chrétienté. Il y a de quoi occuper un prêtre du matin au soir. De six cents lépreux, j'ai déjà sur ma liste deux cent dix chrétiens et une vingtaine de catéchumènes. L'église deviendra trop petite, j'espère. Avant-hier, nous avons eu grand' messe, chant magnifique, beaucoup de communions et des confessions en masse... Si vous n'êtes pas surchargé d'intentions de messe, laissez-moi mes intentions libres pour ces malheureux. Que de moribonds! Que de misères !

« Veuillez dire à la Mère Supérieure (des religieuses des Sacrés-Cœurs) que je réclame des prières particulières auprès de la communauté pour la conversion des pauvres lépreux. Daigne la sainte Vierge nous attirer dans les bras de son divin Fils !

« Toute répugnance à l'égard des lépreux a disparu. Cependant je prends des précautions. »

Kalawao, 27 mai 1873 : « J'ai fait dix baptêmes ici (dimanche) ; j'en avais fait quinze le jour de l'Ascension et cinq *in periculo mortis* — à des malades en danger de mort : — total : trente.

« La cloche, que vous m'avez envoyée, a un beau son : tous les malades peuvent l'entendre. Puissent-ils aussi écouter la voix de Dieu qui les appelle !

« Un élève du collège d'Ahuimanu, Zéphirin,

originaire de Wailuku, se meurt. Tout à l'heure, en lui donnant l'Extrême-Onction, j'ai trouvé son pied rongé par les vers. Pauvre enfant ! il souffre beaucoup; mais j'espère qu'il ira droit au ciel.

« En courant du matin au soir d'une maison à l'autre, je n'arrive pas à voir le tiers de mes malades. Qu'est-ce, je vous le demande, quand il s'agit de porter le Bon Dieu dans les maisons de ceux qui ne peuvent pas venir à l'église ? »

Cependant Dieu ménageait une épreuve au dévoué missionnaire. Il s'était fait tant de bruit autour de son nom que les ministres puritains, fort peu soucieux d'aller s'établir à la léproserie avec femme et enfants, en prirent ombrage.

En exaltant le zèle du prêtre catholique on devait inévitablement mettre leur conduite en regard ; et le rapprochement n'était rien moins que flatteur pour eux. D'un autre côté le flot de l'opinion était trop impétueux pour lui opposer une digue. Comme ils étaient tout-puissants auprès de la commission de santé et du gouvernement, ils firent proposer une mesure qui, sous ombre de prévenir les inconvénients auxquels les rapports avec les lépreux pouvaient exposer la population saine, tendait directement à paralyser le zèle du courageux missionnaire.

En effet, après quelques semaines passées à Molokai, le Père Damien se rendit à Honolulu, où se trouve le siège du gouvernement. Il voulait d'abord se confesser et puis rendre compte à son

évêque de l'état des choses. Les convenances lui prescrivaient de faire une visite au président de la commission de santé, qui était peut-être aussi ministre de l'intérieur. Celui-ci le reçut froidement ; et lui intima la défense de ne plus sortir de la léproserie désormais; il lui fit même remettre plus tard un ordre écrit, par lequel on le prévenait qu'on se saisirait immédiatement de sa personne, s'il osait aller dans la partie haute de l'île. Vainement le prêtre catholique fit entendre alors de fortes et courageuses protestations au sujet d'une telle rigueur, on n'en tint aucun compte et les plus solides raisons ne furent pas écoutées.

Ce séquestre avait-il pour but de décourager le Père Damien, comme l'ont avancé quelques journaux, peu suspects de favoriser le missionnaire, mais justement indignés de la mesure prise à son égard ? Certains faits le donnent à penser.

Ainsi le Père Provincial prit un jour le vapeur qui portait des vivres à Molokai. Il se persuadait que si le Père Damien ne devait pas sortir de la léproserie, son supérieur aurait bien au moins la faculté de descendre sur la plage pour embrasser un confrère : puisque le navire devait s'arrêter pendant trois heures. Quelle ne fut pas sa déconvenue, lorsque le capitaine l'arrêta court en murmurant le mot : « Impossible ! » Mais le Père Damien avait aperçu le navire ; il s'était aussitôt jeté dans un canot, et il arrivait demandant à monter à bord pour saluer son Provincial

et pour se confesser ; le capitaine demeura inflexible. Le missionnaire dut se résigner à faire sa confession à haute voix. Personne ne savait-il la langue dans laquelle s'exprimaient les deux prêtres ? C'est ce qu'on a prétendu ; mais le procédé n'en reste pas moins inqualifiable.

Un confrère au zèle indomptable fut appelé auprès d'un moribond qui demeurait dans la partie haute de l'île. L'occasion était trop propice pour qu'il ne cherchât pas à rendre visite au Père Damien. Déguisé, il partit au milieu d'une nuit sombre. Arrivé au bord de l'escarpement de la montagne haute de deux mille pieds, qui enceint la léproserie du côté opposé à la mer, il se laissa glisser au milieu des précipices et il fut assez heureux pour arriver en bas sain et sauf. Mais quelqu'un l'avait aperçu et le dénonça à la police. Au lieu de fermer les yeux comme le bon sens l'y invitait, elle se livra à de minutieuses recherches. La commission et ses agents se préparaient à lancer toutes leurs foudres sur le coupable, quand la divine Providence intervint.

En effet, dans ces conjonctures, le roi Kalakaua, actuellement régnant, fut appelé au trône; et l'un des premiers actes de son gouvernement fut, pour donner pleine satisfaction à l'opinion publique, de déclarer à Mgr Maigret que désormais toute défense de communiquer avec la léproserie était levée pour l'évêque et ses missionnaires. Le Père Damien fut officiellement informé que toute liberté lui était rendue. On

attribua aussi ce résultat à l'influence d'un Français, le docteur Trousseau. Membre de la commission de santé, il s'honora en plaidant devant ses collègues, avec autant de courage que de succès, la cause des missionnaires catholiques.

En terminant ce chapitre, on ne lira pas sans édification la lettre par laquelle le Père Damien annonçait à son frère, le Père Pamphile, comment il était venu s'établir à la léproserie :

V. C. J. S. 25 novembre 1873.

MON BIEN CHER PÈRE,

« La divine Providence a daigné jeter les yeux sur votre indigne frère pour l'envoyer au secours de pauvres malheureux attaqués de cette terrible maladie dont il est si souvent parlé dans l'Évangile : la lèpre. Depuis dix ans cette plaie s'est propagée dans notre archipel d'une manière si effrayante que le gouvernement s'est cru obligé d'exclure de la société des autres insulaires tous ceux qui en étaient infectés. Renfermés dans un coin de l'île Molokai, limité d'un côté par des montagnes infranchissables, et de l'autre par le rivage de la mer, ces infortunés se trouvent ainsi dans un exil perpétuel. Sur deux mille qui ont été expédiés ici, huit cents sont encore en vie ; parmi eux l'on compte un bon nombre de chrétiens, dont plusieurs ont été baptisés depuis leur arrivée.

« Il fallait absolument un prêtre pour cet établissement; mais en mettre un n'était pas chose

facile : car, toute communication étant interdite entre la léproserie et le reste de l'archipel, un missionnaire ne pouvait plus venir au secours de ces pauvres malades qu'en se renfermant pour toujours avec eux ; et Mgr Maigret, notre Vicaire Apostolique, avait déclaré qu'il n'imposerait à aucun de nous ce sacrifice. C'est pourquoi, me souvenant qu'au jour de ma profession j'avais déjà été mis sous le drap mortuaire, je m'offris à Monseigneur pour affronter, s'il le jugeait à propos, cette seconde mort.

« En conséquence, le 10 mai dernier, un steamer me déposa ici avec une cinquantaine de lépreux que les gendarmes venaient de ramasser encore dans l'île Hawaii.

« Voici quelle est maintenant ma position. En arrivant ici, j'y ai trouvé une belle chapelle dédiée à sainte Philomène, mais hélas ! c'est tout. Pas de maison pour m'abriter. Je demeurai longtemps sous un arbre, ne voulant pas dormir sous le toit des lépreux. Les blancs d'Honolulu étant venus à mon secours, j'ai pu, grâce à leur charité, bâtir un petit presbytère de seize pieds de long sur dix de large ; c'est de là que je vous trace ces lignes. Et, bien que je sois depuis plus de six mois environné de lépreux, je n'ai point contracté cette affreuse maladie ; ce que je regarde comme une protection miraculeuse du Bon Dieu et de la sainte Vierge.

« La lèpre est une maladie quasi incurable. Elle s'engendre peu à peu par la corruption du

sang ; ses premiers symptômes sont des taches noirâtres qui apparaissent sur la peau, surtout sur les joues ; les parties qui en sont affectées restent privées de sensibilité. Au bout de quelque temps ces taches couvrent tout le corps, et alors s'ouvrent des plaies, principalement aux pieds et aux mains : les chairs se rongent en exhalant une odeur fétide : l'haleine même des lépreux devient tellement infecte que l'air en est empoisonné.

« J'ai eu beaucoup de peine à m'habituer à vivre dans cette atmosphère. Un jour, pendant la grand'messe, je me suis trouvé tellement suffoqué que j'étais sur le point de quitter l'autel pour aller respirer l'air au dehors ; mais je fus retenu par la pensée de Notre-Seigneur faisant ouvrir devant lui le tombeau de Lazare. Maintenant la délicatesse de mon odorat ne m'occasionne plus cette souffrance, et j'entre sans difficulté dans les chambres infectes de ces pauvres lépreux. Quelquefois cependant j'éprouve encore de la répugnance ; c'est lorsqu'il s'agit de confesser des malades dont les plaies sont remplies de vers semblables à ceux qui dévorent les cadavres dans la tombe. Souvent aussi je me trouve bien embarrassé pour donner l'Extrême-Onction ; car les pieds et les mains ne sont plus qu'une plaie. C'est le signe d'une mort prochaine.

« Cette description pourra vous donner une idée de mes occupations journalières : vous n'avez qu'à vous figurer l'aumônier d'un hospice de

huit cents lépreux. Ici point de médecins; d'ailleurs leur science serait inutile. Un blanc, qui est lépreux, et votre serviteur qui ne l'est point, suppléent aux soins de la médecine.

« Donc chaque matin, après ma messe qui est toujours suivie d'une instruction, je vais visiter les malades dont la moitié sont catholiques. En entrant dans chaque cabane, je commence toujours par offrir le remède qui guérit les âmes. Ceux qui refusent ce secours spirituel ne sont pas privés pour cela de l'assistance corporelle qui est donnée à tous sans distinction. Aussi, à l'exception d'un petit nombre d'hérétiques obstinés, tous me regardent comme leur père. Pour moi, je me fais lépreux avec les lépreux, pour les gagner tous à JÉSUS-CHRIST. De là vient que quand je prêche, j'ai coutume de dire : *Nous autres lépreux.* Vous pourrez juger par le trait suivant de l'empire qu'exerce ici le missionnaire. Samedi dernier, quelques jeunes gens, mécontents de leur sort, voulurent se révolter contre l'administration. Tous, excepté deux, étaient calvinistes ou mormons. Hé bien! je n'eus qu'à me présenter et à dire un petit mot ; aussitôt les mutins baissèrent la tête, et tout fut fini.

« J'ai déjà baptisé plus de cent personnes depuis mon arrivée dans l'île. Un grand nombre de ces néophytes sont partis pour le ciel avec la robe blanche de la grâce baptismale. Je fais aussi beaucoup d'enterrements ; il meurt en moyenne un lépreux chaque jour. Plusieurs sont si pauvres

qu'ils n'ont rien pour se faire enterrer : on enveloppe leur corps dans une couverture. Autant que mes occupations me le permettent, je fais moi-même des cercueils pour ces misérables.

« Il est bien entendu qu'ici nous faisons tout *gratis;* mais le Bon Dieu saura bien nous rétribuer, comme il fit pour les apôtres. Ou plutôt il l'a déjà fait. Oui, si Notre-Seigneur me disait : « *Quand je vous ai envoyé sans bourse, sans sac et sans souliers, avez-vous manqué de quelque chose* (1) ? » Je devrais bien lui répondre : « *De rien, Seigneur.* »

« En effet, après avoir laissé à mon remplaçant tout ce que j'avais à Kohala, je suis venu ici sans rien apporter ; je n'y possède pas un sou de revenu, et cependant je ne manque de rien ; j'ai même de quoi faire continuellement des aumônes. Comment expliquer ce mystère ? C'est le secret de Celui qui a promis de rendre au centuple ce qu'on aurait quitté pour lui.

« Je viens de bâtir une seconde chapelle à deux milles d'ici, de l'autre côté de l'établissement. Cette chapelle m'a coûté quinze cents francs, sans compter mon travail personnel de charpentier. Il me reste vingt-cinq francs *de dettes.* Je dois vous dire que j'ai pour procureur le bon saint Joseph. J'ajouterai cependant que nos Sœurs d'Honolulu m'envoient des habillements, et que des âmes charitables font le reste.

1. Quando misi vos sine sacculo et pera et calceamentis, numquid aliquid defuit vobis?... Nihil. *Luc.*, XXII, 35, 36.

« Il y a quelques mois, le ministre de l'intérieur me défendit de mettre le pied hors de l'asile où nos lépreux sont séquestrés. J'étais donc prisonnier d'État. Aujourd'hui, une dépêche du Consulat français m'annonce ma délivrance. Que le Bon Dieu en soit béni! Ainsi tout en soignant mes chers malades, je pourrai travailler à la conversion de toute l'île dans laquelle il n'y a pas d'autre prêtre résidant à poste fixe (1). »

CHAPITRE CINQUIÈME.

Œuvres du Père Damien et mouvement catholique à la léproserie.

C'ÉTAIT assurément dans un dessein de miséricorde, que le Seigneur avait inspiré au Père Damien la pensée de se fixer parmi les lépreux et de se faire leur apôtre. Ministre de JÉSUS-CHRIST, il pouvait dans l'exercice des fonctions sacrées s'appliquer les paroles : « *Je suis venu, afin qu'ils aient la vie et qu'ils l'aient avec abondance* (2). » Et encore : « *J'ai d'autres brebis qui ne sont pas dans la bergerie : il faut que je les y amène,*

1. Voir *Annales des Sacrés-Cœurs*, t. II, p. 104.

2. Ego veni ut vitam habeant, et abundantius habeant. *Joan.*, X, 10.

afin qu'il n'y ait plus qu'un troupeau et qu'un pasteur (1). »

Le recensement fait par le missionnaire, à son arrivée, donnait sur six cents lépreux un peu plus de deux cents catholiques. Ils étaient donc en minorité. Et, si plusieurs se distinguaient par leur vertu, ici comme partout, ils ne formaient pas le grand nombre.

Les mauvais exemples sont toujours les plus faciles à suivre. Or une fièvre de jouissance dévorait la plupart des lépreux valides. Comme ceux, dont parle le Sage (2), qui, n'ayant plus d'espérance ici-bas, s'abandonnent sans frein à tous les dérèglements, ils se laissaient emporter au torrent de honteuses passions.

Voici, en effet, de quelle manière le Père Damien rendait compte de l'état des choses au gouvernement :

« Ces malheureux bannis de la société vivaient dans une promiscuité révoltante. Ils passaient leur temps à jouer aux cartes, à danser, à boire de la bière de *Ki-root* ou de l'alcool qu'ils fabriquaient... Comme la mortalité était grande alors, les devoirs de mon ministère m'appelaient fréquemment dans les cases de ces pauvres gens. Les exhortations adressées aux mourants ne laissaient pas d'être entendues par les autres personnes. Aussi, peu à peu, tout le monde se

1. Et alias oves habeo quæ non sunt ex hoc ovili : et illas oportet me adducere... et fiet unum ovile et unus pastor. *Joan.*, X, 16.

2. *Sap.*, II, 5, 8.

mit à réfléchir sur les funestes conséquences d'une vie si dépravée, et plein de confiance dans la miséricorde du Sauveur, chacun commença à réformer sa conduite.

« Une grande bonté pour tous, une tendre charité pour les nécessiteux, de larges secours accordés aux plus infirmes et aux moribonds ; tels furent les procédés qui, joints à une instruction solide, servirent d'ordinaire à ramener parmi les lépreux des habitudes de moralité et la fidélité aux devoirs religieux.

« Je suis heureux de dire que, secondés par l'appui moral de l'administration, mes travaux qui paraissaient d'abord infructueux, furent ensuite, grâce à Dieu, couronnés de succès (1). »

I. Visite des lépreux.

CE simple exposé en dit plus que de longs discours. Mais comme le principal moyen de régénération morale employé par le dévoué missionnaire, fut la visite assidue des cases, le lecteur sera curieux d'apprendre combien elle était pénible et répugnante à la nature, et combien aussi elle apportait de consolation au vertueux prêtre. Le Père Damien étant toujours sobre de détails, nous invoquerons ici le témoignage de ceux qui lui ont prêté leur concours.

C'est d'abord le Père Albert qui décrit ainsi la lèpre : « Que vous dirai-je des lépreux ?...

1. Extrait du rapport au Gouvernement Hawaïen publié par M. Edward Cliffort dans le *Nineteen Century*, juin 1889.

Leurs corps offrent des types multiples de laideur physique. La lèpre ronge et dévore, avec une activité toujours croissante, les parties saillantes de la tête, ainsi que les autres extrémités du corps ; mains, pieds, coudes, genoux. Quelques-uns n'ont plus de nez ; d'autres, au contraire, en ont un excessivement développé. Beaucoup voient tomber, l'une après l'autre, les différentes phalanges de leurs doigts des mains et des pieds au milieu de cruelles souffrances. Il y en a qui ne conservent absolument que le moignon arrondi, ou plus ou moins arqué de ces extrémités. A d'autres, il reste encore par-ci par-là quelques tronçons de doigt qui simulent tristement les rayons rompus d'une roue brisée. Plusieurs deviennent aveugles ou au moins borgnes. Il en est, mais heureusement en petit nombre, dont toute la figure n'offre au regard horriblement stupéfait qu'une vaste plaie d'un rouge vif sanglant. Pauvres malheureux ! ils se font peur à eux-mêmes ; malgré cela, ils ont la manie incroyable, comme tous les autres lépreux du reste, d'avoir toujours sous la main une glace pour s'y contempler à chaque instant.

« La figure d'un grand nombre démesurément élargie, rallongée, est toute boursouflée et profondément plissée comme un melon à larges côtes. Des enfants de cette catégorie ressemblent à des vieillards nains avec une tête vue dans un microscope. D'autres enfin, ont les lèvres diversement contournées ou bien la pau-

pière inférieure des yeux sanguinolente et hideusement pendante.

« Cette affreuse maladie affecte aussi beaucoup le larynx : la voix devient sourde et s'éteint peu à peu. Elle engendre encore une espèce d'asthme qui suffoque et emporte beaucoup de lépreux, ou bien de violents accès de toux avec de copieuses expectorations de sang noir qu'il m'arrive quelquefois de recevoir moi-même dans un vase quelconque, lorsque je suis occupé à les confesser. Je ne vous parle pas de l'odeur cadavérique que répandent ces corps à demi pourris, surtout ceux dont les pieds sont le plus attaqués ; c'est humainement insupportable. Pendant mes travaux dans l'église, il m'est arrivé de peindre des heures entières côte à côte avec un de ces malheureux, qui ne paraissait nullement se douter ou se préoccuper du petit désagrément que m'occasionnait son voisinage. D'autres fois, en instruisant, confessant et administrant de nouveaux convertis en danger de mort, il m'a fallu à plusieurs reprises, vu la longueur du temps que cela me demandait, sortir à la porte de la case pour respirer un air meilleur, retenir de force dans ma poitrine mon cœur et mon courage prêts à s'échapper à la vue et à l'odeur des milliers de vers qui dévorent tout vivants ces infortunés. Ah ! il faut venir à Molokai au milieu de nos sept à huit cents lépreux de tout âge, de tout sexe, de toute condition, de toute nationalité et à tous les degrés de cette horrible maladie, pour savoir

ce qu'est la lèpre du corps et pour avoir aussi une idée frappante et assez naturelle de la lèpre de l'âme.

« En dehors de certaines phases critiques de leur maladie, ils n'ont pas de douleurs aiguës à endurer. Leurs membres affectés sont presque morts et n'ont plus de sensibilité.

« J'en ai vu qui taillaient, sans gêne, au couteau, leurs mains ou leurs pieds absolument comme un morceau de bois. Par contre, il arrive souvent qu'ils se brûlent grièvement à leur insu, en s'approchant du feu sans en ressentir les premières atteintes (1). »

Le Père Grégoire, à son tour, joint au tableau des difficultés de ces visites celui des consolations ; et il peint d'un trait l'héroïsme du Père Damien :

« Les jours qui précédèrent la retraite, je fis, en compagnie du Père, la visite de presque toutes les maisons. Dans ces visites, après avoir examiné et interrogé les malades, nous leur adressions quelques paroles d'encouragement et nous entendions ceux qui désiraient se confesser.

« En parcourant les maisons et les salles de l'hôpital, j'ai observé quelques particularités que je crois devoir relater. Outre la lèpre, on voit ici bien d'autres infirmités engendrées par cette maladie : on y trouve des aveugles, des paralytiques, des idiots et des aliénés. Mais ce qu'il y a de plus affreux, c'est la décomposition, causée

1. Lettre du Père Albert Montiton du 5 février 1883. *Missions catholiques*, 11 mai 1883.

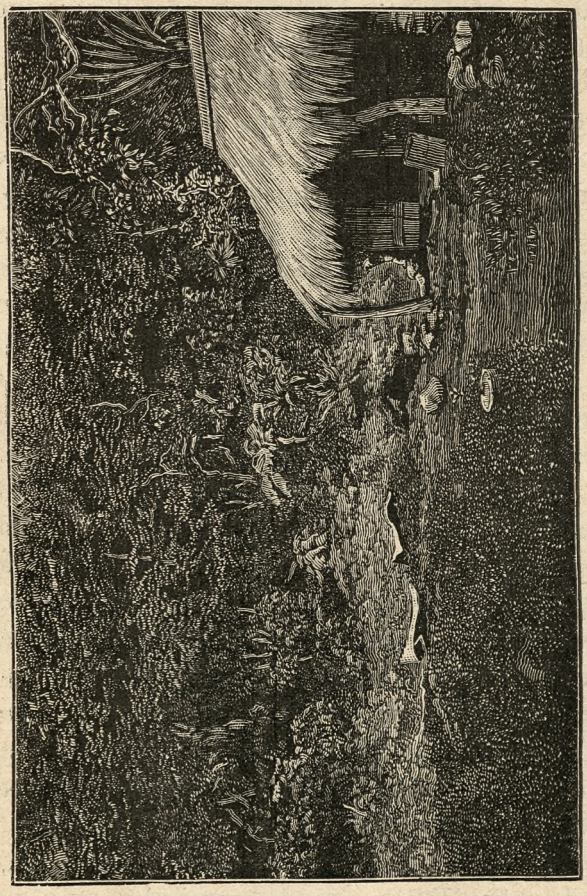
par cette maladie, qui se manifeste en ceux dont la mort approche. Voyez-vous ce malheureux relégué dans une cellule où bientôt il va rendre le dernier soupir ? Ce n'est plus qu'un tronc informe, mutilé, à moitié pourri ! A cette vue la nature frémit ; mais la foi relève le courage du prêtre.

« Suivez-moi maintenant, dans cette grande salle qui fait partie de l'hospice. C'est là que se trouvent les femmes dont la lèpre est le plus avancée. C'est tout au plus si elles peuvent se traîner à travers cet appartement. Eh bien ! que font-elles dans ce misérable état ? Elles prient ; car la prière est leur unique consolation ; et c'est ainsi qu'elles se préparent à recevoir *le pain vivant descendu du ciel* que le prêtre va bientôt leur apporter ! Alors les catholiques qui sont dans les salles voisines, mais dont les pieds se refusent à parcourir la faible distance qui les sépare de la chapelle, viendront dans ce même local pour y recevoir la sainte communion.

« Ces visites sont, il est vrai, pleines de consolation ; mais elles ne laissent pas d'affliger la nature : je m'en suis aperçu plusieurs fois au violent mal de tête qui en était la suite. Un jour que j'en souffrais beaucoup, mon cher confrère me fit cette réflexion, qui permet d'apprécier son héroïsme : « Consolez-vous, depuis trois ans que je suis ici, j'ai souvent éprouvé la même chose (1). »

1. Lettre du Père Grégoire, du 8 septembre 1876. Voir *Annales des Sacrés-Cœurs*, t. III, p. 467.

Le Père Damien rend ainsi compte à son Supérieur général des sentiments qui le dirigeaient et l'inspiraient pendant la visite des malades.



CABANE CANAQUE.

« Me voici au milieu de mes chers lépreux. Ils sont hideux à voir, c'est vrai ; mais ils ont une âme rachetée au prix du sang adorable de notre

divin Sauveur ; lui aussi dans sa miséricordieuse charité consola les lépreux !

« Si je ne puis pas les guérir comme lui, le saint ministère, que j'exerce auprès d'eux, me donne le moyen de les consoler ; et j'ai la confiance que beaucoup d'entre eux, purifiés de la lèpre de l'âme par les sacrements, seront jugés dignes d'entrer dans la société des bienheureux quand ils paraîtront devant le Juge suprême. »

« Il y a dans les visites à domicile, beaucoup de bien à faire, continue-t-il ; mais il faut se condamner à respirer un air infect. Je vais donc de cabane en cabane, presque toutes sont remplies ; j'y trouve souvent de pauvres malheureux qui se traînent avec peine, ayant parfois les pieds et les mains rongés par cette affreuse maladie.

« Ordinairement, ils écoutent avec attention la parole du salut que je leur distribue à chacun selon ses dispositions. Presque d'une maison à l'autre, il me faut changer de ton. Ici, je donne des paroles de douceur et de consolation ; là, je mêle un peu d'amertume, parce qu'il est nécessaire de faire ouvrir les yeux à un pécheur ; enfin le tonnerre gronde quelquefois, et je menace un impénitent de châtiments terribles, ce qui produit souvent un bon effet.

« Au fond le grand instrument de conversion, c'est la prière. J'avais exposé en vain à un pauvre calviniste, jeudi dernier, les plus puissantes raisons pour le déterminer à se convertir, et, deux jours après, je renouvelais encore mes instances ;

il demeurait obstiné. Dimanche, je le recommandai aux prières et, dès le lendemain, il m'envoyait chercher et il me demandait comme les juifs repentants à saint Pierre : « Père, que dois-je faire ? » Après avoir professé la vraie foi, il fut baptisé sous condition et reçut l'absolution avec les marques d'un sincère repentir. Depuis ce temps, il se plaît à prier avec une bonne chrétienne, sa voisine, et il attend avec une douce joie l'heure de son départ pour le ciel (1). »

« C'est bien dans les larmes, écrit-il encore, que je sème la bonne semence parmi mes pauvres lépreux. Du matin au soir, je suis au milieu de misères physiques et morales qui navrent le cœur. Cependant je tâche de me montrer toujours gai, afin de relever le courage de mes infirmes. Je leur présente la mort comme le terme de leurs maux, s'ils veulent se convertir sincèrement. Aussi beaucoup voient approcher leur dernière heure avec résignation et quelquefois avec joie. C'est ainsi que dans le cours de cette année j'en ai vu mourir au moins une centaine dans de très bonnes dispositions (2). »

Un exemple entre autres, le Père écrit :

« Je viens de donner la sépulture à un de mes meilleurs chrétiens, le fils d'un confesseur de la foi. Sa mort a été très édifiante. Il soupirait après le bonheur du ciel répétant sans cesse les paroles de saint Paul : *je désire être délivré de mes chaînes*

1. Lettre d'août 1873.
2. Lettre du 17 décembre 1874.

afin d'être réuni à Jésus-Christ (1). Quand je lui apportai le saint Viatique, tout, dans son attitude, manifestait sa foi et son amour..... Il repose auprès de la grande croix que j'ai érigée au milieu de notre nouveau cimetière (2). »

On se fera peut-être encore une idée plus juste de l'énergie de caractère et de l'esprit de foi qu'il fallut au Père Damien dans la visite des lépreux lorsqu'on l'entendra dire : « L'exercice et l'air pur hors de la léproserie me seront d'ailleurs salutaires pour la santé (3). »

II. Offices du Dimanche.

DÈS l'arrivée du Père Damien à Kalawao, les chrétiens fervents s'empressèrent de venir assister à la messe les jours ordinaires, et la récitation du chapelet se fit chaque soir, comme cela se pratique dans les principaux centres de mission. La pompe que le zélé missionnaire savait donner aux cérémonies de l'Église, et spécialement à la célébration de la sainte messe, favorisa encore l'ébranlement produit par les visites à domicile. Au bout de six semaines, on le vit s'accentuant de plus en plus. C'est ce que la lettre suivante adressée au Vicaire Apostolique explique fort bien :

V. C. J. S. Kalawao, 28 juillet 1873.

« Monseigneur, comme tout le monde s'intéresse tant aux pauvres lépreux, j'espère faire

1. Desiderium habens dissolvi et esse cum Christo. *Philip.*, 1, 23. — 2. Lettre du 8 décembre 1874. — 3. Lettre du 24 avril 1877.

plaisir à Votre Grandeur en vous annonçant que, depuis que je vous ai quitté pour revenir ici, il y a un grand changement dans l'esprit général de la population. Voici trois dimanches de suite que je n'ai pas à beaucoup près assez de place pour mes paroissiens, chrétiens et catéchumènes. Hier, j'ai dû mettre ceux des chrétiens qui viennent régulièrement à la messe pendant la semaine en dehors de la chapelle, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre tout le long des fenêtres. Il y en avait au moins trente dehors, et l'intérieur était si serré qu'on aurait eu de la peine à y passer. Je baptise des douzaines et demi-douzaines de néophytes chaque semaine.

« Outre l'assistance à la messe, nous faisons des réunions le dimanche soir pour les impotents. Quatre ou cinq maisons à Kalawao même se remplissent « *à ku mawaho* » (à déborder au dehors), ce sont mes « *luna* » (intendants ou chefs de prière) qui y président.

« Quant à moi, après la messe et les baptêmes, je mange et je pars tout de suite pour Kalaupapa, où j'ai trois différentes réunions; une pour les anciens chrétiens de l'endroit non malades ; une autre pour les malades des environs du port, et une troisième à la pointe la plus avancée dans la mer, où il y a près de trente chrétiens. Je n'ai pas encore eu le temps de sortir de la léproserie. La visite hebdomadaire de tous les malades me prend quatre ou cinq jours du matin au soir. La semaine prochaine cependant,

j'espère visiter de nouveau toute l'île, si mon pied, un peu enflé d'une petite blessure, est guéri.

« Je ne sais pas ce qu'il y a de plus pressé à faire dans l'île. La chapelle de Kaluaha est absolument nécessaire, mais je n'aurai pas le temps de la faire moi-même ; cela me tiendrait trop longtemps loin de mes mourants de Kalawao.

« L'agrandissement de Sainte-Philomène de dix pieds au moins, est de toute nécessité, et il faut à Kalaupapa une maison de réunion, de vingt-cinq pieds sur quatorze. On la demande à grands cris. J'estime que la moitié de la population d'ici est catholique ou disposée à le devenir. Nous approchons de quatre cents chrétiens et catéchumènes, en y comptant les non malades de Kalaupapa. Je prévois que je ne pourrai pas suffire pour toute la besogne. Si Votre Grandeur voulait bien accepter l'offre faite par le bon Père A., mes chrétiens et moi en serions heureux. Alors aussi, je pourrais m'occuper des besoins matériels de l'île. *He mea lealea no u ka hana kamana* « c'est chose agréable pour moi le travail de charpentier ». Ayez pitié de l'île Molokai, Monseigneur, qui ayant attendu jusqu'à ce que toutes les autres îles fussent pourvues de prêtres et de chapelles, mérite bien qu'enfin vous lui tendiez une main miséricordieuse. Il paraît même que le Bon Dieu y devance ses envoyés

« Bénissez-nous tous, Monseigneur, et croyez-moi pour toujours votre très humble serviteur.

« Fr. Damien,
prêtre m^re^. des SS. Cœurs. »

« P. S. Approuvez-vous que je donne la sainte communion le dimanche en dehors de la sainte messe, en consacrant la veille pour cet effet, ou bien serait-il préférable de biner ? »

Il écrit dans le même sens à son Supérieur général :

« Je viens de faire une pétition auprès de Mgr Maigret pour agrandir la chapelle. L'odeur infecte qui s'exhale du corps et des plaies des lépreux, exigerait une grande église afin de rendre le service moins pénible. Quelquefois j'ai de la peine à résister pendant la sainte messe et le sermon. C'est bien le *jam fœtet* de saint Lazare, mais enfin, Notre-Seigneur supportait cela : je puis bien en faire autant. Puissé-je obtenir par cet acte de mortification la résurrection spirituelle de ceux d'entre eux qui ne sont pas encore sortis du tombeau du péché, pour vivre de la vie de la grâce que le Bon Dieu leur offre tous les jours.

« Sans parler des dimanches, il y en a un bon nombre qui viennent régulièrement à la messe, et au chapelet du soir, tous les jours de la semaine. Bon nombre aussi communient tous les dimanches (1). »

On lira maintenant avec intérêt la description que M. Stoddart a faite d'une messe le dimanche à Kalawao :

« Je fus conduit à ma place par le Père Damien lui-même. C'était à gauche de l'autel, dans

1. Lettre d'août 1873.

un endroit garni d'un seul siège et entouré d'une petite balustrade.

« Tous les enfants de chœur avaient le visage déformé par la lèpre. Quelques-uns faisaient mal à voir. Aucun d'eux cependant ne paraissait beaucoup souffrir, bien qu'ils fussent pour la plupart privés de leurs doigts, tant des pieds que des mains.

« Les vases sacrés, qui sont d'or et richement travaillés, ont été envoyés de Paris au Père Damien par M. le curé de Saint-Roch. On ne s'en sert que pour la grand'messe.

« C'est avec une douce gravité que le célébrant commença. La chapelle était remplie de fidèles, tous chantaient ou essayaient de chanter des airs simples. La dévotion des catholiques Hawaïens est remarquable, à cause de la naïveté de leur race. Nulle part ailleurs, je n'ai vu autant de marques de vraie contrition. Et certainement je ne les ai jamais vues dans les assemblées présidées par les ministres protestants du pays.

« Quel contraste ici ! un autel brillant de lumières, et élégamment orné. Un prêtre plein de santé, chantant d'une voix claire et sonore le *Pater Noster ;* à ses pieds, des acolytes aux traits enfantins sur lesquels on peut déjà voir l'empreinte de la mort.

« Au delà du sanctuaire, spectacle navrant ! A peine y avait-il dans l'assistance une forme humaine qu'on pût regarder sans horreur. L'air même était corrompu. L'odeur fétide qu'on

respire dans ce lieu peut le faire regarder comme l'un des portiques du royaume de Pluton.

« Ainsi se célèbre le jour du Seigneur à Kala wao, et le Père Damien a le privilège de présider à cette fête.

« Cette scène émouvante me remit en mémoire ce passage de l'Évangéliste saint Luc : « *Comme Jésus allait entrer dans une ville, voici que dix lépreux vinrent à sa rencontre, et se tenant éloignés ils élevaient la voix en disant : Jésus, notre Maître, ayez pitié de nous !* (1) »

« Vraiment la prière de ces gens devait être favorablement écoutée, car Jésus les bénissait dans la personne de son serviteur (2). »

III. Procession du Saint-Sacrement.

VOICI maintenant un aperçu de la procession du Saint-Sacrement donné par le Père André (3).

« La procession de la Fête-Dieu a été fort belle. A l'aide des cadeaux que le Père Modeste nous avait envoyés, j'ai pu faire les préparatifs convenables. Vingt rideaux neufs ont remplacé ceux de notre chapelle, qui furent mis en morceaux pour faire des garnitures. Nous eûmes aussi de quoi faire des aubes, des ceintures, des oriflammes

1. Cum ingrederetur quoddam castellum, occurrerunt ei decem viri leprosi, qui steterunt a longe et levaverunt vocem dicentes : Jesu, præceptor, miserere nostri. *Luc.*, XVII, 12, 13.

2. Traduit de l'*Ave Maria* de Notre-Dame de l'Indiana.

3. Lettre du 15 juin 1874, *Annales des Sacrés-Cœurs*, t. II, p. 293.

et deux grandes bannières. Les femmes dont les mains étaient assez valides s'occupèrent à confectionner ces objets, tandis que les hommes allaient à la montagne chercher du bambou pour construire un dais et un autel portatif haut de neuf pieds : toutes ces boiseries furent décorées, faute de peintures, avec du papier blanc et un ruban rouge en spirale. Il y avait en outre deux reposoirs pavoisés du drapeau hawaïen, l'un à l'extrémité de l'île et l'autre dans l'enclos de l'hôpital.

« Le jour de la fête arrivé, je dis à 6 heures du matin une première messe à laquelle il y eut communion générale. A 9 heures, le Père Damien célébra la grand'messe devant le Saint-Sacrement exposé. Elle fut suivie d'une instruction et de la récitation du chapelet.

« A 3 heures la procession se mit en marche; elle était divisée en trois groupes. Dans le premier, on voyait trois bannières : celle des garçons, celle des filles et celle des grandes personnes, entourées de trente oriflammes.

« Dans le second, à la suite de l'autel portatif, venait un corps de musiciens, puis les chanteuses et enfin les chantres.

« Le troisième groupe était celui où se trouvait le Saint-Sacrement. Quatre hommes des plus robustes, en habit vert orné d'une croix rouge, portaient le dais ; aux quatre coins, des acolytes tenaient des flambeaux allumés. Devant le dais, des acolytes en aube portaient l'encens; ils étaient précédés de jeunes filles vêtues de blanc avec

écharpe bleu-ciel, qui répandaient des fleurs. Des musiciens en costume bleu fermaient la marche.

« Pendant toute la durée de la procession, les fanfares des musiciens alternaient avec la voix des chantres et des chanteuses, tandis que les autres fidèles récitaient continuellement le chapelet. Toute la léproserie était sur pied ; les protestants eux-mêmes suivaient avec respect, ou bien se découvraient au passage du Saint-Sacrement ; quelques-uns étaient même dans les rangs.

« En rentrant à l'église, nos pauvres chantres étaient tellement fatigués qu'il fallut se contenter d'un simple salut au Saint-Sacrement au lieu du *Te Deum*. Mais cette belle cérémonie avait déjà produit tout son effet ; car, dimanche dernier, huit protestants ont demandé le saint baptême, et une quinzaine d'autres se préparent à le recevoir prochainement. »

Quoique la léproserie se soit plusieurs fois renouvelée par suite des décès et de nouveaux débarquements, la ferveur n'a jamais déchu. On en jugera mieux par le récit que le Père Damien, devenu lépreux, fait lui-même de cette procession :

« Notre vie étant assez monotone, je me bornerai à vous dire un mot de notre procession du Saint-Sacrement.

« Dès le jour de Pâques, il fut décidé que cette année la procession de la Fête-Dieu se ferait à Kalawao. Alors mes deux chœurs de chantres

tinrent conseil à Kalaupapa, et déterminèrent les morceaux de musique qu'ils voulaient exécuter à la grand'messe, à la procession et au salut ; puis ils se mirent à l'œuvre avec une persévérance vraiment surprenante chez des Canaques, — et des Canaques malades. Tous les jours ils exerçaient leurs morceaux de musique, chaque chœur à part, dans la maison d'école de son district ; quelquefois cependant, afin d'obtenir plus d'ensemble et de précision, ceux de Kalawao allaient à Kalaupapa, et *vice versa*. La procession avait été fixée au dimanche dans l'octave. En ce beau jour, à peu près tous les chrétiens de mes deux paroisses assistèrent à une première messe où ils eurent le bonheur de faire la sainte communion, à laquelle ils s'étaient préparés par une bonne confession ; en effet, depuis le mercredi jusqu'au samedi, le confessionnal avait été tellement assiégé que le missionnaire, malade comme ses chrétiens, était à bout de forces.

« Vers les dix heures, la grand'messe fut chantée. Par déférence pour leurs frères venus de loin, les chrétiens de Kalawao leur cédèrent l'intérieur de l'église, trop petite pour contenir tout le monde, et ils entendirent la messe de l'extérieur. L'harmonium fut mis de côté, ce jour-là, afin de donner de la place aux musiciens de Kalaupapa. Les deux chœurs réunis ne comptaient pas moins d'une quarantaine de voix. Tous ces chantres, à l'exception de trois ou quatre, étaient lépreux ou lépreuses et formés par un directeur lépreux et

aveugle, mais très habile, qui commandait avec une sûreté et une précision vraiment remarquables. C'était à exciter la jalousie des meilleurs chœurs de vos cathédrales.

« Immédiatement après la messe, et sans me laisser le temps de déjeuner, la procession se forme d'elle-même. En tête, la croix s'avance suivie d'un grand et magnifique drapeau; ce sont ensuite les instruments de musique et le tambour, deux étendards hawaïens qui flottent au milieu de deux associations d'indigènes, puis deux longues files de femmes chrétiennes. Les hommes occupaient le second rang, et précédaient immédiatement le chœur des musiciens. Ceux-ci étaient toujours dirigés par mon bon *Petero* (Pierre) aveugle, qu'un homme robuste conduisait en le protégeant avec son parasol contre les ardeurs du soleil La troupe angélique, les thuriféraires et les fleuristes formaient l'avant-garde du Roi des rois; quatre flambeaux champêtres, ornés de fleurs et de verdure, faisaient escorte auprès du dais, et un reposoir portatif décoré avec grâce ajoutait encore à la beauté de ce religieux cortège. En arrivant à la résidence du surintendant, le reposoir fut placé sous la véranda, et j'exposai le Saint-Sacrement. Les chants se prolongèrent assez pour nous permettre de faire une longue et dévote adoration, et de reposer en même temps sur le beau et frais gazon nos pieds et nos jambes malades, que la longueur du chemin avait encore fatigués. La bénédiction

terminée, on retourna à l'église dans le même ordre.

« Après la cérémonie religieuse, un bon et joyeux repas, préparé dès la veille, fut servi à tous les chrétiens réunis autour d'une même table.

« Vous voyez ainsi, que le Seigneur nous permet quelquefois de cueillir une bien belle rose au milieu de cruelles épines [1]. »

Heureux le prêtre, heureux le peuple qui, du milieu de leurs épreuves, tournent ainsi les yeux vers le Dieu du tabernacle, et répondent à l'appel de Celui qui a dit : « *Venez à moi, vous tous qui êtes dans la peine et dans l'affliction* [2]. »

IV. L'évêque à Molokai.

LE Vicaire Apostolique portait un si vif intérêt aux chrétiens lépreux qu'il saisit la première occasion favorable pour aller administrer, à ceux des néophytes qui ne l'avaient pas encore reçu, le sacrement qui donne avec le Saint-Esprit la force de confesser la foi et d'en remplir les devoirs.

Un témoin oculaire va nous raconter cette visite :

« Le 8 juin 1875, Mgr le Vicaire Apostolique et moi, nous quittions le Père André et nous nous embarquions pour la léproserie. Nous arrivâmes dans l'après-midi. Notre embarcation avait été

1. L'*Emmanuel*, XXIVe année, février 1887.
2. Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis. *Matth.* XI, 28.

aperçue, et en abordant nous trouvâmes des chevaux envoyés par le Père Damien et par le principal agent du gouvernement à la léproserie. Cet agent, lépreux lui-même, est un ancien journaliste. Il est aujourd'hui catholique.

« Le soir, nos chrétiens se réunirent en grand nombre dans l'église Sainte-Philomène, actuellement trop petite, et il me fut donné de leur adresser la parole; ce que j'ai eu le bonheur de faire plusieurs fois dans le court espace de temps que nous sommes restés à Kalawao. Qu'il est déchirant de voir dans cette vaste prison formée par la nature, huit cents pauvres êtres humains mutilés par un mal horrible, et privés de tout espoir de guérison! Tous les lépreux ne sont pas atteints au même degré. Quelques-uns ont le visage, particulièrement le nez et les oreilles, couvert de tubercules ou excroissances irrégulières. D'autres ont perdu en partie les doigts des pieds et des mains, et sont couverts de plaies, tandis que tels et tels n'ont encore que quelques doigts recourbés ou la figure légèrement tachetée de plaques dartreuses. Un grand nombre de ces malades sont retenus à l'hôpital et ne peuvent se rendre à l'église ; mais le zèle du Père Damien y supplée par des visites et par des instructions. En prenant des précautions contre le froid et l'humidité, les lépreux peuvent vivre dix, quinze, vingt ans. Il en meurt en moyenne un par jour.

Le mercredi 9 juin, il y eut grand'messe ; ce

fut Mgr Maigret qui officia. Je ne puis dire combien j'étais ému en entendant chanter les lépreux. Ils ont très bien exécuté une messe de Mozart.

« Ce jour-là il y eut quelques confirmations ; mais la confirmation générale se fit le lendemain. Beaucoup d'anciens catholiques avaient été confirmés dans leurs districts respectifs ; cependant j'ai compté cent trente-cinq confirmands. Je me suis estimé heureux d'être admis à entendre les confessions de ces intéressants chrétiens, pour aider un peu leur infatigable pasteur, et heureux aussi d'essuyer le saint chrême de ces fronts où notre vénérable évêque trouvait difficilement une partie saine pour faire l'onction sacrée.

« Vous parlerai-je d'une sérénade qui nous a été donnée, le jeudi soir, au clair de la lune ? Après souper, nous sortons pour prendre le frais. Une centaine de lépreux nous attendaient avec deux immenses drapeaux, quatre tambours et une douzaine d'instruments de musique. Des musiciens, dont les mains n'ont plus que deux ou trois doigts et dont les lèvres sont toutes gonflées par les excroissances de la lèpre, exécutent avec succès les morceaux les plus variés et nous intéressent pendant deux grandes heures.

« Je demandai à plusieurs d'entre eux s'ils regrettaient le lieu de leur naissance : « Non, me dirent-ils, car ici le gouvernement s'occupe de nous plus que nos parents n'auraient fait. Nous sommes très contents de l'économe de la

léproserie, et surtout de notre pasteur. Il nous comble de soins, il bâtit lui-même nos maisons. Quand quelqu'un de nous est bien malade, il lui donne du thé, du biscuit, du sucre; aux plus pauvres il donne des habits. Il ne fait même pas de distinction entre protestants et catholiques. Quelle différence avec le ministre protestant, qui est venu une fois en passant, nous voir par curiosité, sans s'approcher de nous. A cela nous discernons le pasteur, prêt à donner sa vie pour ses brebis, du mercenaire qui voyage pour de l'honneur ou pour de l'argent. »

« Le vendredi matin, 11 juin, nous quittions Kalawao. Je n'oublierai jamais cette procession de deux cents lépreux nous accompagnant, pendant plus d'un mille, au son des tambours et des instruments, deux drapeaux en tête. Je n'oublierai jamais les paroles d'adieu de notre vénérable Vicaire Apostolique à cette multitude prosternée pour recevoir sa bénédiction. J'aurais voulu moi aussi dire quelques mots; mais j'étais trop ému. Les larmes coulaient de mes yeux ; elles étaient douces, car nous admirions les voies miséricordieuses de Dieu qui a frappé son peuple pour répandre sur lui plus de grâces, et pour lui ménager des moyens plus abondants de salut.

« De l'embarcation où nous étions montés, Mgr Maigret bénit une dernière fois, en pleurant, cette multitude agenouillée sur la plage (1).»

1. Lettre du Père Aubert, 21 juin 1875. *Annales des Sacrés-Cœurs*, t. III, p. 58.

V. Retraites.

LE Père Damien avait recueilli, on s'en souvient, de précieux avantages d'une mission, il ne pouvait manquer de procurer une pareille grâce à ses chers lépreux. Plusieurs confrères se mirent à sa disposition avec empressement. C'est ainsi que les RR. PP. André, Rupert, Grégoire et Aubert évangélisèrent tour à tour ces infortunés. Quelques traits montreront la bonne volonté de ce peuple et attesteront ses progrès dans le bien.

« Nous voici au milieu des exercices de la retraite ; ils se font à Kalawao. Chaque jour, matin et soir, pendant une semaine, nos chrétiens les moins invalides s'empressent de venir à la chapelle pour y assister au saint sacrifice de la messe, entendre les instructions, faire le chemin de la croix, se confesser, adorer le Saint-Sacrement, adresser de nombreuses invocations au Sacré-Cœur de JÉSUS, réciter le chapelet et se mettre d'une manière spéciale sous la protection de l'Immaculée Vierge Marie.

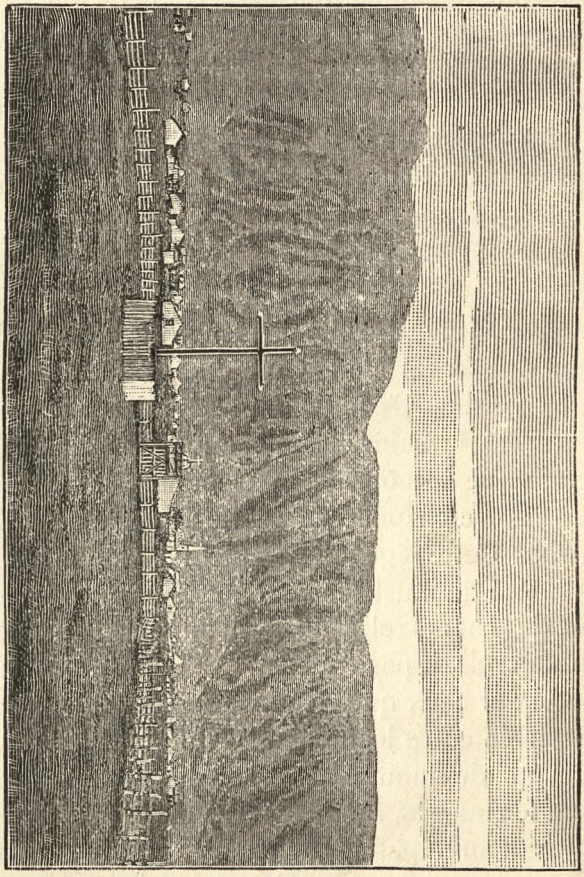
« Un mot seulement de la clôture : elle a été ce que me donnait le droit d'attendre la ferveur que j'avais remarquée durant le cours de la retraite. Comment vous dire ce que j'ai éprouvé en distribuant la sainte Eucharistie ? Lorsque je prononçais pour chacun des communiants la formule sacramentelle : *Corpus Domini nostri*, etc.; me trouvant alors plus près de ces infor-

tunés, j'étais plus vivement ému de leur pitoyable état, et j'avais beaucoup de peine à retenir mes larmes. Ah ! du fond de mon cœur, je demandais ardemment pour eux tous cette vie, cette joie, cette gloire éternelle qui doit récompenser les souffrances endurées chrétiennement ici-bas, et dont notre aimable Rédempteur a déposé le gage dans la participation à son corps sacré.

« Bien que les principaux exercices de la mission se fissent au chef-lieu, nous n'avons pas laissé, le Père Damien et moi, d'aller presque chaque jour, l'un ou l'autre, à la chapelle de Kalaupapa, située à deux milles environ de notre résidence. Nos chrétiens y ont rivalisé de zèle avec leurs voisins. C'est le Père Damien qui leur a distribué la sainte Communion, un dimanche, tandis que de mon côté je célébrais la grand'messe dans notre chapelle de Sainte-Philomène à Kalawao. Cette église était pleine ; et un chœur composé de musiciens et de musiciennes exécutait des chants religieux avec une harmonie dont on ne croirait pas capables ces pauvres lépreux.

« Pour ceux qui vivent sur cette terre ingrate resserrée entre les flots de l'Océan et les flancs abrupts de montagnes dont la cime se perd dans les nuages, ils ne peuvent vivre sans penser souvent au trépas. Tout leur en rappelle le souvenir, il ne se passe point de semaine que la cloche n'annonce un nouveau décès. Les fidèles se réunissent autour du cercueil, ils prient, et vont conduire à sa dernière demeure un parent

ou un ami. L'on compte actuellement dans le cimetière catholique un nombre considérable de tombes rangées autour du signe de notre



Vue du cimetière catholique de la léproserie.

rédemption. Le cimetière protestant en a moins ; c'est que, par les soins du missionnaire, par le concours de quelques fidèles pieux et zélés, et surtout par l'effet de la grâce divine, beaucoup de

nos frères égarés sont entrés dans le bercail de la vraie Église avant d'aller comparaître devant le tribunal du souverain juge. Ainsi les plaies qui ont fait mourir les corps ont procuré aux âmes une vie qui ne finira jamais (1). »

« J'ai passé dix-sept jours au milieu des lépreux, écrit le Père Aubert, et, pendant ce temps-là, j'ai donné deux ou trois instructions chaque jour. Je renonce à vous exprimer ce qu'on éprouve en présence d'un pareil auditoire. Le Père Damien m'a dit que les RR. PP. Grégoire, André et Rupert éclataient en sanglots lorsqu'ils adressaient la parole à ces pauvres gens. Pour moi, chaque fois que je leur ai fait une allocution, je n'ai pu comprimer mes larmes qu'au moyen des plus grands efforts.

« Afin de faciliter l'assistance à ces instructions pour nos malades, dont plusieurs ont peine à marcher, nous avions établi quatre points de réunion. Le premier était à la chapelle de Sainte-Philomène : l'instruction s'y faisait à l'issue de la messe ; le second était une plaine située dans un village assez populeux de Kalawao. Avant l'arrivée du prêtre catholique, cet endroit se nommait le village des fous, parce que c'est là que se faisaient les danses ; on l'appelle maintenant Ninive, en mémoire de la conversion des habitants. Le troisième lieu était une vaste salle de l'hôpital : il y avait bien là quelques protestants ; mais loin de témoigner aucune répugnance à

1. Lettre du Père Grégoire, 8 septembre 1876.

écouter nos instructions, ils venaient même des salles voisines pour entendre la parole de Dieu. Enfin la quatrième station était la chapelle de Kalaupapa, située à deux milles environ de celle de Sainte-Philomène. Ces dernières assemblées avaient cela de particulier qu'on y voyait un ministre calviniste avec ses diacres, et un soi-disant évêque mormon accompagné de ses ministres et de ses prosélytes.

« Je donnai à mes adversaires la permission de me proposer leurs objections, et le résultat de cette polémique fut de faire tomber bien des préjugés dont se laissaient prévenir nos frères égarés ; plusieurs d'entre eux ont témoigné le désir de se faire catholiques ; nous avons même pu administrer onze baptêmes durant ces jours-là.

« Le dernier dimanche, il y eut foule de tous côtés. Après la grand'messe célébrée à Kalawao, pendant laquelle j'avais prêché durant une heure, je me suis rendu dans la soirée à Kalaupapa, environné d'une cavalcade de trente chevaux. Là, je trouvai la chapelle tellement remplie de calvinistes et de mormons, que nos chrétiens ont dû rester dehors, ce à quoi ils ont consenti de bonne grâce, en vue du bien spirituel qu'ils espéraient procurer aux protestants par cet acte de complaisance. L'assemblée était tellement nombreuse que, sur les marches de l'autel, j'avais tout juste l'espace où poser mes pieds (1). »

1. Lettre du Père Aubert, 3 mars 1878, *Annales des Sacrés-Cœurs*, t. IV, p. 266.

Cette journée apporta sans doute au dévoué prédicateur de grandes fatigues, mais son cœur y goûta de bien douces joies.

Il est temps de clore cet exposé et de présenter le tableau des fruits que produisirent de si grands et de si louables efforts.

On se souvient de l'état dans lequel l'apôtre des lépreux avait trouvé la colonie de Molokai, et l'on aura remarqué le nom nouveau que ces infortunés donnaient eux-mêmes à l'endroit où se faisaient autrefois les danses. La chapelle de Sainte-Philomène avait dû être agrandie, et les lieux de réunion multipliés. Il y avait de fréquents baptêmes d'adultes. Quoique dans le principe les catholiques fussent les moins nombreux, on constatait, quelques années après, que leur cimetière était le plus peuplé.

C'est ce qui permettait au zélé pasteur d'écrire le 4 février 1879 :

« La plupart des malades arrivent ici non catholiques, et ils meurent dans le sein de l'Église. On commence donc à connaître l'arbre à ses fruits : le protestantisme ne s'occupe guère du bien spirituel des lépreux. Aussi presque tous les mourants demandent au prêtre catholique de les aider à se préparer au grand passage. J'ai administré le baptême *in periculo mortis* à bon nombre de chefs calvinistes (1). »

Quelques détails feront constater et, pour ainsi dire, toucher du doigt la plénitude de vie catho-

1. Lettre du 4 février 1879.

lique communiquée aux lépreux de Molokai.

Voici d'abord « deux associations l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes, dont le but principal est de visiter et d'aider les malades. Je me promets de leur zèle et de leur dévouement un grand bien pour la chrétienté (1) », conclut le Père Damien.

Il écrit plus tard : « Nous avons établi l'adoration perpétuelle dans les deux églises de la léproserie. S'il est assez difficile de maintenir les heures bien régulières, parce que les infirmités des membres de l'adoration les empêchent parfois de venir faire leur demi-heure dans l'église, je suis souvent très édifié de les voir, au temps fixé, en adoration sur leur couche de douleur (2). »

Ce fait est confirmé par le Père Aubert :

« En entrant dans la chapelle je fus témoin, dit-il, d'un spectacle bien édifiant ; je vis des adorateurs prosternés devant le Saint-Sacrement. Ce n'était point une cérémonie extraordinaire, mais un exercice quotidien ; en effet, tous les jours, nos bons chrétiens de Molokai vont chercher le soulagement de leurs peines auprès du divin consolateur de tous ceux qui souffrent ; ils font plus encore, car ils s'offrent comme victimes, pour réparer les outrages que reçoivent les divins Cœurs de la part d'enfants ingrats auxquels ont été prodigués les bienfaits de la civilisation chrétienne (3). »

1. Lettre du 24 avril 1877. — 2. Lettre du 4 février 1879. — 3. Lettre du 3 mars 1878.

Enfin le mois de Marie était célébré avec dévotion par les hommes eux-mêmes, et il produisait de grands fruits ; également les autres exercices de piété étaient en honneur à Molokai.

« Le mois de mai a été des plus satisfaisants, écrit à son tour le Père André. Un très grand nombre de nos chrétiens ont reçu le scapulaire, et tous portaient le chapelet au cou ; plusieurs ont jeûné le mercredi et le vendredi. Quelques retardataires qui n'étaient pas venus à Pâques, se sont approchés dernièrement du sacrement de pénitence. Il y a eu de nouveaux catéchumènes, et d'anciens apostats sont rentrés dans le bercail. Tous les jours il y avait des confessions et souvent des communions. Les hommes aussi bien que les femmes venaient apporter de belles fleurs à l'autel de la sainte Vierge ; et nos pauvres lépreux n'avaient point de plus douce consolation que de parcourir les stations du Chemin de la Croix (1). »

VI. Travaux matériels.

L'EXERCICE du saint ministère est sans doute, dans la vie d'un missionnaire, le côté principal et dominant ; cependant la figure du Père Damien ne serait qu'imparfaitement dessinée, si l'on ne parlait point ici de ses travaux matériels d'abord, et de ses aumônes ensuite.

On lit dans le rapport cité plus haut (2) : « A cette

1. Lettre du Père André, 15 juin 1874.
2. Au commencement de ce Chapitre V.

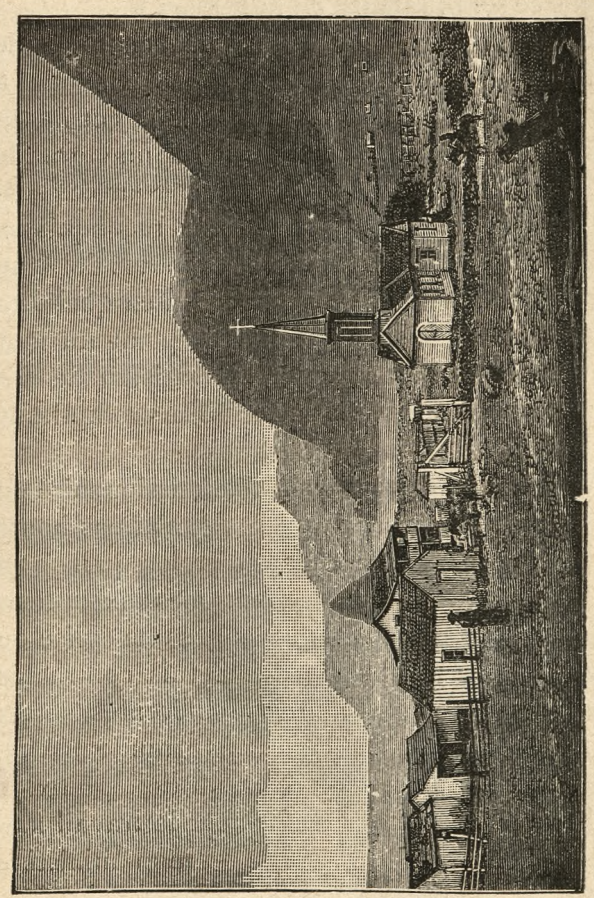
époque, on comptait seulement quatre-vingts lépreux à l'hôpital ; les autres s'étaient établis plus loin dans la vallée.

« Pour construire leurs habitations, ils avaient abattu de vieux pandanus ou *puuhala*, plusieurs n'avaient que des branches de l'arbre à ricin. Ces frêles constructions n'étaient couvertes que de feuilles de *ki* et de canne à sucre ; les meilleures, de feuilles de *pili*. Pendant plusieurs semaines, je m'abritai moi-même sous un pandanus. Il a été conservé et on le voit encore aujourd'hui dans le cimetière. »

Après l'apôtre saint Paul, dont ils continuent le ministère, les missionnaires ne craignent pas de travailler de leurs mains, sinon pour assurer leur subsistance, du moins afin de n'être pas à charge à leurs néophytes, et afin de leur donner l'exemple.

Dans le Vicariat apostolique de Sandwich, Mgr Maigret était le premier à payer de sa personne. C'est lui que l'illustre auteur de *Rome pendant le Concile* avait en vue, quand il traçait des Vicaires Apostoliques le portrait suivant : « La dignité épiscopale ne les empêche pas de travailler. Il en est que nous voyons entrer au Concile, revêtus de la chape d'or et de la mitre, qui ont travaillé et travailleront comme maçons, comme charpentiers, comme jardiniers, qui font leur cuisine et celle de leurs frères, qui recousent leurs habits et leurs chaussures et qui n'auront un toit pour eux qu'après avoir bâti leur église.. »

Le Père Damien, simple missionnaire, ne tenait pas une conduite autre que son évêque. La perspective de passer les nuits en plein air, qui n'a-



KALAWAO. — Église et maison du Père Damien.

vait d'ailleurs pour lui rien d'insolite, ne l'arrêta point, lorsqu'il descendit à Kalawao avec le dessein de se fixer à la léproserie. Au reste, on

s'empressa de lui envoyer des matériaux pour bâtir un presbytère, et il annonçait lui-même, le 27 mai 1873, qu'il allait se « mettre à l'ouvrage et que ce serait l'affaire de huit jours ».

Bientôt, il lui fallut agrandir la chapelle de Sainte-Philomène à Kalawao, en bâtir une à Kalaupapa ; ce ne fut qu'un jeu pour cet infatigable missionnaire, qui joignait à une grande activité, une aptitude remarquable pour ces sortes de travaux. Puis, lorsqu'il eut reconquis sa liberté et qu'il put rayonner dans toute l'île, il ne bâtit pas moins de quatre chapelles en quelques années. Un ancien missionnaire, point du tout enthousiaste, se déclarait très satisfait de ces constructions, eu égard surtout à la promptitude de l'exécution.

Voici en quels termes le zélé missionnaire en parle lui-même à ses parents: « Je n'ai pas honte de faire le maçon et le charpentier, lorsqu'il s'agit de la gloire de Dieu. Pendant mes dix années de mission, j'ai bâti chaque année une église ou une chapelle. L'habitude que j'avais contractée à la maison de m'appliquer à différentes sortes de travaux, m'est ici d'une très grande utilité. Toutefois, dans un établissement de lépreux, je n'ai pas beaucoup de temps pour le travail manuel, parce que les devoirs de mon ministère sont fort nombreux (1). »

Cependant, il se prêtait de bonne grâce à ces travaux par un sentiment de compassion d'abord,

1. Lettre du 8 décembre 1874.

et aussi par nécessité, comme on va le voir. En effet un fâcheux accident vint aggraver encore la situation des infortunés Canaques dont les cases étaient vraiment tout à fait misérables. Le Père écrit à ce sujet : « L'administration fait tout ce qu'elle peut pour nourrir et pour vêtir les malades. Les logements seuls laissent à désirer.

« Un vent du sud vient de renverser la moitié de leurs chétives cabanes. Et d'ailleurs, leurs logements sont, pour la plupart, on ne peut plus misérables. Aussi mes pauvres gens me demandent-ils continuellement de les aider à construire une petite maison en bois.

« Le gouvernement fournit la charpente ;

« La mission donne la toiture ;

« Si, de leur côté, ils trouvent de quoi acheter quelques centaines de pieds de planches, je leur prête mes bras pendant quelques jours et les voilà logés (1). »

Un autre motif mettait encore fréquemment la scie et le rabot dans les mains du prêtre. Plusieurs des lépreux, auxquels il avait prodigué ses soins et les consolations de son ministère, ne laissaient, à leur mort, aucune ressource. L'administration n'ayant sans doute pas de crédit affecté à la sépulture des indigents, on se contentait de les envelopper dans une couverture et de les déposer ainsi dans la tombe (2).

1. Lettre du 17 décembre 1874.

2. Le gouvernement a pris maintenant des mesures qui permettent à l'administration de la léproserie, de fournir des cercueils à ceux qui n'en ont pas et de faire creuser leur tombe.

Ce procédé sommaire, qui révolte notre délicatesse, affectait péniblement le Père Damien. Peut-être n'était-il pas étranger non plus à la répugnance que manifestaient plusieurs malades de se laisser conduire à l'hôpital, dont les vastes salles étaient presque désertes. C'est afin de parer à cet inconvénient, que le dévoué missionnaire faisait lui-même le cercueil, en pareil cas. Souvent même, il lui est arrivé de creuser la tombe. Ainsi marchait-il sur les traces de Tobie, et comme ce saint homme il attirait sur lui par cette bonne œuvre d'abondantes bénédictions. Quoiqu'il soit difficile de dire exactement à combien de misérables le prêtre du Seigneur a rendu de tels services, le calcul de M. Conrardy, qui en porte le chiffre de quinze à dix-huit cents, ne semble pas exagéré.

Aujourd'hui, grâce au zèle du Père Damien, la cérémonie des inhumations à la léproserie a pris un tout autre caractère. Qu'on en juge par le récit d'un missionnaire à la date du 1er décembre 1888 :

« J'avais aperçu de différents côtés, en descendant à Kalawao, des drapeaux hissés au sommet de grands mâts. Lorsque j'en demandai la cause au Père Damien, il me répondit : — C'est un signal convenu pour prévenir nos associés de venir à un enterrement qui doit avoir lieu ce soir. — Satisfait de l'explication, je ne poussai pas plus loin la curiosité.

« Cependant, lorsque après dîner je me dispo-

sais à partir, le bon Père me dit d'un ton très affectueux : — Il faudrait rester ; vous verriez ce soir ce que vous n'avez jamais vu, et que vous n'aurez peut-être plus l'occasion de voir : une inhumation à Kalawao. — Mais mon départ était urgent, et l'heure avançait. Je fis semblant de me soucier peu d'assister à cette cérémonie. — Ah! reprit le Père en insistant, vous ignorez donc que c'est une de nos grandes solennités ? Restez, ajouta-t-il, qui n'a pas vu cela, n'a rien vu. — Le Père avait pris un air si sérieux et mis dans ses déclarations un ton si convaincu, que je me décidai à rester, ne fût-ce que pour ne pas le contrarier. Il m'invita gracieusement à présider la cérémonie ; mais je déclinai cet honneur. Seulement je me rendis à l'église, où je récitai mon bréviaire en attendant l'arrivée du convoi funèbre.

« Je priais ainsi devant le Saint-Sacrement, lorsque le bruit lointain d'une fanfare vint retentir à mes oreilles. Il y avait grosse caisse, tambours, flûtes et autres instruments, dont je distinguais parfaitement le son, à mesure que le cortège approchait.

« Bientôt l'église se remplit. Je fermai aussitôt mon bréviaire pour bien suivre la cérémonie et en observer les détails ; et, vers la fin, je descendis au bas de l'église pour embrasser d'un regard toute l'assistance. Je remarquai une longue file de femmes et de filles, vêtues de noir, et portant toutes une écharpe, les unes de couleur rouge, les autres de couleur blanche. Quand le

cortège se dirigea vers le cimetière, plusieurs tenaient en main un cordon du char funèbre. Les hommes suivaient, également en habits de deuil. Enfin venaient les musiciens qui paraissaient heureux de donner les meilleurs morceaux de leur répertoire.

« Pauvre Juliana, me dit le Père Damien, après la cérémonie, la voilà partie pour le ciel ! Elle était si bonne ! Et puis, elle a bien fait son purgatoire ici-bas. —

« Je demandai alors au Père pourquoi cette variété de couleurs que j'avais remarquée dans les écharpes des personnes présentes au convoi. — Nous avons ici, répondit-il, deux associations différentes ; et chacune veille à la bonne organisation des funérailles. Nos Canaques de la léproserie tiennent, comme vous le voyez, à procurer à leurs frères une sépulture convenable. Non seulement ils veulent de la décence ; mais encore une certaine pompe religieuse. Ce que vous avez vu se répète à tous les services que l'on célèbre pour les défunts. — »

Une autre œuvre, que nous appellerions volontiers l'œuvre de prédilection du Père Damien, en offrant un ample exercice à son zèle, le força d'entreprendre de très grands travaux ; ce fut la création des orphelinats. Sa piété bien connue devait l'intéresser vivement aux besoins spirituels de pauvres enfants condamnés à une mort précoce et séparés de leurs père et mère, protecteurs naturels de la faiblesse et du jeune

âge. Cependant, les intérêts généraux du ministère ne lui permettaient pas, malgré une prodigieuse activité, de tout entreprendre à la fois ; il fallait d'ailleurs des ressources et un personnel. Les ressources arrivèrent, grâce à la générosité des catholiques ; le Père Damien commença aussitôt à réunir autour de lui les pauvres orphelins lépreux.

Les jeunes filles paraissent avoir été les premières dans cet ordre de bienfaisance. Un missionnaire qui visita la léproserie au mois de février 1878, signale ainsi leur présence : « En approchant de la chapelle de Sainte-Philomène, j'entendis un chant qui me rappelait ceux des Israélites pleurant sur les rives du fleuve de Babylone, au souvenir de Sion. C'était une troupe de jeunes lépreuses, chantant, dans leur langue maternelle, un cantique dont voici la traduction :

« Quand me sera-t-il donné de voir enfin mon Dieu ? Combien de temps encore serai-je captive sur cette plage étrangère, où je n'ai en partage, jour et nuit, que les pleurs ? Quand sortirai-je de cette vallée de misère, où je n'ai d'autre pain que mes larmes ? Oh ! quand verrai-je mon bien-aimé Jésus dans la sainte Sion (1) ? »

« Depuis quelques années, écrit le Père Damien, j'ai un petit orphelinat composé de jeunes enfants lépreuses, dont une bonne veuve, non lépreuse, elle, et déjà avancée en âge, est la mère et la cuisinière. Bien que leurs maisons soient

1. Lettre du Père Aubert, du 3 mars 1878.

séparées de la mienne, notre cuisine se fait ensemble et nous partageons nos provisions. Nous recevons chacun sept livres de viande de bœuf par semaine et vingt-et-une livres d'un végétal appelé *Taro ;* avec cela nous nous croyons fort bien nourris.

« Nous avons aussi planté un grand champ de patates douces qui se conservent en terre, et nous sont une ressource, lorsque la provision ordinaire n'arrive pas au jour voulu... Je reçois de temps en temps des paquets d'habits pour les pauvres et pour mes enfants. C'est par l'entremise de la Mère Supérieure de nos sœurs, à Honolulu, que la charité publique vient souvent à mon secours.

« En revenant, avant-hier, d'une course dans l'île, où j'avais visité les chrétientés, je trouvai une de mes enfants mourante. Elle me supplia de lui apporter en toute hâte le Saint-Viatique. Et les prières de l'action de grâces à peine finies, elle rendit son âme au Dieu qu'elle venait de recevoir. Hier, j'ai fait moi-même son cercueil et creusé sa fosse (1). »

Les petits garçons recevaient aussi du Père Damien des soins assidus et dévoués. Toutefois, pendant un certain temps, ils restèrent sous la conduite d'un maître d'école catholique, parce que les protestants ne paraissaient guère alors s'occuper de leurs adeptes. Lorsqu'ils voulurent ensuite user de leur influence, et au nom du

1. Lettre du 31 janvier 1880.

« système de l'école obligatoire et athée, placer dans les classes des sectaires calvinistes », ce qui mettait en péril la foi religieuse des enfants, l'intrépide missionnaire fit les plus « courageux efforts pour réunir autour de lui un certain nombre de ces enfants (1) ». Des constructions nouvelles ou des agrandissements considérables étaient nécessaires ; il y pourvut en travaillant lui-même. On le voit par une note communiquée aux *Missions catholiques* ainsi conçue (2) : « Beaucoup d'enfants aussi nous sont arrivés. Le Père Damien en a rempli les maisons de son orphelinat ; et il s'occupe à en bâtir de nouvelles pour les futures éventualités. »

« Durant la semaine, écrit-il lui-même, je visite mes nombreux malades et je m'occupe de mes orphelins, tous lépreux. Il est plus ou moins rebutant à la nature d'être toujours entouré de ces malheureux enfants ; mais j'y trouve aussi ma consolation. Étant à présent un peu médecin, comme mon patron saint Damien, j'essaie, Dieu aidant, d'adoucir et de soulager leurs affreuses souffrances et de les conduire ainsi dans la voie du salut. Ils apprennent bien leur catéchisme, et ils assistent chaque matin à la messe et le soir au rosaire (3). »

« Une lettre récente dit que présentement l'asile des filles se trouve à Kalaupapa : des religieuses

1. *Missions catholiques*, n° du 11 mai 1883, p. 219.
2. *Missions catholiques*, n° du 14 décembre 1883, p. 594.
3. Lettre du 25 novembre 1885.

en ont pris la direction. L'orphelinat des garçons demeure à Kalawao. On y comptait plus de cent enfants à la mort du Père Damien (1). »

VII. Aumônes.

DÉLÉGUÉ et représentant du Vicaire Apostolique auprès des lépreux pour leurs intérêts spirituels, le Père Damien n'exerça jamais de fonctions gouvernementales, il n'eut même aucune attache officielle avec l'administration de la léproserie. Avant l'arrivée du missionnaire, un intendant général veillait à la subsistance des malades et présidait aux divers services de l'hôpital. Plus tard, un blanc, qui était lépreux, fut nommé gouverneur local. Le Père sut conserver et entretenir avec tous ces fonctionnaires des relations pleines de politesse d'une part, et de bienveillance de l'autre.

Le dévouement admirable du prêtre de JÉSUS-CHRIST et en outre la nature de ses rapports avec les malades lui acquirent un ascendant moral considérable auprès des lépreux; ils lui assurèrent en même temps une haute influence auprès du gouvernement, c'est incontestable. Il ne faut toutefois rien exagérer.

D'abord, l'esprit de la multitude, nettement caractérisé dans le rapport de 1874 cité plus haut, ne se modifia point d'un jour à l'autre ; ensuite, la sphère d'action de l'infatigable missionnaire

1. Lettre de Joseph Dutton, du 26 juillet 1889.

fut toujours limitée : ses efforts n'élevaient pas beaucoup au-dessus de la moitié ou des deux tiers le chiffre des catholiques, sur l'ensemble de la population lépreuse. La raison en est que les conversions au catholicisme se produisaient principalement parmi ceux qui arrivaient au dernier période de l'affreuse maladie. Ce résultat, très consolant assurément, n'empêchait pas que le vide, laissé par la mort des nouveaux convertis, ne fût bientôt comblé par l'arrivée de nouvelles recrues, fournies en grande majorité par les calvinistes, les mormons et les païens.

Cette remarque nous fournit une base d'appréciation, qu'il ne faut pas négliger, et elle se trouve confirmée par le fait suivant. « Malgré les bonnes dispositions des chrétiens de la léproserie, il ne faudrait pas croire que le démon n'ait rien à faire ici : il cherche à y reprendre son empire ; et pour cela il a essayé, le croirait-on ? d'introduire parmi ces disgraciés de la nature les danses lascives du paganisme. Déjà un autel était érigé ; un sacrifice allait s'offrir à la divinité que vénèrent les danseurs idolâtres. Il a fallu la vigilance du Père Damien et l'énergie de notre digne gouverneur pour arrêter cette manifestation scandaleuse. L'ennemi de tout bien retient encore dans ses filets plusieurs victimes des voluptés coupables. Nous ne cessons de prier pour ces aveugles volontaires ; et nous espérons que l'augmentation de leurs plaies corporelles finira par leur faire ouvrir les yeux de l'âme, et les mettra

ILES SANDWICH. — **Temples et idoles.**

ainsi, comme tant d'autres, dans les voies du salut.

« Outre ces païens, il y a aussi, à Molokai, des calvinistes et des mormons ; mais ni les uns ni les autres n'ont à leur tête de ministres blancs. Aucun de ces faux apôtres n'est venu s'établir dans cette affreuse solitude, habitée par une population qui n'offre aux regards que les symptômes d'une mort lente et cruelle (1). »

D'un autre côté, le gouvernement ou la commission de santé ont plus d'une fois accueilli avec une déférence, dont il faut savoir leur tenir compte, les observations ou les demandes de l'apôtre des lépreux. Il est évident néanmoins, que la divergence des avis ou le manque de ressources budgétaires ont souvent retardé, sinon empêché, la réalisation de vœux qui, bien que légitimes à certains égards, se trouvaient en fait irréalisables.

« Le gouvernement Hawaïen, écrit le missionnaire, continue de faire ramasser et d'expédier ici de nouveaux lépreux, au fur et à mesure qu'on les découvre et que *les ressources le permettent.* Le crédit de soixante-cinq mille piastres, affecté à l'entretien des lépreux pour deux années, serait insuffisant, si l'on voulait recueillir tous ceux qui se trouvent dans les différentes îles de l'archipel. On maintient au chiffre de sept à huit cents le nombre des exilés à Molokai, faute de ressources pour aller plus haut. Depuis mon arrivée ici,

1. Lettre du Père Grégoire, du 8 septembre 1876.

nous en enterrons de cent cinquante à deux cents par an, et le chiffre des vivants a toujours dépassé sept cents (1). »

A ces difficultés, dont chacun comprend la valeur, il convient d'ajouter une autre remarque. Les rapports intimes et constants de l'apôtre avec ses chers lépreux, surtout les fréquentes visites qu'il faisait aux plus malades, lui avaient révélé bien des fois des besoins dont l'administration la plus intelligente ne peut avoir le souci ou auxquels elle ne saurait porter remède. Le rédacteur des *Annales des Sacrés-Cœurs* avait donc bien raison d'écrire à ce propos : « Nous croyons qu'il y a là un ample exercice à la charité privée (2). »

Ainsi l'avaient compris les habitants d'Honolulu qui, au premier appel du zélé missionnaire, lui procurèrent les ressources suffisantes « pour habiller plus de trois cents de ces malheureux (3) ». Ainsi l'avaient compris les religieuses des Sacrés-Cœurs qui, par elles-mêmes ou avec le concours de dames charitables, lui envoyaient abondamment ces mille douceurs si utiles et si agréables aux malades. Ainsi le comprirent également tant de généreux chrétiens d'Europe, dont les divers bulletins des *Missions catholiques*, notamment ceux de Lyon et de Fribourg, ont relaté les riches aumônes.

Les États-Unis d'Amérique méritent cepen-

1. Lettre du 31 janvier 1880. — 2. *Annales*, t. II, page 502. 3. Lettre d'août 1873.

dant une mention spéciale. A cet égard, l'auteur n'a pas à craindre de blesser la modestie du vénérable Mgr Gross, archevêque d'Orégon, puisque le bon Prélat s'est appelé lui-même L'HOMME D'AFFAIRE DES LÉPREUX (1), par la raison qu'il centralisait les dons venus de toutes les parties des États-Unis, à l'adresse du Père Damien. Il lui a même envoyé un de ses prêtres, Monsieur Conrardy.

On ne peut qu'applaudir, après ce digne évêque, à la magnanime générosité d'une pauvre ouvrière irlandaise de l'État de Massachusetts, lui donnant jusqu'à ses menues épargnes ; vrai denier de la veuve, il n'aura pas été moins favorablement accueilli par Notre-Seigneur.

L'Angleterre enfin s'éprit d'une respectueuse et enthousiaste admiration pour l'œuvre du Père Damien, et elle sut être généreuse. Un homme de cœur, le Révérend Monsieur Chapman, recteur anglican dans un quartier pauvre de Londres, prit l'initiative d'une souscription destinée à honorer le grand dévouement de l'apôtre des lépreux, en favorisant les entreprises de son zèle. Cet appel fut entendu ; et l'on vit un grand nombre de protestants apporter de riches aumônes pour venir en aide à un prêtre catholique.

L'honorable M. Chapman se fit une joie d'envoyer à l'humble missionnaire pour le soulagement des lépreux, les offrandes par lui recueillies. Il y eut à cette occasion de part et d'autre un

1. *Church News*, du 23 juin 1889.

échange de lettres fort belles et très touchantes. Qu'il nous suffise de citer, en nous les appropriant, les paroles que le Père Damien adressait à son dévoué et généreux correspondant : « Permettez-moi de prier Dieu pour vous et pour les vôtres afin qu'ayant tous une même foi, et que devenus les enfants de la véritable Église apostolique, nous soyons un en JÉSUS-CHRIST pour arriver un jour à la possession du bonheur éternel (1) ! »

Personne assurément ne s'étonnera du large concours de la charité privée dans l'œuvre si belle et si intéressante des lépreux. Le fait est notoire : mais il ne porte aucune atteinte à la réputation de zèle et de sollicitude que le gouvernement Hawaïen s'est acquise. Est-ce que Louis XIV a jamais pris ombrage des secours que les Dames de charité prodiguaient aux malades de l'Hôtel-Dieu, sous l'inspiration et la conduite de saint Vincent de Paul (2) ?

Toujours est-il que les missionnaires n'ont pas manqué de rendre justice à chacun. Qu'on entende, par exemple, le Père Grégoire dans sa lettre déjà citée (3) :

« Depuis dix ans que la léproserie existe, elle a reçu quinze cent soixante-dix malades. Neuf cent cinq sont morts. Le 7 août dernier, le nombre des survivants allait bientôt être augmenté

1. Lettre du 26 août 1886.

2. Voir *Saint Vincent-de-Paul*, par l'abbé MAYNARD, t. III, p. 309, édition in-8° de 1860. — 3. Lettre du 8 septembre 1876.

par un débarquement de nouvelles victimes, recueillies de toutes les îles de notre archipel. Ces chiffres m'ont été fournis par M. le gouverneur de Molokai qui régit cette population infortunée avec une force et une douceur au-dessus de tout éloge. Il se montre en cela le digne représentant du gouvernement Hawaïen, lequel consacre, chaque année, une somme convenable au soulagement d'une partie si intéressante du peuple qui lui est soumis.

« Le Père Damien, de son côté, en travaillant au salut des âmes, ne néglige pas le soin des corps ; sa main est souvent plongée dans les barils de sucre, les caisses de biscuit, les dépôts de vêtements, etc. Et ce qu'il en retire est distribué aux plus nécessiteux *sans distinction de culte.* Je dois dire que ces objets sont fournis, en grande partie, par nos Sœurs des Sacrés-Cœurs, résidant à Honolulu ; il y a aussi d'autres personnes charitables qui se plaisent à soulager ces membres souffrants de JÉSUS-CHRIST. »

En résumé : dans l'ordre spirituel, visite assidue des malades, solennité des offices de l'église, pompe des fêtes religieuses, retraites et fréquentes prédications ; dans l'ordre temporel, chapelles bâties, églises agrandies, maisonnettes construites, orphelinats créés, aumônes distribuées aux plus nécessiteux ; voilà le tableau abrégé des œuvres du Père Damien à Molokai. Cinq mille malades, d'après les supputations les plus modérées, ont successivement reçu les en-

couragements de son zèle et les soins de son ministère (1).

Mais il est nécessaire de revenir sur des faits dignes d'une mention spéciale, que la marche du récit nous a contraint de passer sous silence. Ce sera l'objet du chapitre suivant.

CHAPITRE SIXIEME.

Dernières années.

LES distinctions honorifiques ne sont pas l'affaire des religieux, et elles ne leur sont utiles qu'à la condition d'en faire peu de cas et de les rapporter à l'avantage et à l'honneur de la religion. Comme c'est le point de vue où se sont placés et le gouvernement Hawaïen et la presse du pays en ce qui concerne le Père Damien, nous les laisserons parler.

« Le 15 septembre dernier, écrit le *Moniteur du commerce de Hawaii*, à la date du 24 septembre 1881, Son Altesse Royale la princesse ré-

1. Faut-il attribuer à l'apôtre des lépreux la qualité de médecin ? Quelques expressions de sa correspondance pourraient le faire croire. Mais il convient de ne pas les prendre à la rigueur. Pendant les premières années de son séjour à la léproserie et avant l'arrivée d'un médecin envoyé par le gouvernement Hawaïen, le missionnaire se trouvait souvent obligé d'indiquer quelques remèdes aux pauvres malades ou de leur prodiguer des soins indispensables. C'était là remplir les fonctions d'infirmier plutôt que l'office de médecin.

gente, accompagnée de sa sœur Likelike, de l'honorable J. M. Kapena et de plusieurs autres personnes, descendait du steamer *Lehua* à Kalaupapa, débarcadère de l'établissement des lépreux.

« Presque tous les malades de la léproserie, au nombre de près de huit cents, étaient sur le rivage. Plusieurs d'entre eux, soixante-quinze environ, revêtus de grossiers uniformes, marchaient en rang comme des soldats et formaient une sorte d'escorte d'honneur. On avait établi un quai provisoire et construit un peu plus loin, pour la réception, une vaste tente en forme de case. Le chemin qui y conduisait, à partir du débarcadère, était couvert de gazon et de fleurs. De distance en distance s'élevaient des arcs de triomphe, avec de gracieuses légendes. On s'étonnait qu'on eût pu faire tant de choses, en pensant au triste état de tous ces malheureux, et au peu de temps dont ils avaient pu disposer ; car ils n'avaient été prévenus de la visite projetée que deux jours à l'avance. Mais tout cela était exécuté sous la direction du Père Damien et du surintendant M. Meyer.

« Les lépreux essayèrent d'abord d'égayer Son Altesse par leurs ovations, la saluant du nom de princesse Mère. Mais bientôt un nuage de tristesse se répandit sur tous ces visages défigurés. La princesse régente, à la vue des ravages causés par cette terrible maladie sur des personnes qu'elle connaissait personnellement pour la plu-

part, était visiblement émue. De grosses larmes s'échappaient de ses yeux. Elle voulut parler ; mais de ses lèvres tremblantes d'émotion il ne put sortir aucun son. Elle fit donc signe à l'honorable J. M. Kapena de parler pour elle à ces pauvres malheureux.

« Après avoir visité en détail tout l'établissement, la princesse régente partit le soir pour retourner à Honolulu. »

... « La visite de la régente aux lépreux de Molokai, écrit encore le même journal, est l'épisode le plus touchant de son excursion dans les îles de l'archipel. Environ huit cents malades, jugés incurables, sont renfermés dans cet établissement. Quoique la scène de Kalaupapa soit un point noir dans l'histoire du pays, toutefois il est en quelque sorte illuminé par l'affection que la famille royale porte à ceux qui souffrent sans espérance, et cependant sans murmures.

« Il devrait l'être encore par les soins assidus et éclairés du gouvernement, qui doit comprendre qu'il n'y a pas de plus grand intérêt pour lui, ni d'obligation plus pressante que de pourvoir abondamment aux besoins des lépreux, et de faire surtout de continuels efforts pour parvenir à les guérir, ou du moins à les soulager.

« Mais cette lamentable histoire des lépreux, cette page si sombre des annales de Hawaii, est illustrée surtout par le dévouement et les sacrifices d'un homme de bien. Ce jeune prêtre, le Père Damien, qui a consacré sa vie aux lépreux,

est une gloire pour Hawaii. Il fait revivre le saint héroïsme des arènes sanglantes de l'antiquité : il fait même quelque chose de plus. Ne

Monseigneur HERMANN.

serait-ce pas, en effet, une faveur insigne d'être jeté en pâture à une bête féroce, plutôt que d'être condamné à vivre dans l'atmosphère empoi-

sonnée d'une léproserie ? Et Damien, Damien le soldat du Christ, a vécu plusieurs années parmi les bannis de Molokai ! Constamment, il est au milieu de ces malades, séparés du reste des hommes comme des pestiférés que les gens en santé n'osent pas même approcher ou toucher ; il s'est dévoué à leur service, il panse leurs ulcères, il les excite à mettre leur confiance dans le divin Maître et à espérer une meilleure vie. Enfin au moment de la mort il les ensevelit de ses propres mains avant de les conduire à leur dernière demeure. Un tel amour pour les malheureux ne peut être inspiré que par l'amour de Dieu ; et Dieu seul peut le récompenser dignement. Toutefois, un gouvernement s'honore et glorifie le pays, lorsqu'il témoigne à cet homme sa reconnaissance, comme l'a fait, si à propos et si heureusement, Son Altesse Royale la princesse régente, en conférant au saint prêtre l'ordre de Kalakaua. Honneur donc au noble cœur de la princesse, qui a fait un si sage et si digne usage de son pouvoir pour reconnaître un pareil dévouement ! »

Il faut savoir que, dans l'audience accordée à Mgr Hermann, évêque titulaire d'Olba, à l'occasion de son entrée en fonctions, Son Altesse Royale lui avait remis pour le Père Damien le diplôme et la décoration de commandeur de l'Ordre de Kalakaua avec la lettre suivante :

« Révérend Monsieur,

« Je désire vous exprimer toute mon admiration pour les services héroïques et désintéressés que vous rendez aux hommes les plus malheureux de ce royaume, et apporter, en quelque manière, un public hommage au dévouement, à la patience et à la charité sans bornes, avec lesquels vous vous occupez incessamment du soulagement corporel et spirituel de tous ces infortunés, qui sont nécessairement privés des soins affectueux de leurs parents et de leurs amis.

« Je sais très bien que vos travaux et vos sacrifices n'ont d'autre mobile que le désir de faire du bien à tous ces malheureux, et que vous n'attendez votre récompense que du grand Dieu, notre souverain Seigneur, qui vous dirige et vous inspire. Néanmoins, pour contenter mon désir, je vous demande, mon révérend Père, d'accepter la décoration de Chevalier-Commandeur de l'Ordre Royal de Kalakaua, comme un témoignage de ma sincère admiration pour les efforts que vous faites afin d'alléger la détresse et d'adoucir de toutes manières les souffrances de ces infortunés, selon que j'ai eu l'occasion de le constater, il y a peu de jours, dans la visite que j'ai faite à cet établissement.

« Je suis votre amie,
(I am your friend,)

« Lilinokalani, régente. »

« C'est avec un sensible plaisir, lisons-nous dans la *Gazette de Hawaii* du 21 septembre 1881, que nous avons appris, hier, un trait charmant de Son Altesse Royale, la princesse régente. L'évêque d'Olba, à l'occasion de son entrée en fonctions, et six prêtres de son clergé lui étaient présentés par le chargé d'affaires de France ; la princesse a profité de la circonstance pour conférer l'Ordre de Kalakaua à deux membres du clergé catholique, l'évêque d'Arathie et le Père Damien. Jamais ces décorations n'ont été ni plus dignement, ni plus justement accordées.....

« Pour le Père Damien, il reçoit ce titre d'honneur comme prix d'un dévouement, dont bien peu de gens seraient capables. A notre avis, l'œuvre de ce digne prêtre est l'une des plus admirables que l'on puisse entreprendre. Cet homme qui, sans aucun motif de récompense terrestre, s'en va de plein gré fixer sa demeure parmi les infortunés malades de Kalawao, se dévoue entièrement au soulagement des pauvres lépreux, et s'expose à gagner cette maladie qui dévorera son corps peu à peu et par parties, que fait-il autre chose sinon l'œuvre du divin Maître ? De tous les honneurs qu'on pourrait lui accorder sur la terre, en est-il un seul qui ajoute une parcelle à sa gloire? En lui conférant l'ordre de Kalakaua, la régente n'a fait que manifester l'estime et l'admiration qu'elle éprouve pour un homme qui a sacrifié sa vie aux plus malheureux de ses sujets.

« Nous sommes d'autant plus joyeux de ce qui vient de se passer, qu'en agissant comme elle l'a fait, la princesse s'est placée au-dessus des préjugés et de toutes les petites coteries *(above all petty cliques)* pour rendre honneur au mérite, sans se préoccuper des croyances religieuses. Voilà la véritable liberté de penser, qui est assurément le caractère distinctif de notre époque. Les hommes ont appris à s'apprécier les uns les autres, sans faire attention aux opinions religieuses; ils ont appris à mettre de côté ces rancunes et ces petitesses d'esprit, marques d'une intelligence étroite et peu cultivée. Nous sommes fiers de constater aujourd'hui que la princesse ne se laisse pas conduire par de semblables motifs; et que, toute zélée protestante qu'elle est, elle n'en distingue pas moins le mérite digne d'être récompensé, dans ceux-là même qui lui sont opposés au point de vue des doctrines religieuses.

« Nous faisons des vœux bien sincères pour que ces hommes de dévouement restent au milieu de nous, jouissant des honneurs qu'ils ont légitimement conquis. Puissent-ils conserver longtemps encore la force de travailler à l'œuvre de Dieu sur la terre, nourrissant les pauvres, soignant les malades, rappelant les égarés, retirant les pécheurs de leurs mauvaises voies pour les faire entrer dans les sentiers de la vertu! Puissent-ils, en un mot, les conduire à cette vie à laquelle tout le monde veut arriver, après laquelle

tout le monde soupire, mais à laquelle si peu parviennent (1) ! »

Inutile de faire observer que ce langage est celui d'un protestant libéral.

La modestie de l'humble et dévoué missionnaire devait souffrir de ces éloges et de cette décoration. Il se résigna néanmoins, parce qu'il était bien résolu de ne s'en prévaloir en aucune sorte, et aussi, parce que Mgr l'évêque d'Olba, devait, en lui apportant cette croix, réaliser un projet formé depuis longtemps, celui de commencer par la léproserie la visite du Vicariat. L'évêque a raconté lui-même aux associés de la Sainte-Enfance (2), sa visite aux lépreux en ces termes :

« A notre arrivée au pied de la montagne, des cris de joie éclatent et le son de la flûte et du tambour se fait entendre : nous avions devant nous un peloton de soixante-dix cavaliers en bel uniforme aux couleurs voyantes. Chaque homme portait une oriflamme, et on remarquait en tête le grand pavillon du pays: c'étaient, avec quelques-uns des garde-malades, les hommes les plus valides parmi les lépreux, qui, tous ensemble catholiques et protestants, venaient faire les honneurs de la réception au nouvel évêque. Après les premières salutations, nous montons à cheval et nous parcourons en bon ordre, et processionnellement, les deux kilomètres qui nous séparent

1. Traduit de l'anglais. Voir *Les Missions catholiques*, 3 nov. 1881.— 2. *Annales de la sainte Enfance*, t. XXXIII, page 62.

de Kalawao : c'est le village principal ; on y trouve la résidence du missionnaire et le siège du gouvernement local. Vous comprenez, du reste, qu'il ne fallait pas regarder de trop près notre intéressante cavalcade. La plupart des visages étaient à faire peur, tant ils ont été défigurés par cette horrible maladie qu'on appelle la lèpre.

« Le Père Albert Montiton, qui, depuis quelque temps, assiste le Père Damien dans son ministère auprès des lépreux, nous attendait à l'entrée de l'enclos de la Mission, où s'élève une église en forme de croix. Il était entouré de plusieurs centaines de malades. On avait dressé un arc de triomphe à quatre faces, et orné l'église au dedans et au dehors avec des fleurs et des guirlandes de verdure.

« Nous fîmes d'abord nos dévotions à l'église. Bien des larmes y furent répandues de part et d'autre : car je retrouvais là beaucoup de mes anciens paroissiens d'Honolulu.

« Après quelques instants de repos au presbytère, on apporte mes bagages, et je prends des habits plus convenables ; puis, nous procédons sous l'arc de triomphe, à une cérémonie civile que voici : la princesse, qui est régente pendant l'absence de son frère, le roi Kalakaua, a voulu honorer, par un hommage public, le dévouement charitable du Père Damien, en le nommant Commandeur de l'ordre de Kalakaua, et elle m'avait remis la croix d'honneur pour la conférer en son nom à ce bon Père. Tous les malades,

protestants et catholiques étaient dans la jubilation. Car ils voient et avec raison, une marque de sympathie à leur égard, dans la distinction accordée à un prêtre qui se dévoue pour eux.

« La soirée fut splendide : il faisait beau clair de lune. Aussi notre enclos était rempli par la foule qui paraissait heureuse. Beaucoup de personnes s'étaient également rendues à l'église avec les RR. Pères pour se préparer à la réception des sacrements.

« La journée du jeudi devait être, en effet, consacrée aux actes de dévotion. Aux premières messes, il y eut des communions nombreuses. A neuf heures, la grand'messe fut chantée par des voix habiles, qui se sentaient pourtant de la maladie qui ronge ces malheureux.

« Dans l'après-midi, nous nous rendons d'abord à l'hôpital, pour visiter bon nombre de malades qui ne peuvent plus venir à l'église. De là, nous allons, escortés par les cavaliers, à Kalaupapa, autre village, situé à environ cinq kilomètres de Kalawao. Là aussi, il y eut baptêmes, confessions, confirmations, puis salut du Très-Saint-Sacrement. Nous avons compté en tout quarante baptêmes (dont trois de nouveaunés), et cent confirmations. Au soleil couché, nous rentrons à Kalawao pour prendre notre souper, et un repos bien mérité après les fatigues de la journée. Il fallut cependant se prêter aux désirs de la foule qui se pressait autour de nous. »

En regard de ces honneurs, il ne sera pas inutile de placer le tableau des occupations du missionnaire en faisant le détail d'une de ses journées à la léproserie.

Mais il est à remarquer que, pour mieux assurer le service religieux dans l'île Molokai, le Vicaire Apostolique avait confié au Père André, qui fut adjoint à l'apôtre des lépreux dès la première année, le soin de desservir seul les diverses chrétientés de l'île. Il ne descendait à Kalawao que de temps à autre ; et il n'y séjournait qu'en passant, par exemple, lorsque le Père Damien s'occupait à lui bâtir une église, une chapelle ou un presbytère.

Vers 1878, l'état de santé du Père André le força d'abandonner le ministère de l'île et de prendre à Kalaupapa, second village de la léproserie, des fonctions moins rudes. Soulagé de ce côté, le Père Damien, dont les forces secondaient admirablement le zèle, prit sur lui la visite des chrétientés, tout en restant à Kalawao. Au mois de septembre 1881 (1), le Père André fut remplacé par le Père Albert. Mais, lorsque celui-ci retourna dans la mission de Taïti, en 1885, la maladie ou la mort de plusieurs missionnaires ne permirent pas, pendant quelque temps, au Vicaire Apostolique de donner un aide au Père Damien. Il fut

1. *Les Missions Catholiques*, dans le numéro du 11 mai 1883, placent l'arrivée du Père Albert au 8 septembre 1882 ; c'est une faute typographique. Mgr Hermann, dans la lettre citée plus haut, qui est du 21 octobre 1881, nomme expressément le Père Albert comme présent à Kalawao, lors de sa visite à la léproserie.

néanmoins déchargé de la visite des chrétientés de l'île, confiées, à partir de cette époque, au zèle et à la sollicitude d'un autre missionnaire. De plus, en novembre 1887, le Père Grégoire vint partager les travaux de l'apôtre des lépreux. Déjà, en effet, le Père Damien était souffrant, et le nombre des habitants de la malheureuse colonie augmentait de jour en jour. Cet arrangement n'était pourtant que provisoire, et l'année suivante, le Père Wendelin fut appelé par Mgr Hermann à ce poste difficile.

I. Une journée du Père Damien.

LE Père Damien se levait de bonne heure. Agenouillé au pied de son crucifix, et le plus souvent prosterné à l'église devant le saint tabernacle, il puisait, dans de longs entretiens avec Dieu, et dans la méditation des vérités éternelles, la force et le courage nécessaires pour accomplir son difficile ministère ; il y apprenait à vaincre les répugnances de la nature en face de plaies hideuses et d'une affreuse misère. Il célébrait ensuite la sainte messe, à laquelle beaucoup de fervents lépreux venaient assister. Elle était suivie d'une instruction. « J'ai l'habitude de prêcher chaque matin après ma messe », écrit-il.

Sa manière de vivre était fort simple, d'après ce qu'il dit lui-même à ses parents : « Je vis tout seul dans une petite hutte, où il n'entre jamais de lépreux. Le matin, après la messe, une femme qui n'est pas lépreuse vient préparer mon repas.

Mon dîner se compose de riz, de café et d'un peu de biscuit. Au souper, je prends ce qui est resté du dîner, avec une tasse de thé, dont je fais bouillir l'eau au-dessus de ma lampe. Deux repas par jour, le matin et le soir, me suffisent. Il m'arrive rarement de manger quelque chose dans l'intervalle. Je vis très bien, comme vous le voyez ; je ne meurs pas de faim. Durant le jour, je ne reste guère à la maison (1). »

En effet, il commençait aussitôt la visite des malades qui lui prenait de longues heures. Consoler les affligés en leur adressant de bonnes paroles, soulager ou adoucir leurs cruelles souffrances, veiller pour les maintenir dans de bonnes dispositions, s'efforcer de ramener au bercail les brebis égarées était une œuvre à la fois longue et difficile. Que de traits d'héroïsme et de dévouement les anges du ciel ont dû inscrire à son compte au livre de vie ! A ceux qui continuent son laborieux ministère de les recueillir pour l'édification des fidèles.

Vers le soir, l'église se remplissait de nouveau pour la récitation du chapelet. Le missionnaire ne manquait pas d'encourager, par sa présence, la piété de ses chers lépreux envers la Mère de Dieu. Puis, la nuit venue, il rentrait au presbytère. « Quand l'obscurité est arrivée, je dis mon bréviaire à la lumière de ma lampe, j'étudie un peu ou j'écris une lettre (2). » Souvent aussi il reprenait ses entretiens avec Dieu pour les

1. Lettre du 8 décembre 1874. — 2. Idem.

prolonger bien avant dans la nuit : « Comme le cimetière, l'église et le presbytère ne forment qu'un parc, je suis seul gardien, pendant la nuit, de ce beau jardin des morts où reposent mes enfants spirituels. J'aime à y aller réciter mon chapelet en méditant sur le bonheur éternel, dont un grand nombre d'entre eux jouissent déjà, sur le malheur éternel de quelques-uns, qui n'ont pas voulu obéir à mes exhortations, et enfin sur les souffrances du purgatoire. Je vous avoue que le cimetière et la case de mes mourants sont mes plus beaux livres de méditation, tant pour nourrir mon propre cœur que pour préparer mes instructions (1). »

Après une journée si bien remplie, il allait s'étendre sur la dure, et goûter quelques instants de repos achetés au prix de rudes fatigues. Mais bien des fois son sommeil fut interrompu ; on venait l'appeler pour remplir les devoirs de son ministère auprès d'un malade à l'agonie. « Voici, écrit-il, une aventure qui vient de m'arriver. Ce soir, à huit heures, j'ai été appelé auprès d'une femme mourante. La nuit étant fort obscure, le chemin boueux, et la pluie tombant à torrents, je fus obligé de prendre mon cheval. En mettant pied-à-terre, j'eus soin de l'attacher avant d'entrer dans la maison. Un bon nombre de femmes catholiques, toutes lépreuses s'y trouvaient réunies. La mourante, qui avait eu la faiblesse d'apostasier, fit une bonne confession

1. Lettre du 31 janvier 1880.

et reçut l'Extrême-Onction, tandis que ses compagnes priaient à haute voix et avec ferveur.

« A ma sortie de la maison, je ne vis plus mon cheval. Il avait cassé sa longe et s'était enfui, emportant mon beau manteau que j'avais lié sur la selle et qui m'aurait protégé contre la pluie. Il était superflu d'aller à la recherche de l'animal : je ne distinguais rien à deux pas devant moi. Force me fut de regagner mon logis comme j'étais, en cheminant au milieu des pierres, dans la boue et toujours sous la pluie. Enfin, je suis rentré sans accident. Tout en regrettant la perte probable de mon manteau, je me consolais par la pensée d'avoir pu contribuer au salut d'une âme [1]. »

II. Affection pour sa famille.

LE véritable amour de Dieu, loin de détruire les affections légitimes, les purifie au contraire et les ennoblit. Ce que M. le Marquis de Ségur a démontré pour les saints en général, trouve son application chez le Père Damien, comme ses lettres l'attestent. Ce missionnaire au zèle ardent conserve pour ses parents une affection pleine de tendresse. Il les aime en Dieu et pour Dieu, c'est vrai ; mais son amour est aussi vif, aussi fort que pur et tout surnaturel dans son principe. Les seuls biens solides qu'il peut légitimement souhaiter, il les désire à ses parents, et avant tout la vertu, le ciel. Ces lignes, qu'il écri-

1. Lettre du 8 décembre 1874.

vait en mars 1865, révèlent et précisent le caractère de son amour filial : « Au milieu du grand Océan, sur une île de cent cinquante lieues de circonférence, vous avez un enfant qui vous aime, un prêtre qui prie tous les jours pour vous (1). » Voilà bien le cœur du Père Damien ! Tous les jours sa prière monte fervente vers Dieu qui lui inspire et lui commande une vraie tendresse filiale. Tous les jours également l'affection lui fait reporter ses regards vers ses parents. « J'ai l'habitude, écrit-il, de vous rendre chaque jour une petite visite en esprit. »

Y eut-il jamais, en effet, des distances pour le cœur ? Le souvenir de la maison paternelle, de la famille, des amis accompagne le Père Damien au milieu de ses nombreux travaux. Sa vie est pleine de si chers et si doux objets. « Je m'imagine vous voir, ma mère, Léonce et Gérard, occupés aux mêmes travaux que vous aviez l'habitude de faire il y a vingt-cinq ans (2). » Quand il lui arrive une lettre écrite par une main connue il en éprouve une joie sincère; mais il est dans l'inquiétude, lorsqu'elle se fait attendre et cela à cause des alarmes que lui inspire sa tendresse. « Je reçois enfin votre lettre tant désirée ! Depuis longtemps j'étais inquiet et triste à votre égard, mes chers parents, ne sachant ce qui vous était arrivé. J'apprends avec joie que vous êtes encore tous en bonne santé (3). »

1. Lettre de mars 1865. — 2. Lettre de février 1879. — 3. Lettre du 12 octobre 1869.

ILES SANDWICH. — **Groupe de jeunes Hawaïens prenant leur repas.**

D'ordinaire le Père Damien trouve pour chacun un mot aimable ou joyeux, un détail piquant, une parole de consolation. « Ne soyez pas surpris, mon père, écrit-il gaiement, ne soyez pas surpris qu'on n'emploie ici ni cuillers, ni fourchettes, ni tables, ni chaises. On mange avec les doigts, et on s'assied par terre (1). » Lorsqu'on lui remet une lettre, où il n'aperçoit point l'écriture de son père bien-aimé, son cœur s'en émeut : « J'ai été surpris de voir seulement l'écriture de ma mère, sans que mon père eût rien ajouté. Je me tranquillisai lorsque je fus assuré qu'il ne souffrait que de la fièvre (2). »

Sa pieuse mère occupait une large place dans son affection. Il demandait de ses nouvelles, s'informait de sa santé, lui envoyait quelques paroles affectueuses et lui donnait mille assurances de sa tendresse. « Pauvre mère, dit-il, comment vont les jambes ? Ne prenez-vous pas encore le bâton pour aller à l'église (3) ? » Et une autre fois : « Notre bon évêque me demandait hier soir : « Quel âge a votre bonne mère ? » Je lui répondis que vous étiez de 1804. « Ah ! me dit-il, elle est de la même année que moi. Veuillez lui présenter mes meilleures salutations (4). »

Ailleurs ce sont des paroles de consolation. A cette mère si chrétienne il montre le ciel comme le couronnement et le terme de la vie présente : « Ayez bon courage, très chère mère, dans vos

1. Lettre du 12 octobre 1869. — 2. Lettre de 1870. — 3. Lettre du 15 mars 1876. — 4. Lettre d'avril 1877.

vieux jours. Mettez de plus en plus votre confiance en Dieu, à mesure que vous avancez en âge, et dirigez vos vues vers la couronne éternelle qu'il faut mériter (1). »

Lorsque la fête de cette digne mère arrive, le Père Damien ne l'oublie pas. Il se dérobe à ses occupations, il quitte un instant ses lépreux pour lui tracer à elle et aux siens des lignes comme celles-ci : « Aujourd'hui, fête de sainte Catherine, je me suis souvenu de vous tous et particulièrement de ma chère mère, suppliant le Bon Dieu par l'intercession de sa sainte patronne, de la bénir, elle et tous ceux qui lui sont chers (2). »

L'amour d'une tendre mère n'était pas le seul à faire battre le cœur aimant du missionnaire ; son affection embrassait tous les membres de la famille. Arrivait-il un malheur dans la maison paternelle ? aussitôt le Père Damien venait épancher son cœur dans le cœur de ses parents et leur apporter des consolations chrétiennes. Il exhalait comme il suit sa vive douleur à la nouvelle d'une mort qui mettait le deuil dans la famille. « J'ai appris la triste nouvelle de la mort de Constance ! que la volonté de Dieu s'accomplisse... Pauvres enfants, vous êtes déjà sans mère...! L'épreuve a été bien grande, mon cher frère Gérard. Le Bon Dieu veut nous apprendre à ne pas trop attacher notre cœur aux choses de ce monde. Souvenez-vous souvent que nous

1. Lettre de 1877. — 2. Lettre du 25 novembre 1885.

sommes dans une terre d'exil, et que ceux qui meurent dans le Seigneur sont plus heureux que vous et moi, ici-bas (1) ». « Pour vous, ma tendre mère, écrit-il plus tard ne vous attristez pas de ces choses temporelles; plus vous vous détacherez des biens et des sollicitudes de la terre, plus vous éprouverez, en vous-même, que Notre-Seigneur est le vrai trésor des fidèles. Tournez tous vos désirs vers le ciel, et travaillez, avec un grand courage, à vous y préparer une place pour l'éternité (2). » Ainsi parlait le prêtre zélé; et il ajoute ailleurs : « Ah ! chère mère et chers frères ! Vivons toujours en bons chrétiens avec l'espoir de nous revoir tous un jour au Ciel (3) ! »

Il fait cette réponse lorsqu'on lui apprend la dernière maladie de sa mère et le désir que son frère, le Père Pamphile, manifestait de venir le rejoindre : « Notre mère a quatre-vingt deux ans d'une vie très laborieuse, elle mérite bien le repos dans le sein de Dieu. Vos fréquentes visites, j'espère, la dédommagent de mon absence ; veuillez l'assurer néanmoins que je ne l'oublie pas à l'autel. Je ne doute point qu'elle ne se prépare en bonne chrétienne à faire une sainte mort....

« Veuillez vous intéresser, je vous prie, au bien spirituel de tous les membres de notre famille. Le Bon Dieu a voulu que l'obéissance fixât votre résidence dans le pays natal. Votre mission est de travailler spécialement au salut de notre chère famille et de nos compatriotes, et ma place à moi

1 Lettre du 15 mars 1876. — 2. Lettre d'avril 1877. — 3. Item.

est clairement déterminée parmi les lépreux de Molokai (1). »

Impossible de ne pas admirer l'esprit religieux du Père et son abandon à la conduite de l'obéissance, lorsqu'il ajoute : « Le mieux pour vous comme pour moi, c'est de laisser à l'autorité ecclésiastique et religieuse de décider si j'aurai la consolation de voir arriver mon frère et de travailler avec lui.... Vous me comprenez sans que je m'explique davantage. »

III. Le lépreux.

DOUZE ans s'étaient écoulés dans l'exercice d'un pénible ministère, lorsqu'il plut à Dieu d'envoyer à son serviteur une croix depuis longtemps attendue. En effet, le Père Damien n'attribuait qu'à une spéciale « protection des Sacrés-Cœurs », au service desquels il avait dépensé ses forces et consacré sa vie, « d'être encore préservé de la terrible contagion (2) » qui l'entourait.

Dans le courant de 1884, il eut quelque soupçon de son mal. Il en reconnut l'existence en 1885, lorsque prenant un jour un bain de pieds d'eau bouillante, il n'éprouva aucune sensation de brûlure : l'insensibilité des membres étant un symptôme non équivoque de cette maladie.

Le Père se soumit alors à l'examen du docteur, et ses fâcheuses prévisions se trouvèrent confirmées. La sérénité de son âme n'en fut point altérée : il se reconnaissait un trait de ressemblance

1. Lettre de 1886. — 2. Lettre du 4 février 1879.

de plus avec ses chers lépreux, et il les en aimait davantage. C'est pourquoi il fit un jour cette belle remarque à l'un de ses bienveillants visiteurs : « Je ne voudrais pas de la guérison, si mon départ de l'île et l'abandon de mes travaux devaient en être le prix ! »

On ne s'étonnera plus, après cela, de la lettre, sublime dans sa simplicité, par laquelle il annonce lui-même la nouvelle au Vicaire Apostolique, Mgr Köckemann : « Il m'est interdit désormais de venir à Honolulu, parce que je suis atteint de la lèpre. On en découvre des marques sur ma joue et à mon oreille gauches ; et mes sourcils commencent à tomber. Bientôt, je serai entièrement défiguré. N'ayant aucun doute sur le véritable caractère de ma maladie, je demeure calme, résigné et très heureux au milieu de mon peuple. Le Bon Dieu sait bien ce qu'il y a de mieux pour ma sanctification, et, chaque jour, je répète de très bon cœur : *Que votre volonté soit faite* (1). »

« Vous le savez, écrit-il à son frère, il y a quelque temps déjà que j'ai été choisi par notre divin Sauveur et que je suis atteint de la lèpre. Éternellement je serai reconnaissant envers Dieu de cette faveur : cette maladie, me semble-t-il, abrégera un peu et rendra plus directe ma route vers la céleste patrie. Dans cette espérance, je l'accepte comme ma croix particulière, et je m'efforce de la porter à l'exemple de Simon le

1. Fiat voluntas tua. *Matth.*, VI, 10.

Cyrénéen suivant notre divin Maître. Aidez-moi de vos bonnes prières, je vous en prie, afin que j'obtienne la force de persévérer et d'arriver heureusement au sommet du Calvaire.

« Quoique la lèpre ait fait quelques ravages sur mon corps, et m'ait déjà un peu défiguré, je continue à être robuste et fort : les terribles souffrances que j'éprouvais aux pieds ont disparu. La maladie cependant n'a pas encore attaqué mes mains, et je continue à dire la sainte messe chaque jour. Cette grâce fait ma consolation, tant pour mes intérêts spirituels que pour ceux de mes nombreux compagnons d'infortune. Chaque dimanche, ils se pressent dans mes deux églises, où je conserve constamment le Saint-Sacrement (1). »

On devine à quelle source le Père Damien puisait de tels sentiments,c'est au pied du tabernacle : « Sans le Saint-Sacrement, écrit-il, une position comme la mienne ne serait pas tolérable. Mais, possédant Notre-Seigneur près de moi, je suis toujours gai et je travaille avec ardeur au bonheur de mes chers lépreux (2). »

Il écrit encore : « Ayant beaucoup de travail, le temps me paraît très court. La joie intérieure et le contentement que les Sacrés-Cœurs me prodiguent, me persuadent que je suis le missionnaire le plus heureux du monde. Le sacrifice de ma santé, que Dieu a bien voulu agréer, afin de rendre quelque peu fécond mon ministère auprès

1. Lettre du 9 novembre 1887.— 2. Lettre du 8 décembre 1881

des lépreux, est, après tout, bien léger et même agréable pour moi, qui ose dire après saint Paul : *je suis mort, et ma vie est cachée en Dieu avec* JÉSUS CHRIST (1). »

C'est ainsi que depuis longtemps la victime se consumait lentement sur l'autel ; enfin le sacrifice va s'achever. Écoutons les derniers adieux : « Je suis toujours heureux et content ; et quoique bien malade, je ne désire rien que l'accomplissement de la volonté du Bon Dieu... A l'autel, où je puis encore monter tous les jours (avec une certaine difficulté cependant), je n'oublie aucun de vous tous. En retour, veuillez prier et faire prier pour moi qui me traîne doucement vers ma tombe. Puisse le Bon Dieu me fortifier et me donner la grâce de la persévérance et d'une bonne mort (2) ! »

Voilà le Père Damien à son heure suprême tel qu'on l'a toujours vu jusqu'ici. A l'égard de Dieu, confiance entière et abandon absolu à la divine volonté ; soumission parfaite envers ses supérieurs qui en sont les représentants. A l'égard du prochain, zèle des âmes lui inspirant un dévouement à toute épreuve et une charité sans bornes pour ses chers lépreux ; en même temps il aime ses parents d'un amour éclairé et tendre. Enfin petit à ses propres yeux, il est dur envers lui-même. Un exemple entre plusieurs :

1. Lettre des 9 et 16 novembre 1887. Mortui enim estis, et vita vestra est abscondita cum Christo in Deo. *Coloss.*, III, 3.
2. Lettre du 12 février 1889.

VC 75 Kalawao Fév 12 89

A Mon cher Frère
Le Rév. Père Pamphile

Cher Frère
Vu l'état de maladie que le bon Dieu m'a bien voulu communiquer - je m'abstiens de vous écrire comme autre fois - ainsi qu'à la famille - Mais il me semble que vous tous vous devriez m'écrire au moins aussi souvent qu'autrefois - et même davantage

Enfin - je suis toujours heureux et content - et quoique bien malade je ne désire rien que l'accomplissement de la Ste Volonté du bon Dieu -
J'ai ici un prêtre de Liège - P. Courardy avec moi - et le P. Wendelin est dans le second village - De plus 2 frères qui m'aident à soigner - une centaine d'orphelins que j'ai ici sous moi - Il y a plus de mille lépreux dans la léproserie - Nous avons aussi les soeurs, 3e franciscaines hospitalières
Les anglais - de Londres tant protestants que Catholiques se montrent le plus sympathiques envers moi et l'oeuvre à laquelle je me suis consacré

Veuillez dire un bonjour de ma part à tous les Pères et Frères de Louvain ainsi qu'à Gérard et Léonie et toute la famille — À l'autel — où jusqu'ici je puis encore monter tous les jours (avec une certaine difficulté cependant) je n'oublie aucun de vous tous — et en retour veuillez prier et faire prier pour moi — qui me traîne doucement vers ma tombe — puisse le bon Dieu me fortifier — et me donner la grâce de la persévérance et d'une bonne mort

Votre tout dévoué frère dans les SS Coeurs

J Damien De Veuster —

Rév. Père Pamphile
Care of Sist. Ignatius
Louvain

« Les yeux du Père Damien, écrit le Père Corneille, étaient un peu plus enflés ce jour-là (19 novembre 1888), parce qu'il avait dû aller administrer des malades sous une pluie battante ; néanmoins, il avait dit sa messe et récité son bréviaire. Quand je lui fis observer qu'il pouvait, par dispense, réciter le rosaire à la place du bréviaire, il me répondit : — C'est un privilège dont je n'ai jamais usé depuis que je suis sous-diacre (1). »

IV. Consolations.

DIEU toutefois, avant de rappeler de l'exil son courageux et fidèle serviteur, lui ménagea une joie qui semble la première récompense de sa longue et douloureuse immolation : ce fut de voir arriver à Molokai des Sœurs hospitalières.

Il les avait désirées dès le premier moment : « Si j'avais ici, écrivait-il en 1873, une douzaine de Sœurs hospitalières, combien de services elles rendraient (2) ! »

Dix ans plus tard le docteur Fitch, attaché depuis quelques années à la léproserie de Molokai, écrivait à Mgr d'Olba la lettre suivante :

« Depuis un certain temps, je me trouve chargé, en ma qualité de médecin, de l'hôpital des lépreux ici et de celui de la léproserie de Molokai. Par suite de ce contact continuel avec les lépreux,

1. R. P. Corneille, lettre du 1er décembre 1888.
2. Lettre d'août 1873.

ILES SANDWICH. — Hôpital de la Reine, près d'Honolulu.

j'ai été à même de bien me rendre compte de leurs besoins.

« Tant qu'ils peuvent s'aider eux-mêmes, leur condition est supportable; mais lorsqu'ils deviennent impotents, Satan lui-même aurait pitié de leur sort et se hâterait de leur porter secours.

« Une fois arrivés à Molokai, leurs amis ne s'en occupent plus ; et les voilà qui languissent abandonnés à eux-mêmes jusqu'au terme de leur triste existence.

« Pas un ami n'est là pour les consoler à leur dernière heure, lorsque la mort avec ses horreurs s'apprête à saisir sa proie. Je me trompe, il y a deux prêtres : le Père Damien, qui travaille depuis près de dix ans et s'acquitte parfaitement de sa noble tâche, et le vénérable Père Albert qui les assiste depuis plus d'un an.

« Mais ce n'est pas assez du dévouement de ces deux hommes pour sept cents malades et quelquefois davantage ; il nous faut des femmes qui donnent leurs soins aux infirmes. Aussi j'ai pris la liberté de m'adresser à la commission chargée du service de santé, pour lui demander d'examiner avec Votre Grandeur, s'il n'y aurait pas moyen de prendre quelque arrangement qui nous permette d'obtenir au moins vingt-cinq Sœurs hospitalières pour assister nos pauvres malades.

« Je suis protestant, vous le savez ; mais je connais très certainement, par l'expérience que j'en ai faite en Californie, le mérite de ces femmes

dévouées. Veiller à ce que la nourriture soit cuite à point, que les enfants soient bien tenus ; et par dessus tout, faire aimer la vertu et pratiquer la chasteté ; voilà, à mon avis, ce que des religieuses sont plus que personne capables d'obtenir.

« J'ai causé de ce projet avec plusieurs membres — et des plus éminents — de l'église protestante. Ils sont unanimes à reconnaître l'excellence de cette œuvre et à lui souhaiter un plein succès.

« Aussitôt que Votre Grandeur me donnera l'assurance de la prochaine arrivée des Sœurs, je me flatte de trouver parmi nos concitoyens les ressources nécessaires pour leur assurer un logement convenable et une installation permanente. Les protestants, je n'ai aucun doute à cet égard, contribueront eux-mêmes généreusement à l'exécution de ce projet (1). »

Une pareille ouverture fut accueillie favorablement. Grâce aux actives démarches du R. P. Léonor, Vice-Provincial, des religieuses hospitalières vinrent s'établir à l'hôpital de Kakaako, près d'Honolulu ; et c'est seulement en 1888 qu'elles prirent possession de Kalaupapa.

Ainsi se réalisaient les vœux les plus chers du Père Damien. Désormais la stabilité était assurée à l'œuvre pour laquelle il avait travaillé et souffert.

L'heure du repos, qu'il souhaitait naguère à sa mère, était venue pour lui.

1. Lettre du docteur Fitch, médecin de la léproserie de Molokai et de l'hôpital des lépreux de Kakaako, 8 janvier 1883.

Avant de donner le récit des derniers moments du Père d'après un témoin, il faut consigner ici une remarque très importante. Souvent les lépreux perdent des phalanges ou des doigts entiers des mains et des pieds. Eh bien! chez le Père Damien, la maladie a respecté tout le dedans des mains oint par l'huile sainte au jour de son ordination sacerdotale. Et sans doute, ce fait, tout extraordinaire, a été pour le prêtre du Seigneur un sujet de grande consolation ; puisqu'il lui a permis de célébrer, presque jusqu'à la fin de sa vie, le sacrifice auguste de nos autels.

Voici les détails transmis par le Père Wendelin sur les derniers jours de l'apôtre des lépreux :

« Le samedi 23 mars, il était encore, comme à l'ordinaire, actif, allant et venant. C'était la dernière fois que je le voyais ainsi.

« Depuis le 28 mars, il n'a plus quitté sa chambre. Ce jour-là, il arrangea ses affaires temporelles. Après avoir signé ses papiers, il me dit : — Que je suis content d'avoir tout donné à Monseigneur ; maintenant je meurs pauvre, je n'ai plus rien à moi. — Jeudi 28 mars, il commença à garder le lit. Samedi 30, il fit sa préparation à la mort. C'était vraiment édifiant de le voir ; il paraissait si heureux. Lorsque j'eus entendu sa confession générale, je me confessai à lui ; ensuite nous renouvelâmes ensemble les vœux qui nous attachent à la Congrégation. Le lendemain, il reçut le Saint Viatique. Dans la journée, il était gai, joyeux comme d'habitude. — Voyez-vous

mes mains ? disait-il : toutes mes plaies se ferment, la croûte devient noire ; c'est signe de mort, vous le savez bien. Voyez également mes yeux ; j'ai assisté tant de lépreux mourants, je ne me trompe pas, la mort n'est pas loin. J'aurais beaucoup désiré voir encore une fois Monseigneur ; mais le Bon Dieu m'appelle à célébrer les Pâques avec lui. Qu'il en soit béni ! — Il ne pensait plus qu'à se préparer à mourir. Il n'y avait pas à s'y méprendre, l'heure de la mort approchait.

« Le 2 avril, il reçut l'Extrême-Onction des mains du R. P. Conrardy. — Que Dieu est bon, me dit-il dans le courant de la journée, de m'avoir conservé assez longtemps pour avoir deux prêtres à côté de moi afin de m'assister à mes derniers moments ; et puis savoir les bonnes Sœurs franciscaines à la léproserie, c'est mon *Nunc dimittis*. L'œuvre des lépreux est assurée, je ne suis donc plus nécessaire, et sous peu je m'en irai là-haut. — Quand vous serez là-haut, Père, lui dis-je, vous n'oublierez pas ceux que vous laissez orphelins. — Oh non ! répondit-il, si j'ai quelque crédit auprès de Dieu, j'intercéderai pour tous ceux qui se trouvent à la léproserie. — Je lui demandai de me laisser son manteau comme Élie, pour avoir son grand cœur. — Eh ! qu'en feriez-vous ? me dit-il, il est tout plein de lèpre. — Je lui demandai alors sa bénédiction. Il me la donna, les larmes aux yeux, il bénit aussi les courageuses filles de Saint-François, pour la venue desquelles il avait tant prié.

« Les jours suivants, le bon Père se trouva mieux ; nous avions même un peu d'espérance de le conserver encore quelque temps. Les bonnes Sœurs vinrent souvent le visiter. Ce que j'ai surtout admiré en lui, c'est sa patience inaltérable. Lui si ardent, si vif, si fort, être ainsi cloué sur son pauvre grabat, sans cependant beaucoup souffrir ! Il était couché à terre sur une simple paillasse, comme le dernier et le plus pauvre des lépreux, et nous eûmes bien du mal à lui faire accepter un lit. Et quelle pauvreté ! Lui, qui a dépensé tant d'argent pour soulager les lépreux, il s'est oublié jusqu'au point de n'avoir pas de linge à changer ni même de draps de lit.

« Son attachement à la Congrégation a été admirable. Que de fois il m'a dit : — Père, vous représentez ici pour moi la Congrégation, n'est-ce pas ? Disons ensemble les prières de la Congrégation. Qu'il est doux de mourir enfant des Sacrés-Cœurs ! — Il m'a chargé plusieurs fois d'écrire à Notre Très Révérend Père pour lui dire, que sa plus douce consolation en ce moment était de mourir membre de la Congrégation des Sacrés-Cœurs.

« Samedi 13 avril, il était plus mal, et toute espérance de le conserver s'évanouit. Un peu après minuit, il reçut le Bon Dieu pour la dernière fois ; il devait bientôt le voir face à face. De temps à autre il perdait connaissance. Quand j'allai le voir, il me reconnut, me parla, et nous fîmes nos adieux. Car je devais aller à Kalau-

papa pour le lendemain dimanche. Le lendemain après les offices, j'y suis retourné ; j'ai trouvé le bon Père assez fort, mais ses idées n'étaient plus bien claires. Je lisais dans ses yeux la résignation, la joie, la satisfaction ; toutefois ses lèvres ne pouvaient articuler les actes que son cœur formait ; de temps à autre il me serrait affectueusement la main.

« Le lundi 15 avril, je recevais un billet du R. P. Conrardy m'informant que le Père était à l'agonie. Je me hâtai de me rendre auprès de lui, en chemin un autre courrier vint m'annoncer sa mort. Il a succombé sans effort, comme s'il s'endormait ; il s'est éteint tout doucement, dans sa cinquantième année, après avoir passé près de seize ans au milieu des horreurs de la lèpre. Le bon pasteur a donné sa vie pour ses brebis ! Lorsque j'arrivai, il était déjà revêtu de la soutane. Toutes les marques de la lèpre avaient disparu de sa figure ; les plaies de ses mains étaient toutes sèches.

« Vers les onze heures, nous le portâmes à l'église, où il demeura exposé jusqu'au lendemain à huit heures, entouré de lépreux qui priaient pour leur vénéré Père. Dans l'après-midi du lundi, les bonnes Sœurs vinrent orner le cercueil ; elles clouèrent à l'intérieur de la soie blanche et recouvrirent l'extérieur d'étoffe noire avec une croix blanche.

« Le lendemain 16 avril, je célébrai la sainte messe pour mon cher confrère. Après la messe,

le cortège funèbre s'organisa ; on passa devant la nouvelle église, pour aller au cimetière. La croix ouvrait la marche, puis venaient les musiciens et les membres d'une association, ensuite les Sœurs avec les femmes et les filles, enfin le cercueil était porté par huit blancs lépreux ; derrière le cercueil, marchait le prêtre officiant, accompagné du R. P. Conrardy et des acolytes, et suivi des Frères avec leurs orphelins et les hommes.

« Le Père Damien avait commencé sa vie à Molokai dans le plus grand dénuement, jusqu'à être obligé de passer les premières nuits sous un *pandanus*. Conformément au désir qu'il avait exprimé d'être enterré sous cet arbre, j'avais fait préparer, pendant sa maladie, un caveau à l'endroit désigné. C'est là que son corps repose, en attendant une résurrection glorieuse. Il est tourné vers l'autel. Le caveau est scellé avec une forte couche de ciment. Ainsi sont conservés les précieux restes du bon Père Damien, que le monde appelle avec raison le *héros de la charité*.

« Molokai, 17 avril 1889.

« Père WENDELIN, SS. CC. »

P.-S. — Quelques jours plus tard, un service solennel eut lieu dans la cathédrale d'Honolulu pour le cher défunt. Toute la haute société y assistait. Mgr Hermann officia pontificalement,

assisté des RR. PP. Clément, Sylvestre et Raymond. Avant l'évangile, il se tourna vers la nombreuse assistance et prononça en anglais et en canaque un petit discours, par lequel il faisait ressortir le dévouement héroïque du vénéré défunt.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Après la mort.

DES hommages rendus à la mémoire de l'humble et dévoué missionnaire, étaient bien légitimes et rentraient d'ailleurs dans la règle commune. Mais voici qui s'en écarte de tout point.

A peine le télégraphe a-t-il apporté en Europe la nouvelle de la mort de ce pauvre prêtre, expirant au milieu des lépreux, dans une île perdue de l'Océan pacifique, que les mille voix de la presse s'en font les échos et la commentent. Les organes les moins suspects de sympathie envers le clergé, sont les premiers à offrir à l'héroïque missionnaire l'expression de leur respect, dans un style plein d'enthousiasme. Telle, par exemple l'*Indépendance belge* (n° du 17 mai 1889) : « Il n'y aura pas que les personnes pieuses à décerner la palme des palmes au martyr de Molokai. Il va recevoir des plus incroyants l'hommage d'une admiration étonnée, que nul

autre héroïsme antique ou moderne n'aura su exciter à ce point. »

Comme on avait répandu faussement, il y a trois ans, la nouvelle de cette mort, la presse catholique était tenue à une prudente réserve, jusqu'à l'arrivée de renseignements précis qui ne pouvaient se faire attendre. Plus familiarisée d'ailleurs avec le spectacle du dévouement porté jusqu'à l'héroïsme, elle sut traduire sa joie et son admiration en des termes plus mesurés.

Cependant l'Angleterre, dont les informations étaient en même temps et plus sûres et plus rapides, avait devancé les nations catholiques. La douloureuse nouvelle ne se fut pas plus tôt répandue, qu'une émotion sans précédent s'empara de toutes les âmes. Chacun exaltait avec une verve intarissable la gloire du prêtre catholique. Et, ce qu'il faut bien remarquer, nos frères séparés, comme les appelait saint Vincent de Paul, donnaient le ton dans ce concert admirable. N'est-ce pas, peut-être, la première fois que protestants et catholiques se rencontrent, avec une si touchante unanimité, dans la manifestation d'une commune sympathie ? Le fait vaut au moins la peine d'être relevé. Ici, des citations deviennent nécessaires, tant la chose paraît invraisemblable à cause de sa nouveauté.

La *Great Thought* a eu l'excellente idée de recueillir le jugement des divers journaux (année 1889, p. 344). Chacun d'eux comme moraliste,

et selon son point de vue, s'attache à tirer quelque enseignement de la vie du Père Damien. Les citations sont empruntées aux organes d'ordinaire les moins favorables aux catholiques.

Le *Freeman*, organe des baptistes, s'écrie : « C'est bien volontiers que nous mêlons notre voix à celles qui, dans le monde entier, répètent à l'envi les louanges du missionnaire lépreux, qui s'est sacrifié pour son troupeau. L'exemple d'une si rare abnégation ne saurait passer inaperçu. »

« Non, reprend le *Sunday School Chronicle*, le Père Damien ne se sera pas sacrifié en vain. D'abord les lépreux de Molokai ne peuvent manquer désormais de prêtres généreux qui, pareils à des anges terrestres, se dévouent en leur faveur. Et puis, il y a dans une aussi parfaite abnégation que la sienne une leçon utile pour relever nos mœurs dégénérées. »

« Trop précieuse est une vie comme celle du Père Damien, dit à son tour le *Methodist Recorder*, pour que le monde en perde le souvenir. Notre siècle n'offre que trois exemples de ce genre : le général Gordon, seul parmi les hordes sauvages de Karthoum ; Livingston, seul au cœur de l'Afrique, et le Père Damien, plus grand encore que les deux autres, seul au milieu des lépreux de Molokai. »

« Sublime de courage, de dévouement et même de sérénité au milieu d'horreurs sans pareilles,

observe le *Daily Telegraph*, le Père Damien nous apparaît comme le plus grand conquérant de notre siècle: il a vaincu la mort. Le monde voit en sa personne ce que peut, pour le soulagement de ses semblables, un homme de cœur, un apôtre qui ose braver les plus extrêmes misères. Non, la prédication la plus éloquente ne saurait nous émouvoir autant que le spectacle de la charité toute chrétienne de cet héroïque missionnaire. »

« L'enthousiasme qu'a provoqué le Père Damien, écrit le *Standard*, jaillit du plus intime et du meilleur de notre être. Ses actes sont un véritable cri de *Sursum corda*, qui fait battre et qui élève tous les cœurs. Aussi les plus indifférents ont eux-mêmes compris que le premier devoir de l'homme, comme sa plus douce consolation, sera toujours l'exercice du dévouement poussé jusqu'à l'oubli de soi-même. »

Les considérations qu'on vient de lire ne sortent guère de l'ordre naturel ; celles qui vont suivre ouvrent aux regards de l'intelligence une perspective plus haute.

« Devant la tombe du Père Damien, dit l'*Universe*, le cœur débordera d'amour et de vénération ; et de simple visiteur devenant pèlerin, on fléchira involontairement le genou pour murmurer une prière. »

« Pour bien des gens, remarque le *Daily News*, la mort sur un champ de bataille n'a rien d'effrayant. Il n'en va pas ainsi de la mort causée par la lèpre. Si horrible est cette maladie que les expressions manquent pour la décrire, et que même l'imagination a peine à s'en faire une idée. Dans cette mort la décomposition arrive lentement, et c'est à petit feu que l'on se sent dévoré. Ah! il faut pour se vouer de plein gré à une mort pareille, le courage des premiers martyrs de la foi ! »

Le *Christian World* fait un rapprochement qu'une plume catholique ne se permettrait pas : « Comme Notre-Seigneur descendit des sublimes hauteurs de l'éternité sur la terre, afin de sauver le monde qui se perdait ; ainsi Damien renonça aux douceurs de la société pour s'enfermer volontairement dans l'île de Molokai. Il y affronta sans peur tout ce qu'a de plus horrible la plus repoussante des maladies. Il combattit avec succès les inclinations vicieuses et le désordre moral auquel s'abandonnaient les lépreux. Sa charité resplendit comme une pure lumière dans ce lieu de ténèbres et à son contact, l'on vit s'épanouir, dans l'île de Molokai, la résignation et l'amour de la pureté, fleurs toutes chrétiennes! »

Le *Church Bells* appelle sans hésitation « *saint catholique*, celui qui s'est dévoué jusqu'à la mort pour le bien temporel et spirituel des infortunés lépreux de l'archipel Hawaïen. »

Pour le *Church Times*, le Père Damien, « seul héros de son genre, est déjà canonisé *par le monde chrétien moderne*.

« La voix du peuple le proclame saint ; et, avant même que l'Église romaine instruise son procès, toutes les sectes *religieuses chrétiennes* lui accordent leur vénération. »

De semblables expressions, on le comprend, procèdent évidemment d'un enthousiasme trop ardent quoique sincère. Elles dépassent le but, et les catholiques sauront les ramener à leur sens vrai. Ils n'ignorent pas que si l'Église romaine apporte un soin minutieux et une sage lenteur, quand il est question de vérifier les titres des serviteurs de Dieu à notre vénération et à notre culte, c'est afin de lui donner une base assurée et de prémunir les fidèles contre les dangers d'un entraînement éphémère. Plaise à Dieu que ces écrivains si empressés obtiennent, par les mérites du Père Damien, la grâce de rentrer dans le sein de la véritable Église! Ils peuvent se flatter que, ce jour-là, ils auront gagné la cause qu'ils plaident avec tant de chaleur.

D'après ces échos, recueillis seulement dans quelques journaux anglais, il est aisé de se figurer ce que durent être les élans de la nation entière. Le mouvement fut aussi profond que subit. Deux faits attestent sa puissance.

Et d'abord, Londres qui est avant tout la ville du commerce et des affaires, sans pourtant

se désintéresser absolument de la politique, a su faire un jour trève à ses multiples agitations, pour se recueillir en face du Père Damien et pour exprimer hautement l'admiration que lui inspire le courage de l'héroïque apôtre des lépreux ! On venait d'exposer l'image qui le représente sous des traits défigurés et vraiment hideux, où l'œil, malgré cette forme repoussante, saisit en quelque sorte l'action du terrible mal sur sa victime volontaire. Il y eut pour contempler cette étrange figure un incroyable empressement. Tous voulaient l'emporter chez eux comme un gage de paix : on en vendit des milliers. A Birmingham, raconte un témoin oculaire, les premiers qui aperçurent cette fameuse image derrière une vitrine, éprouvèrent instinctivement un mouvement d'horreur et de recul ; mais cette impression fut vite surmontée ; et quand on eut reconnu le héros du dévouement, la foule devint si nombreuse que plusieurs fois la police se vit forcée d'agir afin de rétablir la circulation.

Le second fait n'est pas moins significatif, c'est la formation d'un comité que le *Daily Telegraph* annonce en ces termes : « Son Altesse Royale, le prince de Galles, s'est mis à la tête du mouvement qui a pour but d'honorer la vie et les travaux du héros lépreux, le Père Damien. Les hommes, même d'opinions religieuses et politiques différentes, sont unanimes à exprimer leur admiration pour ce sauveur des rebutés de la société, pour cet homme dont la vie à Molo-

LE PÈRE DAMIEN MOURANT.

kai n'a été qu'un long martyre. On a pensé toutefois, et avec raison, qu'une admiration si universelle ne devait pas s'épuiser sans prendre une forme positive. C'est en vue d'atteindre ce résultat et de le faire agréer du public que l'on crée un comité qui sera composé d'hommes de toutes les religions et de tous les partis politiques. En acceptant la présidence de ce comité... et en s'unissant, comme il le fait de tout cœur, à un mouvement de ce genre, le prince de Galles démontre que les Anglais ne bornent pas à leurs compatriotes l'admiration que leur inspire l'héroïsme dans l'accomplissement du devoir, mais qu'ils étendent ce noble sentiment à tous ceux qui, comme ce *prêtre belge*, sont de nationalité différente et accomplissent leurs œuvres de dévouement hors des limites de l'empire britannique. »

Certes, on ne pourrait mieux dire. Et quand une nation applaudit à de tels accents, comme l'a fait l'Angleterre, elle s'honore à l'égal du héros qu'elle veut glorifier.

En France, les journaux catholiques : *L'Univers*, *Le Monde*, etc., après avoir dit leur sympathie pour l'humble missionnaire, relevaient, en termes émus, ses titres au respect des pieux fidèles. Beaucoup de *Semaines religieuses* et autres feuilles hebdomadaires reproduisirent avec empressement la belle lettre du Très Révérend Père Supérieur général de la Congrégation des Sacrés-Cœurs annonçant aux siens

cette mort glorieuse, et les invitant à prier « Dieu de faire estimer et aimer toujours davantage la religion qui sait inspirer et soutenir jusqu'à la mort une vertu si sublime ». Enfin le *Correspondant* (nº du 25 juillet 1889) publia sur *Les lépreux des îles Sandwich et le Père Damien* un travail de Madame Craven fort remarqué.

Au moment où ce livre allait paraître, l'Académie française couvrait de vifs et sympathiques applaudissements les paroles émues, par lesquelles Mgr l'Évêque d'Autun l'invitait à *exprimer très haut l'admiration qu'inspire* à l'illustre compagnie *la charité dont le Père Damien a été le héros et le martyr* (1).

Très jalouse de ses gloires nationales, la Belgique ne pouvait laisser tomber dans l'oubli un de ses plus nobles enfants. On a remarqué sur quel ton, à la fois digne et respectueux, avaient parlé des journaux hostiles; la bonne presse ne resta pas en arrière. Et bientôt ce fut le monde religieux lui-même qui manifesta ses sentiments.

Monsieur le curé de Tremeloo, paroisse natale du Père Damien, s'empressa d'annoncer, pour la noble victime du dévouement, un service solennel, auquel il invita ses paroissiens et un nombreux clergé. On y remarquait, avec quelques Pères des Sacrés-Cœurs venus exprès, le R. P. Pamphile, frère du défunt, et les principaux membres de la famille.

1. Mgr Perraud, discours sur les prix de vertu, 14 nov. 1889.

Tous devaient se retrouver quelques jours plus tard, dans la chapelle des Pères des Sacrés-Cœurs, à Louvain, pour une semblable cérémonie. Une assistance nombreuse et distinguée se pressait dans l'enceinte sacrée. Au chœur s'étaient rangés: Mgr Abbeloos, protonotaire apostolique et recteur de l'Université, Mgr Lamy, Mgr Jacobs, Mgr Wynants, M. le chanoine Haine, MM. les curés de Saint-Michel et de Tremeloo. Le T. R. P. Rousseau, provincial des Frères Prêcheurs, avec plusieurs de ses religieux, le R. P. Leclerc, recteur de la maison d'études des Pères Jésuites, à la tête d'une nombreuse députation ; enfin les représentants des divers ordres religieux et congrégations de la ville. Dans la nef, en face de la famille, avaient pris place les membres du comité pour le monument du Père Damien, parmi lesquels on distinguait le vénérable M. Thonissen, ministre d'État, M. le comte de Limburg-Stirum, M. Cappelle, M. Van Beneden, professeur à l'Université, M. Bols, inspecteur principal de l'enseignement primaire, à Aerschot.

La messe achevée, le R. P. De Vos, de la Compagnie de Jésus, monta en chaire. Dans un beau discours, il exposa les graves enseignements qui découlaient des solennels et extraordinaires honneurs rendus à la mémoire du Père Damien. La religieuse attention et l'intérêt croissant de la noble assistance firent comprendre à l'orateur qu'il répondait heureusement à

l'attente de tous, en montrant dans le Père Damien le *héros* et le *martyr* de la charité.

« Il se prêtait, s'écria-t-il, aux ravages de la lèpre comme autrefois François d'Assise aux flèches brûlantes du séraphin, chargé par Dieu de marquer dans ses membres les stigmates du divin crucifié. O prêtre héroïque ! tant de fois vous avez reconnu dans vos chers lépreux l'image de JÉSUS souffrant. C'est en vous que nous la reconnaissons aujourd'hui. Comme votre Maître, vous avez la science de l'infirmité ; comme lui, vous n'avez plus ni grâce ni beauté. Mais un reflet céleste illumine votre visage. Il vous fallait, comme à JÉSUS, ces plaies cruelles pour émouvoir les âmes et pour les attirer à Dieu par des charmes plus puissants. »

Ce discours produisit une vive impression ; on se sentait pénétré d'admiration pour la générosité de l'humble prêtre, et en même temps rempli d'une sainte joie dans la douce confiance que Dieu l'en a libéralement récompensé.

Son Éminence le Cardinal Goossens, archevêque de Malines, a écrit dans sa lettre pastorale sur le *Sacerdoce catholique*, accompagnant son mandement de carême pour 1890 :

« Il y a quelques mois, dans une des îles de l'archipel hawaïen, mourait un prêtre belge, un enfant de l'archidiocèse, un religieux, le Père Damien. Il avait sollicité de ses supérieurs comme une grâce et obtenu l'autorisation de résider au milieu des infortunées victimes de la lèpre, ce

mal implacable et hideux. Durant seize années, il soigna sans relâche les corps qui tombaient en pourriture et les âmes dont il était le consolateur.

« La mort, il le savait, une mort certaine, serait le prix de sa charité. Il la vit venir de loin; et il put suivre de mois en mois, de semaine en semaine, les progrès continus, inexorables du chancre rongeur. Dans cet effrondrement de la chair, l'âme du Père Damien demeurait intacte; et, plein d'une sérénité surnaturelle, l'apôtre ne se relâchait d'aucune des obligations de son double ministère.

« Enfin, après quatre années d'une lente immolation, il consommait son sacrifice et retournait au sein de Dieu.

« A ce mort, enseveli dans la triomphante horreur de sa lèpre, ainsi que s'exprime un éloquent évêque (1), l'Europe tout entière a décerné des palmes, et envoyé, à travers l'immensité des mers, l'hommage ému de son admiration. De toutes les lèvres, — des lèvres de nos frères séparés eux-mêmes, — sont tombées des paroles de respect et d'éloges à l'adresse de ce héros et de ce martyr de la charité. »

Le Comité, dont il est parlé plus haut, a pour but d'honorer la mémoire de l'héroïque apôtre des lépreux, en élevant un monument digne de perpétuer le nom du Père Damien à travers les âges. Son Éminence le Cardinal Goossens a bien voulu accepter la présidence d'honneur de ce

1. Mgr Perraud, évêque d'Autun.

Comité, qui compte déjà dans toute la Belgique de nombreux adhérents.

S'il n'est permis à personne de sonder curieusement les desseins de Dieu, serait-il téméraire de penser, devant ce concert merveilleux de l'admiration et de l'enthousiasme, où catholiques et protestants se rencontrent dans une si parfaite unanimité, que le Seigneur s'apprête à rendre glorieux le tombeau de son prêtre fidèle ? Du moins, il s'est produit en bien des cœurs, dès le premier moment, un sentiment de vive confiance dans le crédit dont le Père Damien peut jouir auprès de Dieu : des messes ont été demandées, des neuvaines faites pour obtenir, par son moyen, des grâces diverses ; et il y a sujet d'espérer que ces prières animées d'une vraie foi seront exaucées.

CONCLUSION.

AVANT de se séparer des lecteurs qui ont bien voulu le suivre jusqu'au bout de sa tâche, l'auteur désire jeter un rapide regard sur la route parcourue afin de dégager de l'esquisse tracée par une main encore inhabile quelques utiles leçons.

Les parents chrétiens s'inspireront de l'esprit de foi de la vaillante mère de Joseph De Veuster, s'ils veulent que leurs enfants soient un jour

leur consolation ; et ils ne manqueront pas de seconder en eux l'action de la grâce, si jamais Dieu les appelle à son service.

Les jeunes gens apprendront de Joseph qu'ils doivent, à l'aide des secours que la religion offre à tout chrétien, faire tourner leurs défauts mêmes à l'acquisition d'une vertu solide.

En étudiant la vie et les œuvres du Père Damien, l'homme fait reconnaîtra que c'est un honneur de se dépenser pour le soulagement de ses semblables et une honte de ne rechercher que ses intérêts propres ou ses plaisirs.

Tous enfin se rappelleront ce que nos livres saints répètent si souvent : « *que nous n'avons point ici-bas de demeure permanente* [1] » et qu'il faut, chacun dans la position où la Providence nous a placés, « *nous avancer vers une patrie meilleure* [2] », où nous donnent un facile accès l'amour de la souffrance et la pratique du dévouement.

En saluant une dernière fois celui qui nous offre en sa personne un beau modèle de ces admirables vertus, chacun formera le généreux dessein de prendre pour soi la maxime de Notre-Seigneur qui résume parfaitement cette vie : « *Il n'y a pas de charité plus grande que de donner sa vie pour ceux qu'on aime* [3]. »

Afin de donner à ce travail son complément

1. Non enim habemus hic manentem civitatem. *Heb.*, XIII, 14.
2. Nunc autem meliorem appetunt. *Heb.*, XI, 16.
3. Majorem hac dilectionem nemo habet, ut animam suam ponat quis pro amicis suis. *Joan.*, XV, 13.

naturel et son légitime couronnement, on insère ici deux notices, l'une sur la Congrégation des Sacrés-Cœurs, l'autre sur l'Institut Damien.

La Congrégation des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie.

PARMI ceux qui admirent, à juste titre, le courage héroïque du Père Damien, l'apôtre des lépreux, plusieurs ont exprimé le désir de connaître la famille religieuse où il s'est formé, et pour laquelle il professa toujours un si filial attachement qu'on l'entendait s'écrier à son heure suprême : « Oh ! qu'il fait bon mourir enfant des Sacrés-Cœurs ! » C'est ce qui nous décide à insérer ici une courte notice sur cette Congrégation. Puisse-t-elle répondre à l'attente de nos pieux lecteurs et allumer dans les cœurs nobles et généreux la flamme sacrée qui fait les apôtres et engendre les vrais héros !

La Congrégation des Sacrés-Cœurs, connue sous le nom de Picpus, à cause de la rue où se trouve à Paris son principal établissement, a pris naissance à la fin du siècle dernier pendant la tourmente révolutionnaire.

Le vertueux ecclésiastique qui l'a fondée est l'abbé Coudrin, né à Coussay-les-Bois, dans le Poitou, le 1er mars 1768. Il n'était encore que

diacre, lorsque la persécution suscitée contre le clergé dispersa les élèves du grand séminaire de Poitiers.

Ayant appris que Mgr de Bonald, évêque de Clermont, était à Paris et qu'il consentirait à lui imposer les mains, il s'y rendit et fut ordonné prêtre, le 4 mars 1792, dans la bibliothèque du séminaire des Irlandais, les patriotes ayant envahi la chapelle pour y tenir leur club.

Revêtu du sacerdoce, l'abbé Coudrin alla d'abord dans sa famille à Coussay : les violences des terroristes le forcèrent bientôt à chercher un asile ailleurs. Son zèle lui inspira alors de parcourir, sous divers déguisements, les diocèses de Poitiers et de Tours où, nuit et jour, il se livra à l'exercice du saint ministère au milieu d'incessants périls. Bien des fois, il fut sur le point de tomber entre les mains des persécuteurs ; mais la divine Providence veillait sur lui, et il échappa toujours aux poursuites les plus actives par des voies que l'on peut appeler merveilleuses. A Poitiers, son industrieuse charité lui inspira le courage et lui fit trouver le moyen de pénétrer fréquemment dans les prisons pour y porter les secours spirituels aux malheureuses victimes de l'anarchie.

Il ne suffisait pas à l'abbé Coudrin d'exposer ainsi continuellement sa vie pour le salut des âmes ; considérant, d'un œil attristé et avec une émotion qui se comprend, les ruines amoncelées par la Révolution, je veux dire : les églises pro-

fanées ou détruites, les prêtres massacrés ou bannis, les pieux instituts voués à l'éducation de la jeunesse ou destinés à prêcher l'Évangile aux peuples et aux nations infidèles, dispersés ou anéantis, il conçut le projet, téméraire sans une inspiration d'en haut, de relever tant de ruines et d'apporter un remède aux maux qui désolaient l'Église. On le vit donc, en pleine Terreur, grouper autour du saint Tabernacle des personnes de piété, animées du désir d'offrir leurs hommages au Dieu de l'Eucharistie et de lui faire de dignes réparations ; puis s'adjoindre des compagnons auxquels il avait fait partager ses vues : ce fut l'origine de la Congrégation des Sacrés-Cœurs.

Mgr de Chabot n'eut pas plus tôt connu cette œuvre qu'il s'en déclara le protecteur. Nommé à l'évêché de Mende, en 1802. il emmena avec lui le Père Coudrin pour utiliser son dévouement dans la réorganisation du diocèse confié à sa sollicitude.

Bientôt le fondateur se rendit à Paris. Il s'y livra avec zèle aux rudes labeurs de la prédication et fut consolé par des retours marquants. De concert avec Madame Henriette Aymer de la Chevalerie, que Dieu lui avait associée dès le principe pour la branche des Sœurs, le Père Coudrin y établit le centre de son Institut, près de la sépulture des nombreuses victimes tombées sous le couperet de la guillotine à la barrière du Trône. Il ne tarda pas à former un collège pour

les jeunes gens et un séminaire dans le but de donner des prêtres à l'Église, tandis que Madame Aymer ouvrait une école gratuite et un pensionnat pour les demoiselles.

Appelé par la confiance de Mgr de Boulogne dans le diocèse de Troyes en 1820, afin de faire des missions et de remplir la charge de vicaire-général, le Père Coudrin y recueillit une abondante moisson. Ses travaux ne furent ni moins pénibles ni moins féconds, dans le diocèse de Rouen où il passa en 1826.

Cette même année, il envoya un premier groupe de missionnaires porter le flambeau de la foi dans les îles Sandwich. D'autres évangélisèrent ensuite les îles Gambier, les Marquises et Taïti.

A la mort du pieux fondateur, arrivée en 1837, ses enfants tenaient en France plusieurs collèges et séminaires ; établis en outre au Chili dans l'Amérique du Sud, ils remplissaient d'ailleurs les fonctions de l'apostolat dans plusieurs archipels de l'Océan pacifique. Les Sœurs donnaient l'instruction aux jeunes personnes et faisaient l'adoration perpétuelle dans dix-neuf maisons, en France, et elles en fondaient d'autres à l'étranger.

L'œuvre du Père Coudrin, plusieurs fois bénie et encouragée par le Saint-Siège, reçut une approbation formelle de Pie VII en 1817, de Léon XII en 1825 et de Grégoire XVI en 1840. L'Église lui a donné le nom de *Congrégation des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie et de*

l'Adoration perpétuelle du Très-Saint-Sacrement de l'Autel.

Son but est de retracer les quatre âges de Notre-Seigneur : son enfance, par l'instruction de la jeunesse et la formation du clergé ; sa vie cachée, par l'exercice de l'Adoration ; sa vie évangélique, par la prédication et par les missions ; sa vie crucifiée, par les œuvres de la mortification chrétienne.

Il ne sera pas sans intérêt de donner quelques développements au sujet de l'adoration et des missions.

ADORATION.

LORSQUE le Père Coudrin inscrivait parmi les principaux devoirs de sa Congrégation, celui de l'adoration perpétuelle du Très-Saint-Sacrement et qu'il mettait cet exercice au premier rang, il n'avait pas seulement en vue de rappeler les tristes événements et les circonstances douloureuses qui ont vu naître son Institut. Sa pensée était plus haute, il se proposait un but plus élevé : celui d'entrer dans le véritable esprit de la dévotion au Sacré-Cœur. La bienheureuse Marguerite-Marie nous rapporte, en effet, que les anges l'ont invitée « à s'unir à eux pour louer cet aimable Cœur..... et lui rendre un *continuel* hommage d'amour et d'adora-

tion.....». JÉSUS lui-même lui prescrivit l'exercice de l'heure sainte.

Le Père Coudrin avait donc raison d'écrire à Rome, en sollicitant l'approbation de son œuvre : «La dénomination d'adorateurs du Cœur de JÉSUS au Très-Saint-Sacrement de l'Autel... exprime d'une manière spéciale notre consécration au Sacré-Cœur et les hommages qui lui sont rendus, jour et nuit, dans le sacrement auguste de l'Eucharistie pour expier l'ingratitude et la malice des hommes. Même avant la Révolution, une communauté s'était vouée à l'adoration perpétuelle du Sacré-Cœur de JÉSUS..... Cette belle institution a été, comme tant d'autres, détruite par le souffle de l'impiété..... Nous tendons au même but, » en reprenant ce qui s'était déjà fait.

« Si on se pénètre bien, dit-il encore, de la tendresse du Cœur de JÉSUS pour le salut des âmes, on ne peut que s'enflammer de zèle, non seulement afin de répondre à l'amour d'un si bon Maître, mais aussi afin de s'animer à tous les sacrifices de nature à procurer le salut de nos frères. » N'est-ce pas, en effet, l'amour du Sacré-Cœur qui nous donne le secret de toutes les nobles entreprises, de tous les généreux dévouements ? A ce foyer s'allume le zèle dévorant du missionnaire qui s'en va porter la lumière de l'Évangile jusqu'au bout du monde ; là s'embrasait le cœur des quatre Pères de la Congrégation des Sacrés-Cœurs tombés sous les balles des gens de la Commune, le 26 mai 1871, et qui

s'étaient fait « aimer et admirer de tous (1) » dans la prison. C'était aussi l'amour du Saint-Sacrement qui soutenait le courage de l'apôtre des lépreux. « Sans le Très-Saint-Sacrement, écrit-il à son frère, une position comme la mienne ne serait pas tolérable. Mais ayant Notre-Seigneur à mes côtés, je continue à être gai, et je travaille avec zèle au soulagement des pauvres lépreux. »

La Congrégation des Sacrés-Cœurs ne se contente pas d'honorer, d'adorer le Sacré-Cœur de JÉSUS, d'envoyer tour à tour au pied des autels ses enfants revêtus du manteau d'écarlate, symbole de la flamme qui doit dévorer leur cœur et de l'esprit d'immolation dont ils doivent être animés, elle désire propager cette aimable dévotion; elle invite, elle presse les fidèles de s'unir à eux.

Aujourd'hui où, grâce à Dieu, l'on comprend mieux les œuvres qui se rattachent au culte de la Sainte Eucharistie, où beaucoup de fidèles suivent avec empressement et avec fruit les divers exercices établis en forme de quarante heures, combien d'âmes n'y a-t-il pas qui, après s'être reposées un moment à l'abri du sanctuaire, voudraient, comme le roi-prophète, y établir leur demeure, et revenir au moins de temps en temps pour y savourer un avant-goût des joies du ciel, ou pour y répandre des larmes de deuil en songeant à l'isolement de JÉSUS ! Eh bien ! il appartient à ces personnes de devenir, elles aussi, adoratrices.

1. Voir *Les Martyrs de Picpus*, Paris, JOSSE, rue de Sèvres, 31.

En se faisant aggréger à l'association des Sacrés-Cœurs, elles peuvent se procurer le bénéfice de l'union de prières avec la Congrégation et trouver le moyen de gagner les nombreuses indulgences dont, par la faveur du Saint-Siège, l'association est enrichie. Pour cet effet, il suffit de s'adresser au Supérieur de quelqu'une des maisons afin de se faire inscrire, ou au directeur de l'Association lorsqu'elle est canoniquement érigée. On s'engage à faire une demi-heure d'adoration, au moins les dimanches et jours de fête. Lorsque les occupations ne permettent pas de faire cette adoration chaque jour, on y supplée par quelques prières en l'honneur du Saint-Sacrement.

La perspective des maux sans nombre qui désolent la société et de ceux qui menacent l'Église est plus que suffisante pour mettre au cœur des catholiques fervents le désir et la volonté de contribuer, eux aussi, par leurs adorations réparatrices à écarter les périls qui nous environnent, et à procurer au Pasteur suprême et au peuple chrétien l'assistance du Dieu dont les miséricordes surpassent la justice.

MISSIONS.

LA congrégation des Sacrés-Cœurs possède de sûres et précieuses garanties de sa vocation aux fonctions de l'apostolat.

C'est d'abord l'intervention directe du Vicaire de JÉSUS-CHRIST, lui assignant la portion du champ du Père de famille à cultiver. Voici comment la chose arriva: Un français, nommé Rives, qui avait exercé près du roi des îles Sandwich la charge de secrétaire, étant venu en France, eut l'idée d'emmener avec lui quelques missionnaires catholiques et il s'adressa pour cet effet au Supérieur du séminaire des Missions Étrangères à Paris. Celui-ci en informa le Saint-Siège. Le Cardinal-Préfet de la Propagande proposa cette entreprise au Père Coudrin, qui accepta volontiers, en demandant pour ses enfants les pouvoirs nécessaires. La réponse ne se fit pas attendre. On y lisait que Sa Sainteté avait confié à des ouvriers nouveaux le soin de recueillir une moisson nouvelle, *novis novæ messis operariis (laborem) concessit.*

Les incidents qui se produisirent au cours des négociations attestent à leur manière cette vocation. D'après la voie tracée par la Propagande et que la prudence semblait conseiller, on entama des pourparlers avec le gouvernement français afin d'obtenir son appui et son concours pour une œuvre aussi importante. Mais Dieu avait d'autres desseins, comme la suite le fit voir, car ces ouvertures n'amenèrent aucun résultat. L'entreprise allait donc malheureusement échouer, si le Père Coudrin n'eût déclaré qu'il entendait faire cette bonne œuvre à la manière des premiers apôtres, sans autres ressources que

la pauvreté et le dénuement, et en dehors de tout appui, de tout secours humain. Quand l'homme fait défaut, Dieu ne manque jamais d'intervenir; au point de vue de la foi, c'est un gage certain de succès.

On ne saurait non plus passer sous silence ce que rapporte Mgr de Beauregard, évêque d'Orléans. Son témoignage, tout à fait désintéressé, est aussi encourageant pour les missionnaires des Sacrés-Cœurs, qu'il est honorable pour le Père Coudrin. Cet évêque écrivait donc, après la mort du fondateur en 1837 : « Une des choses qui m'ont le plus frappé, c'est l'ouverture que me fit une fois en 1801, M. Coudrin : « Mes frères, mes enfants, disait-il, iront sauver les âmes. Je les vois partir pour les missions, s'avancer dans les pays, les *îles*, où ils iront faire aimer Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST. » — « Et sans doute, ajoute-t-il, à cette époque, on ne pouvait le présumer. Toutefois j'aurai eu la consolation de voir se réaliser les saintes prévisions de ce bon abbé Coudrin. »

Chose remarquable ! Vers le temps où le Père Coudrin parlait d'envoyer ainsi ses enfants à la conquête des âmes, il y avait dans les îles Gambier, une prêtresse païenne très en vogue, nommée Toapéré ; elle annonça à diverses reprises qu'il viendrait plus tard, après sa mort, des hommes bons, messagers d'un Dieu dont elle représentait la grandeur, en disant dans son pittoresque langage : *sa lèvre supérieure touche*

le ciel, tandis que sa lèvre inférieure descend aux abîmes (1). Elle indiquait nettement la baie où ces hommes devaient aborder et plusieurs autres particularités qui se sont vérifiées de point en point.

Voici en quels termes le Père Coudrin épanchait son cœur dans celui de ses autres enfants au moment du départ des premiers missionnaires : « Nous soupirions depuis longtemps après l'heureux moment où nous pourrions commencer l'œuvre importante des missions étrangères... Trois de nos frères, prêtres, sont depuis huit mois investis des pouvoirs du Saint-Siège. Diverses circonstances avaient retardé leur départ : des difficultés nouvelles s'élevaient chaque jour. Enfin le Dieu des miséricordes a daigné aplanir les voies. Ils vont s'embarquer prochainement afin d'aller prêcher l'Évangile dans ces îles où la foi catholique n'a jamais été annoncée.

« En bénissant la Bonté divine, nous avons aussi le devoir d'aider par nos prières ceux qui vont ouvrir cette mission naissante. Nous vous conjurons surtout de vous rappeler d'eux au pied du Saint-Sacrement pendant les heures d'adoration. »

C'est ainsi que les œuvres du Père Coudrin se complètent : tandis qu'une partie de ses enfants engagent et soutiennent la lutte, les autres, prosternés devant le saint Tabernacle, lèvent les

1. *Annales de la Propag.*, t. XIV, p. 223.

mains au ciel pour demander la bénédiction qui assure la victoire !

Aujourd'hui, les missions confiées à la Congrégation des Sacrés-Cœurs comprennent trois Vicariats apostoliques ; Sandwich, Taïti, les Marquises. Les fruits recueillis sont très consolants ; mais ils ont coûté souvent de rudes labeurs. Malgré les dangers de toute sorte auxquels ils ont été exposés, aucun des missionnaires n'a péri ; ce qui ne saurait s'expliquer sans une assistance divine toute spéciale. Les premiers missionnaires par exemple, ont failli être dépecés par de cruels anthropophages ; un autre a été roué de coups et laissé pour mort, on a eu la joie de le ranimer et de le guérir ; plusieurs ont fait naufrage en passant d'une île à l'autre, quelques-uns ont été emportés par des torrents gonflés, tous ont pu se sauver ; d'autres enfin sont restés, des mois entiers, au milieu des morts et des mourants atteints et moissonnés par diverses épidémies, ils n'ont éprouvé aucun mal.

Il était réservé au Père Damien de tomber victime de son humble et généreux dévouement, et d'attirer ainsi, sur lui et sur sa famille religieuse les regards et l'attention du monde entier. Sans doute Dieu, dont les voies sont cachées mais sûres, a ses desseins ! Ne serait-ce pas afin de susciter des vocations nouvelles à l'apostolat ? C'est du moins un des vœux que formait cet homme admirable lorsqu'il écrivait à son frère : « Excitez-en d'autres à venir nous rejoindre, et

formez-les à la vie de missionnaire ; la moisson est vraiment abondante. »

*
* *

La Congrégation des Sacrés-Cœurs, qui relève directement de la Propagande, est gouvernée par un Supérieur général nommé à vie. Les sujets font des vœux perpétuels, mais simples, après dix-huit mois d'épreuve. Il y a un noviciat ouvert à Louvain (Belgique) pour la région du Nord, à Miranda (Espagne) pour celle du Midi et à Valparaiso (Chili) pour l'Amérique du Sud.

La condition indispensable pour y être admis, c'est d'avoir le désir sincère de travailler à sa propre sanctification et au salut des âmes, joint à une grande bonne volonté et à un véritable esprit d'obéissance et d'abnégation.

Telle est la Congrégation des Sacrés-Cœurs, telles sont ses œuvres. On voit maintenant, si, dans sa modeste sphère, il lui appartient de répéter la pressante invitation que le magnanime Mathathias adressait aux Juifs demeurés fidèles : « Venez participer à l'œuvre de l'adoration, vous qui *brûlez de zèle* de voir *la loi de Dieu* bien observée ; venez vous dévouer à l'apostolat, vous qui désirez procurer aux infidèles le bienfait de l'*alliance avec Dieu* [1]. »

1. Omnis, qui zelum habet legis statuens testamentum, exeat post me. *I Mach.*, II, 27.

Institut Damien.

SSURER la perpétuité de son œuvre, en suscitant des émules de son zèle et de son dévouement résolus de consacrer leurs forces aux labeurs de l'apostolat, fut toujours le grand désir du Père Damien: « Excitez-en d'autres à venir nous rejoindre, et formez-les à la vie de missionnaire », écrivait-il.

Afin de répondre à ce vœu et pour honorer la mémoire de l'apôtre des lépreux, les Pères des Sacrés-Cœurs ouvrent une école sous le nom d'Institut Damien, où viendront se former et s'instruire des jeunes gens destinés à continuer les travaux de l'héroïque missionnaire, surtout aux îles Sandwich et à Molokai, l'île des lépreux.

But de l'Institut Damien.—Le but de l'Institut Damien est de procurer aux enfants chez lesquels on remarque des germes de vocation religieuse et apostolique, les moyens efficaces de répondre à l'appel de Dieu, et de préparer ainsi à la Congrégation des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie, de zélés coopérateurs, spécialement pour les Missions qui lui sont confiées dans l'Océanie orientale.

L'appel divin se produit quelquefois dès l'âge le plus tendre ; mais il arrive que la voix de Dieu, invitant un enfant à la vie religieuse et à l'apostolat, ne fait point écho dans son cœur, parce qu'il ne se trouve pas dans un milieu assez propice et, plus souvent encore, parce que les moyens

de se procurer l'éducation nécessaire pour répondre à l'attrait de la grâce lui font défaut.

C'est afin de favoriser ces vocations naissantes qu'on accueille dans l'Institut Damien les enfants chez qui se révèlent, avec les qualités requises de l'esprit et du cœur, des aspirations vers la vie religieuse et apostolique, et qu'on leur assure une instruction appropriée à leurs dispositions et aux tendances de leur âme.

Là, ces jeunes Samuels pourront, loin des périls du monde, mener une vie innocente et se former graduellement par l'étude des sciences humaines et par la pratique des vertus chrétiennes à leur sublime vocation. On s'attachera surtout à les préparer à la glorieuse, mais difficile tâche du ministère apostolique.

Pour atteindre ce but, la coopération des pieux fidèles devient indispensable. En effet, la dépense annuelle pour chaque enfant est d'environ cinq cents francs, et il faut compter au moins six années d'études, si l'on veut arriver à un résultat sérieux.

Moyens de contribuer à la réalisation de l'Institut Damien. — En vue de procurer à l'Institut Damien les ressources matérielles nécessaires, les Pères des Sacrés-Cœurs demandent le bienveillant concours des sincères et nombreux admirateurs du Père Damien, et sollicitent leurs offrandes charitables. Ils ont la ferme confiance que tant de personnes, qui honorent l'humble

missionnaire de leur vive sympathie, daigneront s'intéresser au succès d'une institution, dont le but est de perpétuer l'apostolat auprès des lépreux.

On peut contribuer à une si belle et si sainte entreprise de trois manières différentes : comme fondateur, comme protecteur et comme associé (1).

Avantages de l'Œuvre. — Toute personne qui coopère de quelque manière au succès de l'Institut Damien se procure plusieurs avantages : 1° La joie de susciter des imitateurs et un jour des émules de ce prêtre héroïque. — 2° Le mérite d'une œuvre de charité de premier ordre : n'est-ce pas, en effet, l'aumône par excellence et la plus agréable au Sacré-Cœur de JÉSUS que celle qui est destinée à lui former un prêtre, à lui donner un apôtre ? — 3° Le fruit des messes qui se disent chaque année pour les bienfaiteurs de la Congrégation des Sacrés-Cœurs vivants ou défunts. — 4° La reconnaissance des jeunes élèves et futurs missionnaires aux prières et aux travaux desquels les bienfaiteurs de l'Œuvre ont un droit spécial. D'abord, les élèves font la sainte communion pour leurs bienfaiteurs à toutes les fêtes des patrons de l'Institut ; puis indépendamment des prières qu'ils offrent aussi chaque jour pour eux, ils doivent, une fois promus au sacerdoce, recommander au saint autel ceux qui leur

1. S'adresser pour tous les renseignements ou pour les offrandes au R. P. Raepsaet, 9, Montagne Saint-Antoine, à Louvain.

ont fourni le moyen de répondre à leur sainte vocation. — 5° Un service est célébré et des messes sont dites pour le repos de l'âme de tout fondateur ou protecteur, et des prières déterminées sont dites à la même intention. Leurs noms sont inscrits sur un registre spécial. — 6° Enfin le jour même de la fête du Sacré-Cœur, 13 juin dernier, le Souverain-Pontife a daigné encourager l'Œuvre en accordant *sa bénédiction apostolique* à tous ceux qui prêtent maintenant ou qui prêteront dans la suite leur concours ou leur appui à l'Institut Damien en faveur des Missions étrangères confiées à la Congrégation des Sacrés-Cœurs.

On ne peut lire sans attendrissement la scène émouvante rapportée par saint Luc au livre des Actes des Apôtres. De nombreuses veuves viennent à la rencontre de saint Pierre, et, tout éplorées, lui racontent en détail ce que la pieuse Tabitha ravie par la mort à leur tendresse faisait pour elles, lui montrant les vêtements qu'elle leur façonnait de ses propres mains. Touché de leurs gémissements et de leurs prières, l'apôtre ressuscita cette femme généreuse.

Les bienfaiteurs de l'Institut Damien espèrent une résurrection meilleure. A l'heure suprême, ils auront, eux, pour plaider leur cause auprès du Dieu des miséricordes et leur obtenir l'entrée au céleste séjour, une couronne de missionnaires immolant la sainte victime, et s'écriant : « Sei-

gneur ! c'est grâce aux aumônes de ces âmes généreuses que nous sommes revêtus du sacerdoce et que nous pouvons travailler parmi les infidèles au salut des âmes ! »

VIVE LE SACRÉ-CŒUR de JÉSUS !

FIN

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

APPROBATIONS V

DÉDICACE A NOTRE-DAME DE PAIX... 1

INTRODUCTION 3

CHAPITRE PREMIER.

Naissance et jeunesse de Joseph De Veuster. 7

CHAPITRE DEUXIÈME.

Le jeune religieux 20

CHAPITRE TROISIÈME.

Le missionnaire. 40

CHAPITRE QUATRIÈME.

La léproserie de Molokai. 71

CHAPITRE CINQUIÈME.

Œuvres du Père Damien et mouvement catholique à la léproserie 98

CHAPITRE SIXIÈME.

Dernières années 148

CHAPITRE SEPTIÈME.

Après la mort 182

Notice sur la Congrégation des Sacrés-Cœurs. 197

Notice sur l'Institut Damien... 210

Imprimé par la Société Saint-Augustin, Bruges.